

Giorgiana Cavetti

1793

12518. a. 12.

LAURE.

TOME SECOND.



Dumér Del.

1787.

Prigioni Sculp.

L A U R E ,

O U

L E T T R E S

D E

QUELQUES PERSONNES

D E S U I S S E .

T O M E S E C O N D .



A L O N D R E S .

M. DCC. LXXXVII.



L A U R E,
O U
L E T T R E S
D E
Q U E L Q U E S P E R S O N N E S
D E S U I S S E.

L E T T R E X V I I I.

Laure à Sophie.

De Valaire le 18 Février.

MA chère amie, vous ferez un peu étonnée de la date de ma lettre; la dernière que je vous ai écrite n'a pas dû vous faire croire que celle qui la suivroit viendrait de la campagne; oui, ma chère Sophie, je suis à la campagne depuis hier

A iij.

au soir, au milieu des neiges & des frimats, & ayant quitté brusquement la ville & ses plaisirs; ne vous effrayez point, l'événement qui m'a amené ne me regarde point personnellement, cependant je vous prie de vous y intéresser; il s'agit de mon amie Mlle. de Mirfor, de mon amie, entendez-vous: je voudrois reprendre où je vous ai laissée il y a huit jours, je ne m'en souviens pas parfaitement; je me rappelle qu'il s'agissoit de notre comédie & de nos répétitions; hélas! elle est dans le nombre des projets que l'on forme & qui s'évanouissent; celui-là alloit cependant fort bien; les femmes qui jouoient les mères en avoient pris leur parti, ceux qui remplissoient les petits rôles étoient consolés, on étoit assez content de soi, & l'on donnoit des avis-aux autres; la première répétition se fit chez mon père, il n'y eut pas beaucoup d'ensemble, mais on s'amusa. Je crois vous avoir dit, qu'à la première assemblée, Mlle. de Mirfor étoit triste & sérieuse; depuis elle avoit

L E T T R E X V I I I .

7

Toujours paru inquiète & occupée ; je fais peu d'attention aux bruits publics, je ne m'en informe jamais , & je les écoute peu ; je ne savois donc point que l'on parloit beaucoup de l'intrigue & du mariage de Mlle. de Mirfor ; on disoit des détails , on racontoit des anecdotes ; les parens s'en étoient occupés , il y avoit eu entr'eux certaines démarches ; on croyoit la chose près de la conclusion , on attribuoit même à cela un certain détachement que M. de Flamaour avoit affecté depuis quelques jours. On jugeoit très-mal sur les apparences , mais on ne s'en embarrassoit pas ; on faisoit les arrangements des époux , on décidoit de l'avenir , on tiroit des conjectures , & personne ne doutoit de la conclusion du mariage.

Avant hier , à une répétition qui se faisoit chez mon père , arrive Mde. d'Arfilli. C'est une femme qui va dès le matin , qui entre partout , qui conte toutes les histoires , qui fait toutes les affaires , qui connoît les habitudes de tout le

monde. Elle entre, elle veut voir la répétition, elle demande un rôle, elle veut souffler, elle répète cent fois que c'est un plaisir charmant de jouer la comédie en société; elle voudroit seulement qu'on jouât de tête, pour qu'on n'eut pas la peine d'apprendre; elle parle à chacun, elle demande des nouvelles des absens. Nous étions autour d'elle à l'écouter & à lui répondre; tout d'un coup elle dit avec indifférence; je viens d'apprendre un grand événement: M. de Flamacour épouse Mlle. Balloton, le mariage est fait, conclu & communiqué; elle conte ensuite que Mlle. Balloton a cent mille écus de dot, que sa famille avoit jugé convenable de décorer son immense fortune du beau nom de Flamacour, & qu'on avoit fait des conditions superbes pour décider les Flamacour; avec sa volubilité ordinaire, elle en fait le détail, nous écoutons, & nous ne nous appercevons pas que Mlle. de Mirfor est tombée évanouie dans un fauteuil; je me retourne & je la vois morte; je vais à elle, je m'em-

L E T T R E X V I I I .

9

presse de la secourir, & surtout de l'en-
 traîner dans la chambre voisine, pendant
 qu'on écoutoit encore Mde. d'Arfilli, &
 dans l'espérance d'éviter l'éclat, & de la
 soustraire à l'étonnement. J'y réussis fort
 mal, les yeux se tournèrent bientôt sur
 elle, on devina ce qui se passoit, & la
 pauvre fille fut mise en troisième dans
 l'histoire des Balloton. Mde. d'Arfilli
 profita de l'absence de Mlle. de Mirfor
 pour instruire la compagnie de plusieurs
 choses que l'on ne savoit point. Les Fla-
 macour s'étoient expliqués avec beaucoup
 de fierté & fort peu d'honnêteté sur les
 bruits qui couroient sur leur fils; le père
 Mirfor, qui est une espèce de bourru,
 & qui traite sa fille avec assez de rigueur,
 en avoit été informé; il s'étoit fâché, il
 avoit voulu abaisser avec violence la hau-
 teur des Flamacour; Mlle. de Mirfor
 avoit arrêté & calmé son père, en l'assu-
 rant que les recherches du jeune Flama-
 cour étoient sérieuses, & qu'il répareroit
 tous les torts de ses parens; & qu'une
 scène, ou des discours trop vifs pour-

roient tout gêner & le détourner de ses desseins. Des amis communs s'étoient employés auprès des parens , il y avoit eu des pour parler, les Flamacour traitoient le mariage de leur fils comme si c'eût été l'ordre de Malthe , ou un chapitre de Chanoinesse; ils comptoient les quartiers, ils faisoient des difficultés sur les arrière-grand'mères , & tout d'un coup ils épousent les Balloton; c'étoit la vanité qui cédoit à l'avidité.

Mde. d'Arfilli savoit tout cela dans le plus grand détail, & elle assuroit qu'on ne parloit d'autre chose dans toute la ville. Elle le disoit encore lorsque je demandai que la répétition fût renvoyée; je suppliai qu'on ne parlât point de ce qui venoit de se passer; bientôt je restai seule avec Mlle. Mirfor; l'effet de la nouvelle avoit été violent chez elle; l'évanouissement fut très-long, elle n'en revint qu'en fondant en larmes; quand elle put parler, elle déplora son malheur; elle me dit qu'elle n'avoit jamais eu autant besoin de mon amitié; elle me fit des reproches sur

L E T T R E XVIII.

11

ce que je l'avois abandonnée , & elle dit qu'elle n'auroit jamais eu ces chagrins , si elle avoit toujours eu mes conseils. Je l'assurai que j'avois toujours la même amitié pour elle , mais que je lui avouois qu'il m'étoit impossible de me mettre en tiers dans certaines affaires ; que j'étois si opposée par l'esprit & par le caractère à tout ce qui étoit romanesque , que je ne pouvois m'empêcher de le fuir ; j'ajoutai que dans ce moment elle pouvoit compter sur moi , que je ne l'abandonnerois pas , & qu'elle n'avoit qu'à dire ce que je pourrois faire pour lui aider & pour la consoler : alors elle me fit le récit de tout ce qui s'étoit passé ; elle me dit que M. de Flamacour lui avoit déclaré & témoigné avoir pour elle la passion la plus vive ; qu'il lui avoit juré & écrit plusieurs fois qu'il n'aimeroit qu'elle , qu'il ne seroit jamais attaché qu'à elle ; que pour calmer son père elle lui avoit montré les lettres , que c'étoit sur la vraisemblance d'un mariage qu'il avoit supporté certaines manières & certains

discours des Flamacour , & qu'elle-même avoit eu moins de réserve dans le public : qu'elle étoit au désespoir de tout ce qu'on alloit dire , & qu'elle en mourroit de chagrin. Elle dit encore qu'elle s'étoit apperçue que depuis quelque temps M. de Flamacour avoit changé avec elle ; qu'il paroissoit avoir un dessein qu'il ne lui communiquoit pas , & il ne s'en étoit justifié qu'en murmurant & en la fuyant , ce qui lui cauçoit de la tristesse depuis plusieurs jours. Tout cela fut dit en répandant des larmes & en faisant des réflexions sur la perfidie des hommes , sur le vil amour de l'argent & de la fortune , sur l'erreur de croire aux sentimens désintéressés. J'avoue qu'en plaignant sincèrement Mlle. de Mirfor , je sentoits un petit contentement au fond de l'ame ; je ne disois pas , je vous l'avois bien dit , mais je le pensois , & je m'applaudissois de mes idées ; je n'avois pas besoin de cet exemple pour les confirmer. Je fis mes efforts pour consoler Mlle. de Mirfor ; je l'assurai que le public étoit quelquefois

quelquefois juste , & qu'ici il étoit impossible que tout l'intérêt ne fût pas pour elle.

Elle étoit au désespoir d'être en butte aux discours du public , & surtout elle ne pouvoit soutenir l'idée d'être l'objet des regards de tout le monde , lorsqu'elle paroïssoit y avoir donné lieu par son imprudence. A cette occasion , je remarquai que les apparences étoient ici bien plus dangereuses que le mal même ; c'est une règle de morale à laquelle je n'avois point encore pris garde : je crois bien aussi que Mlle. de Mirfor regrettoit M. de Flamacour , mais je ne voulus point entrer dans la confidence de ses sentimens pour lui ; je vis seulement que la haine & le mépris qu'elle témoignoit pour Mlle. Balloton , marquoit plutôt un amour-propre blessé qu'une grande passion trahie. Mlle. de Mirfor craignoit surtout de paroître devant son père , elle redoutoit ses emportemens ; elle lui avoit trop résisté , & témoigné trop de certitude sur ce qu'elle espéroit : elle étoit tourmentée par toutes ces peines &

par toutes ses inquiétudes ; elle m'inspiroit la plus grande pitié ; pendant long-temps il fut impossible de raisonner & de prendre un parti. J'allai consulter mon père ; je lui proposai d'aller chez M. de Mirfor , pour qu'il jugeât de ses dispositions & qu'il intercédât pour sa fille. Il refusa de s'exposer aux brusqueries de cet homme , que peut-être il ne pourroit supporter ; il ajouta que c'étoit de ces choses dont le succès dépendoit d'une adresse & d'une habileté , dont une femme étoit toujours plus capable , & il me conseilla de l'essayer. Je retournai auprès de mon amie ; son désespoir n'avoit fait qu'augmenter , elle disoit qu'elle avoit tout à craindre de la rigueur de son père ; elle parloit de se sauver , & elle cherchoit les endroits où elle pourroit se retirer. Je lui dis qu'elle se trompoit sur ses parens , que je voulois m'en assurer moi-même , & aller tout de suite parler à M. de Mirfor , que je ne doutois pas de trouver dans de bons sentimens pour elle.

Je me rendis chez lui , il étoit dans

une colère épouvantable. Dès qu'il me vit, il commença à maudire les Flamacour, sa fille, les mariages, & tous ceux qui s'en étoient mêlés. Il venoit d'apprendre la conclusion de celui qui faisoit l'objet de sa colère. Depuis quelques jours il avoit été averti qu'il se négocioit; sa fille qui étoit instruite ne vouloit pas le croire, & l'avoit assuré que la chose étoit impossible. Il vouloit avoir raison de certains discours qui lui avoient été rapportés; il mettoit sa grande épée & son chapeau à cocarde blanche.

Plusieurs fois j'avois commencé à lui parler, je lui disois, je lui criois qu'il avoit raison, qu'il étoit trop heureux de n'avoir aucune alliance avec des gens aussi intéressés; toujours il m'interrompoit en jurant horriblement contre les Flamacour; il disoit qu'ils avoient beau être fiers, qu'ils ne valoient pas mieux que les Mirfor; que s'ils avoient eu une fois l'ordre de Prusse, lui avoit l'ordre du Mérite, & qu'il le leur feroit voir; ensuite venoient les injures contre les Balloton, & après

cela les emportemens contre sa fille , qui l'avoit exposé aux mauvais procédés de tous ces gens - là , & qui étoit cause que lui & sa famille alloient être un objet de risée.

J'attendis un moment de calme pour l'engager à revoir tranquillement mon amie & à lui pardonner ; & lorsque je crus le toucher en lui peignant le désespoir où elle étoit , il s'emporta plus vivement encore : il jura qu'il ne vouloit pas la revoir , ni être ennuyé par ses pleurs & sa tristesse ; il dit qu'elle n'avoit qu'à les porter ailleurs. Je vis le moment où je serois aussi maltraitée ; j'entendis au moins beaucoup de choses violentes contre les filles , contre l'embarras de les marier , & contre leurs fantaisies là - dessus : voilà tout ce que mon habileté & mon adresse purent obtenir. Je revins assez tristement auprès de Mlle. de Mirfor ; je la trouvai tout-à-fait abattue , & incapable de prendre aucun parti. Nous tinmes conseil avec mes parens : il étoit impossible dans ce moment de l'exposer à la colère des siens ,

& elle alloit devenir le sujet de toutes les conversations ; elle sentoît vivement cette cruelle situation : mon père avoit des affaires à sa campagne , il devoit y aller passer quelques jours , & son dessein étoit de partir le lendemain. Je lui proposai de l'accompagner avec Mlle. de Mirfor , d'y rester avec lui , & de partir dans l'après midi. Mon père , qui est le meilleur des pères , & qui étend sa bonté sur tout ce qui m'intéresse , approuva mon idée : tout fut bien vite arrangé , & sans autre considération , nous sommes venus nous établir ici ; nous avons un peu souffert de la rigueur de la saison ; l'objet important étoit de fuir , de ne voir & de n'entendre personne. Mon père ira demain en ville , il prendra des informations , & il reviendra décider du temps que nous devons rester ici ; il faut laisser appaiser M. de Mirfor & passer le bruit du mariage des Flamacour. J'espère que la fierté & l'amour-propre fourniront des sujets de consolation à mon amie ; elle saura braver les discours des méchans pour jouir de

l'indulgence des bons ; le ridicule doit tomber entièrement sur les Flamacour, qui sont si fiers, si hauts, & qui vont chercher l'argent si bas. Comme les richesses ne les rendront ni plus modestes ni plus honnêtes, on s'en vengera par des plaisanteries, par des épigrammes ; Mlle. de Mirfor peut bien compter sur cette vengeance, & j'espère qu'à notre retour à la ville, elle trouvera tous ses parens & ses amis disposés à la recevoir avec amitié ; en attendant je suis bien aise que mon père ne soit pas seul ici, & nous travaillerons à nous consoler ; il y aura peut-être quelques larmes de répandues ; on ne fait pas une erreur de calcul aussi considérable sans qu'il en coûte des regrets, mais nous parviendrons à nous distraire, & comme tout se succède, nous aurons peut-être aussi ; un mariage manqué, un serviteur perdu ne doivent pas être sans consolation : ne croyez-vous pas que nous en trouverons ? nous n'avons pas encore eu le temps de penser aux distractions, nous aurons celui de raisonner, de réflé-

chir, c'est toujours ce qui vient un peu tard ; Mlle. de Mirfor a l'expérience, moi j'ai la prevoyance ; il en résultera un système solide & suivi ; je ne crois pas, ma chère amie, que jamais vous me voyez en proie à des regrets.

En venant ici j'ai bien pensé à Mde. de St. Marcin & surtout à M. de Noirval ; j'aurois souhaité d'avoir d'abord de leurs nouvelles : j'ai quelque espérance de les voir, & je m'en réjouis ; mais le temps est mauvais & les chemins sont affreux ; aujourd'hui ils sauront que nous sommes ici, & ils en seront étonnés. Je veux être entièrement à Mlle. de Mirfor pendant plusieurs jours ; ensuite la neige & les frimats décideront de ce que je ferai ; actuellement toutes les routes sont bouchées. Comme dans la solitude on pense à ses voisins, ma compagne s'est informée de la demeure de M. de St. Ange ; elle est à près d'une lieue & demi d'ici, il n'y a point de communication. J'espère de recevoir ici une de vos lettres, je les attends toujours avec la plus vive impatience, &

quand je les ai , je trouve que je n'en ai pas encore assez ; je voudrois que vous répondissiez à toutes mes idées , à toutes mes histoires , & que vous me fissiez mieux la vôtre. Vous vous occupez trop de moi , je ne voudrois pas vous en distraire , mais je serois plus heureuse d'être mieux instruite de tout ce qui regarde une amie aussi chère ; répondez mieux à mon amitié , je vous en conjure , ou je ne croirai qu'à la mienne : vous ne saurez jamais combien elle est sincère. Adieu.



L E T T R E X I X .

De la même à la même.

J E crois , ma chère amie , que vous êtes très-curieuse de savoir ce que nous faisons dans notre retraite ; je ne veux pas vous faire languir , & je vais satisfaire votre curiosité , comme si j'étois sûre que vous en avez beaucoup. Vous comprenez bien , je crois , ce que font deux femmes lorsqu'elles sont occupées d'un objet qui irrite tour à tour leur colère , leur indignation , leurs regrets , leurs conjectures , elles parlent ; eh bien , ma chère amie , nous parlons. Mlle. de Mirfor voudroit que ce fût même toute la nuit ; je m'y oppose , parce qu'elle a besoin de repos , & que les confidences ont la vertu de m'endormir parfaitement. Le jour , mon père est occupé à ses affaires , & nous , tranquilles à nos ouvrages , nous pensons tout haut , & les momens de silence sont

rare. Mlle. de Mirfor est tous les jours plus calme, elle commence à prendre un peu d'indifférence sur le passé; nous ne disons plus autant de mal des hommes, & elle se reproche plutôt ses imprudences. Elle avoit pris une vraie inclination pour M. de Flamacour, elle l'avoue & elle convient qu'elle avoit donné trop d'étendue à ses discours; elle s'étoit persuadée qu'aimer & épouser c'étoit la même chose, & que quand on juroit d'aimer toujours, on épousoit une fois; c'étoit là-dessus qu'elle avoit engagé son père à tout supporter, & même à faire certaines démarches, qui ne leur ont attiré que des choses désagréables. Il n'y avoit point eu de secret gardé, il y avoit matière à bien des caquets, & elle se voyoit en proie à des femmes qu'elle savoit être ses ennemies; c'étoit la cause de son plus grand chagrin: elle se trouve heureuse d'être éloignée & de ne rien entendre, c'est ce qui doit justifier notre fuite, car je vous avouerai qu'elle ne s'est pas faite sans un peu de scrupule de ma part; ce n'étoit point à moi, à une

filie de vingt ans, de soutenir, de diriger, de conduire Mlle. de Mirfor; je devois craindre ses torts, & surtout n'avoir pas l'air de les approuver; la médisance, qui empoisonne tout avec tant de complaisance, étendra peut-être son venin jusqu'à moi; plusieurs personnes sans doute me condamneront, & on me fera jouer un rôle dans les anecdotes, dans les histoires, dans ces secrets que l'on dit tout bas, & dont on écrase une femme dans l'occasion. Certainement j'aurois pu, j'aurois dû même me conduire avec plus de circonspection; je n'ai su voir qu'une femme malheureuse qui alloit être abandonnée sans pitié & par ses parens & par ses amis; il falloit la sauver du moment, & en fuyant à la campagne, elle se soustraisoit à ce qu'il y avoit de plus difficile à supporter; c'étoit un moyen de laisser passer l'orage, sans trop en souffrir. Je n'ai point cru que ma réputation fût attachée à celle d'une personne qui n'a pas su assez ménager la sienne; il me semble que les femmes se joignent trop vite au mal que

font les hommes, leurs victimes ne trouvent ordinairement que des juges sévères & point d'avocat généreux; est-ce que nous aurions besoin de cette cruauté pour nous conduire! Elle est employée si souvent dans la société, que sans doute elle y est nécessaire. Les circonstances où se trouve Mlle. de Mirfor doivent lui mériter de l'indulgence, elle n'est point heureuse chez elle, elle n'a aucune perspective agréable; sans doute elle s'est trop vite livrée aux premières espérances, elle ne s'est pas assez défiée des intentions d'un homme, elle auroit dû l'éloigner dès qu'elle a vu l'opposition de ses parens. Nous avons épuisé tous ces sujets: lorsque nous nous en écartons pour nous distraire, nous y revenons sans y penser, & au bout de plusieurs heures de conversation, nous redisons ce que nous avons dit déjà plusieurs fois; il faut que je vous rende une de ces conversations mot à mot; celle que nous eûmes hier après midi m'est restée dans l'esprit, & m'a laissé un mécontentement & un trouble pour lequel

ja

J'ai besoin de votre secours; vous savez que je demande votre avis sur tout, donnez-le moi ici, je vous en prie. J'avois un peu de curiosité; Mlle. de Mirfor a plus d'expérience que moi; son cœur n'en est pas à sa première inclination, elle pouvoit m'instruire, & je voulois savoir; on dit souvent qu'il y a de la sagesse à s'instruire par le malheur des autres, & qu'il doit nous servir d'exemple, je voulois profiter de l'occasion, & apprendre comment les femmes deviennent malheureuses; non pas que je craigne de l'être jamais, je souhaitois seulement pouvoir juger de cette espèce de malheur sans trop d'ignorance. Voici notre conversation: vous nous voyez travaillant toutes les deux, Mlle. de Mirfor au tamis, moi à une broderie, assez près l'une de l'autre; nous étions arrangées ainsi après le dîner, cette fois il y avoit un moment de silence.

Laure. Mais dites-moi, ma chère amie, ne croyez-vous pas que c'est l'amour-propre qui fait naître chez nous le premier sentiment d'inclination & de tendresse?

Mlle. de Mirfor. Il est bien difficile de savoir ce que c'est ; rarement on peut s'en rendre raison ; quand on s'apperçoit du penchant de son cœur , il y a bien longtemps que le premier moment est passé , & on ne fait plus ce qui l'a fait naître.

Laure. J'ai cru que c'étoit toujours l'amour - propre , parce que jamais une femme n'aime la première ; les hommes peuvent plaire comme toute autre chose , comme des fleurs , des tableaux , mais ils n'intéressent particulièrement que lorsqu'ils ont témoigné un sentiment de préférence qui flatte & que l'on croit sincère ; or comme on peut très - bien n'être pas flattée & avoir une façon de penser qui en éloigne , il est donc possible de se plaire dans la société des hommes aimables , & de n'aimer rien.

Mlle. de Mirfor. Je ne fais pas ce qu'on peut , mais je suis sûre qu'il y a au fond de nos cœurs un certain attrait qui se développe , suivant les objets qui nous plaisent , & dont l'espérance d'être aimés

ne décide pas toujours ; je crois que c'est la nature qui a arrangé cela ainsi.

Laure. Oh , ma chère amie , moi je ne crois pas à la nature ; si c'étoit elle qui décidât de nos cœurs , on n'entendrait jamais parler de passion malheureuse , de goût bizarre , de sentiment de préférence romanesque , tout iroit plus simplement ; je vous assure que c'est l'amour-propre qui est la cause de toutes nos folies , & en raisonnant on peut s'en affranchir & vivre heureuse en conservant son cœur tranquille.

Mlle. de Mirfor. Je souhaite que cela vous arrive si vous le croyez , mais ce que vous appelez folie , est précisément ce qui peut faire le bonheur le plus parfait , il n'y a rien au-dessus de celui que peuvent goûter deux personnes que la sympathie a liées , qui trouvent de la conformité dans leurs goûts , dans leur façon de penser , & dont les ames confondent leurs sentimens & leurs idées.

Laure. C'est ce que je ne comprends point & ne comprendrai jamais ; car enfin ,

les hommes plaisent comme toute autre chose , par leur figure , par leur voix , par ce qu'ils disent , enfin par tout ce qui frappe nos yeux , comme un tableau par ses couleurs , par son dessin ; & si un tableau venoit se jeter à mes pieds & me jurer qu'il m'adore , peut-être que cela me feroit plaisir , mais il me semble que je le rependrois à sa place.

Mlle. de Mirfor. Si vous voyez dans ce tableau un sentiment que vous seriez bien aise d'avoir inspiré , si vos yeux rencontroient un certain feu , s'il vous faisoit éprouver une émotion dont vous ne pourriez vous défendre , peut-être que le tableau ne seroit pas si vite rependu ; mais quoi , ma chère amie , (& ici elle quitta son ouvrage & laissa tomber ses bras) vous n'avez jamais vu d'objet auquel vous ayez attaché certaines idées ?

Laure. Jamais , ma chère , jamais ; je vous promets que jamais je n'attacherai d'idée , mais encore quand j'éprouverois tout ce que vous dites , il faudroit bien que cela finit ; pour peu que cela durât ,

je m'ennuyerois, je baillerois, & d'un coup de pied, je jetteroïs tout bien loin; & je ne vois pas que le roman pût être fort long.

Mlle. de Mirfor. Ma chère amie, si votre bouche s'ouvroit, ce ne feroit pas, je crois, pour bailler, & vos pieds n'auroient peut-être pas beaucoup de force; ma chère Laure, un homme aimé n'est plus un homme, c'est un être qui n'a plus rien de commun avec les autres, il est enveloppé d'un nuage qui embellit tout à nos yeux, il semble qu'il s'élève aux cieux & qu'il nous y entraîne avec lui; tout s'anéantit, tout s'abaisse devant lui; c'est une création qui a été faite pour nous seules.

Laure. Et cela parce que cet être divin a rampé quelques temps à vos pieds. Mais, ma chère amie, cette création parfaite ne dit cependant que des choses communes, répétées cent fois, qui se trouvent dans tous les romans, & enfin elle nous baise la main comme l'homme le plus terrestre & le plus commun. J'avoue que

je ne vois rien là de séduisant, rien qui ne me répugne & que je ne voulusse fuir.

Mlle. de Mirfor. Quand les sentimens sont réciproques, quand la tendresse inspire la tendresse, nos organes sont aussi changés; on voudroit entendre mille fois ce qui vous paroît si commun, tout devient un délice entre deux personnes qui s'aiment, tout est significatif pour elles; la présence entraîne, l'absence absorbe, le cœur n'a plus qu'un sentiment, l'esprit plus qu'une idée, il n'y a même plus qu'une seule sensation.

Laure. Ah, les sensations, je ne croyois pas qu'elles en fussent, je ne comprends pas bien, pourriez-vous m'expliquer?

Mlle. de Mirfor. Je n'ai jamais bien compris non plus, je sais seulement que tout se rapporte à ce qu'on aime, la musique n'est qu'un bruit si elle n'exprime rien de ce qu'on pense, la danse n'est qu'un mouvement insipide avec un être indifférent, la campagne, les vues champêtres sont mortes si on n'y apperçoit un ombra-

ge, un endroit solitaire & caché, où l'on voudroit se placer ; la société & ses devoirs deviennent insupportables, si on n'y porte des espérances, des projets, des certitudes ; enfin, pour une ame tendre, pour un cœur occupé, le monde est tout autre chose que pour les autres.

- *Laure.* Je crois, ma chère amie, que votre esprit exalte un peu votre cœur, & dans ce moment vous êtes bien à plaindre, je ne vous comprends pas trop, mais il y a sûrement des consolations, puisqu'ordinairement tout va si mal pour les belles inclinations, & qu'elles persévèrent tout de même. Quand deux personnes sont ensemble, il n'y a ni danse, ni musique, les sujets de conversation sont bien vite épuisés, les hommages, les respects nous font trop de plaisir pour que la familiarité nous plaise ; c'est dans ce moment sans doute que l'on s'ennuye l'un de l'autre ; le plus vite ennuyé passe pour le plus léger, & alors viennent les ruptures, les infidélités, les perfidies ; je voudrois savoir seulement ce qui les fait commencer ?

Mlle. de Mirfor. Ce sont sûrement les hommes qui sont vicieux, ma chère amie; ils mettent un grand prix à ce qu'on leur refuse, & ne sentent pas assez celui de ce qu'on leur accorde; ils sont bizarres & inconséquens; je crois qu'ils aiment à faire des victimes.

Laure. Mais, ma chère amie, est-on obligé de leur accorder ce qui ne nous fait pas plaisir?

Dans ce moment nous entendons le bruit d'un cheval, ensuite le bruit d'un homme, je crois reconnoître une voix, nous levons la tête toutes les deux, nos joues se colorent d'un peu de rougeur, comme si nous avions peur qu'on ne nous eût entendues; bientôt on nous annonce M. de Marville, l'étonnement nous donne de l'émotion; le premier mot fut que nous ne voulions voir personne; ensuite, réfléchissant qu'il faisoit très-froid, que le temps étoit mauvais, que l'on ne pouvoit être venu que dans une bonne intention, nous crûmes qu'il seroit dur & malhon-nête de le renvoyer, & dans ce moment

nous ne voulions pas l'être ; il fut décidé que nous recevriens la visite ; Mlle. de Mirfor par un sentiment de crainte & de timidité ne vouloit pas paroître , cependant elle rajustoit sa coëffure , moi je ne voulois pas le tête à tête ; pendant le débat M. de Marville entre , il nous mit bientôt à notre aise en nous parlant avec gaieté de sa visite , de l'envie qu'il avoit de nous voir & de nous donner des nouvelles de la ville ; il alloit chez un ami qui demeure à une lieue & demi d'ici , & il a fait plus d'une lieue de détour dans l'espérance que nous le recevriens sans peine ; après les premiers complimens , il nous dit qu'il s'étoit fait un plaisir de nous informer de ce qui se disoit à la ville sur un sujet qui ne nous étoit pas indifférent , & sans attendre notre réponse , qui n'auroit peut-être pas été bien articulée , il continua en nous disant ; que de loin , on voyoit toujours les choses pires qu'elles n'étoient , que sans avoir le droit à aucune confidence , & sans entrer dans aucune particularité , il pouvoit nous assurer que tout le monde

plaignoit Mlle. de Mirfor, que l'on en-
troit dans sa situation, & que l'on s'y
intéressoit généralement, que le blâme
retomboit sur les hommes qui ne se font
aucun scrupule de tromper les familles
pour mieux tromper les femmes; on féli-
citoit Mlle. de Mirfor d'avoir une bonne
amic, & on l'approuvoit de l'avoir suivie
à la campagne. Il nous apprit que le ma-
riage des Flamacour & des Balloton occu-
poit si fort le public & toutes les conver-
sations de la ville, que l'on étoit heureux
d'en être éloigné; il ajouta encore que
toutes les amies de Mlle. de Mirfor espé-
roient de la revoir bientôt; plusieurs
l'avoient chargé de le lui dire particu-
lièrement; il ne doutoit pas que l'on ne
nous eut déjà beaucoup écrit; nous nous
regardâmes toutes les deux, & nous nous
entendîmes fort bien; personne ne nous a
écrit un mot, mais il faut être contente
de la supposition. C'est beaucoup pour de
bonnes amies que de ne pas condamner
celle qui est malheureuse & absente; il
nous apprit encore que le mariage devoit

se célébrer dans quatre jours, que les Balloton avoient demandé qu'il ne fût pas renvoyé plus loin ; il doit y avoir des fêtes, des bals, qui ne se donneront qu'après la cérémonie ; ils achettent une terre qui aura le titre de baronie ; on dit déjà de Balloton, on a trouvé une généalogie, & ce n'est plus une mésalliance pour les Flamacour ; la dot, la terre, la superbe maison, ne sont point l'objet principal, on prétend même qu'il y avoit inclination entre les époux ; tout cela se dit en riant, & M. de Marville nous fit aussi fire en nous le racontant avec le plus grand sérieux ; enfin cette visite nous a fait un très-grand plaisir, & nous donna des consolations. Nous voulûmes savoir où alloit M. de Marville, & si réellement il n'étoit venu qu'en passant ? Mesdames, nous dit-il, je vais voir mon ami St. Ange, cet homme dont on ne veut pas faire la connoissance, & qui a cependant quelque mérite : c'est un homme singulier, dit Mlle. de Mirfor, que quelques femmes ont gâté, & qui est sans attention pour

les autres; mademoiselle, reprit vivement M. de Marville, c'est un homme très-aimable, dont l'ame parfaitement honnête est incapable de perfidie; permettez-moi de croire que c'est ce qui a donné de la confiance aux femmes; elles ne l'ont point gâté, elles lui ont rendu justice; il est rare de réunir autant d'esprit à autant de vertus. Les hommes sont drôles avec leurs vertus, répondit aigrement Mlle. de Mirfor, ils prennent du plaisir où ils peuvent, & ils sont toujours vertueux. M. de Marville se tourna de mon côté, & il dit: rien de si honnête, rien de si respectable que la vie & la conduite de M. de St. Ange, il avoit fait un établissement à Paris où il cultivoit le goût qu'il a pour les beaux arts, & où il avoit les relations les plus agréables; il a tout quitté pour venir auprès d'une mère malade, il l'a soignée jusqu'au dernier moment, on croyoit sa fortune beaucoup plus considérable qu'elle ne s'est trouvée à sa mort; la sœur de St. Ange devoit faire un mariage que cette erreur alloit

alloit faire manquer; il a arrangé les choses de manière qu'il a abandonné à-peu-près toute la succession de sa mère, sa sœur a eu la fortune sur laquelle elle comptoit, & elle s'est mariée en suivant son inclination; il n'est resté à M. de St. Ange qu'une campagne qui n'est pas d'un grand produit, & qui exige beaucoup de peines & de soins; il s'y est fixé, & il a renoncé à ses goûts & à ce qui faisoit les occupations agréables de sa vie; cependant il a l'ame sensible, & il est capable de tendresse & même de passion romanesque; il s'est voué à la vie champêtre, il est aimé & chéri de tout ce qui est autour de lui; Mlle. de Mirfor l'a bien mal connu, & si j'ai souhaité qu'il le fût de vous, mademoiselle, c'est que je suis sûr que vous lui rendrez plus de justice; sans doute qu'il a aimé le plaisir, & si son esprit a rendu ce goût un peu vif chez lui, l'honnêteté de son ame l'a toujours soumis à la décence; je vais le voir pour tâcher de le retirer de sa retraite, & le ramener à la ville, au moins pendant

ce temps de glace & de neige ; la vie qu'il mène à la campagne est vraiment intéressante , il s'est attaché à l'agriculture , & il aide tous les payfans ses voisins à cultiver leurs terres ; nous fîmes la remarque que lui dans ce moment étoit un bon ami ; oui , dit-il , d'un air sérieux & contrit , je fais aimer , mais ce n'est pas une raison pour l'être. Mlle. de Mirfor crut que le trait étoit dirigé contr'elle ; elle entama je ne fais quelle justification sur sa manière d'aimer , que par distraction nous n'écoutâmes ni l'un ni l'autre. M. de Marville nous quitta , & nous parlâmes de lui ; j'avoue que je lui trouve du mérite , il fait être ami , & avec moi & ma famille il se conduit comme je le souhaitois ; Mlle. de Mirfor en reprenant son ouvrage , & d'un air composé , me dit : en vérité ce M. de Marville est un homme bien aimable , il a de très-bons sentimens , & je le juge capable de s'attacher avec sincérité ; c'est dommage que ses mœurs. . . . oh , sûrement , lui dis-je bien vite , c'est un homme charmant , je lui

crois une passion dans le cœur, si c'étoit pour moi, je ne le ferois pas languir longtemps; je ne fais jusqu'où j'aurois poussé le persiflage; heureusement nous reçûmes dans ce moment une lettre de ma mère, elle nous confirmoit à-peu-près tout ce que M. de Marville venoit de nous dire, elle ajoutoit de plus qu'elle avoit vu M. de Mirfor, que son courroux contre sa fille commençoit à s'appaiser, des amis travaillent à une espèce de paix & de rapprochement entre lui & les Flamacour, on espère d'y parvenir, & alors notre retour à la ville se fera sans peine: j'avoue que je verrai ce moment avec plaisir, nous prévoyons cependant la réception que l'on nous fera, nous voyons toutes nos amies accourir: l'une avec beaucoup de prudence nous donnera des consolations affligeantes; une autre en nous serrant dans ses bras aura pour nous une pitié bien mortifiante; Mde. d'Arilli avec sa volubilité viendra nous dire tout ce qu'elle pense, tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on dira; Mde. de Taninge nous parlera de

toutes les femmes qui ont eu des histoires pour nous consoler de la nôtre ; les grandes demoiselles du Pattin , avec leur grand air convenable , nous feront de grandes révérences , & passeront de l'autre côté , parce que des demoiselles aussi décidées de se marier ne sauroient afficher assez de réserve & de rigorisme ; il y a tant de ces femmes qui ont besoin du tort des autres pour faire briller leurs vertus , & qui sont heureuses de trouver des victimes sur lesquelles elles peuvent exercer leur méchanceté en affectant l'extrême décence. J'ai entendu quelquefois les jugemens rigoureux de ces femmes solennellement vertueuses ; elles m'ont toujours donné des doutes sur leur conduite & sur leur vertu ; je plains Mlle. de Mirfor d'avoir encore toutes ces scènes à soutenir , & quand j'y réfléchis , je suis en colère qu'elle s'y soit exposée avec autant d'imprudence ; elle s'est livrée avec bêtise au vain espoir d'un mariage , & elle n'a point ménagé les apparences , elle a paru flattée d'une assiduité qu'elle n'auroit pas da

permettre ; si je la plains , je la condamne encore bien davantage ; j'oublie tout cela pour ne penser aujourd'hui qu'à son malheur ; j'aurai la consolation de l'avoir diminué , & j'ai outre cela l'approbation de mon père , & il ne m'en faut pas davantage , je suis très-consolée , je m'applaudis même de notre séjour à la campagne ; la vie peut y être intéressante & moins fatigante qu'à la ville.

Je n'ai point oublié Mde. de St. Marcin & M. de Noirval. Il est encore tombé de la neige & la communication est devenue plus difficile ; j'en ai un vrai chagrin ; j'ai pu cependant avoir des nouvelles de Mde. de St. Marcin , elle est enrhumée , elle ne peut sortir , nous ne pouvons point nous voir encore , je me suis vouée à la solitude & à Mlle. de Mirfor , & je veux remplir ma vocation. Je souffre davantage de ne rien savoir de M. de Noirval ; demain j'envoie un exprès pour en avoir des nouvelles : ce pauvre solitaire , enterré sous la neige , attend que le printemps lui rende l'usage de son verger & de sa cam-

pagne, & sûrement dans la rigueur de l'hiver, les pauvres de son voisinage ressentent les effets de sa bienfaisance ; je voudrois aller à lui, & je déplore que cela soit impossible aujourd'hui ; vraisemblablement je trouverois le portrait dans son cadre ; cette société doit lui être nécessaire dans cette saison. Je ne pense à lui qu'avec attendrissement & compassion ; il mériteroit si fort d'être heureux.

J'espère que le premier courier m'apportera vos lettres de la ville, je languis de savoir ce que vous pensez de notre histoire & de notre séjour ici ; j'ai besoin de votre sentiment sur tout ce que je fais, vous le savez, ne me faites donc pas attendre. Adieu, ma chère amie, je vous embrasse bien tendrement.



L E T T R E XX.

De la même.

QUE vous me faites plaisir ? ma chère amie , d'approuver ma conduite & ma façon de penser avec Mlle. de Mirfor ; les louanges que vous me donnez font l'effet de votre amitié , mais votre sentiment , votre jugement font la suite de votre esprit juste , de cette raison que je respecte , & dont je veux l'approbation ; j'ai bien cru que comme moi vous plaindriez Mlle. de Mirfor , encore plus que vous ne la condamneriez. Un cœur comme le vôtre fait entrer dans la situation des malheureux qui ont tort , & bien loin de les écraser par une justice rigoureuse vous en avez pitié ; je crois tous les jours plus que nous avons bien fait de venir ici pour laisser passer l'orage , tout s'arrangera ; mon père qui fut à la ville il y a quelques jours nous le confirma encore

à son retour, on ne parle presque plus de Mlle. de Mirfor; les négociations entre son père & les Flamacour ont réussi, on est parvenu à les rapprocher, ils se feront des visites par billets, & dans toutes les occasions on se fera de part & d'autre les politesses accoutumées; il y aura de la haine, mais point de brouilleries, & c'est tout ce qu'il faut. M. de Mirfor demande que sa fille retourne auprès de lui, il la recevra avec amitié, & on ne parlera de rien; le mariage se fait demain, nous laisserons passer les jours de visites & un grand bal où Mlle. de Mirfor sera invitée, mais où elle ne veut pas être, & qu'elle ne veut pas refuser. Mon père a été obligé de retourner à la ville avant-hier, il permet que nous restions ici encore quelques jours, il doit y revenir pour finir ses affaires & nous retournerons avec lui. Je prolongerois volontiers notre séjour ici, je m'y accoutume, & je crois que je ne le quitterai qu'avec regret; nous jouissons à notre aise d'une paresse de tous les momens, l'esprit est

en pleine liberté, on rêve délicieusement, & l'ame suit son objet sans compter les momens qui s'écoulent, je dois à notre solitude plusieurs réflexions que je n'avois point faites jusqu'ici. Aujourd'hui c'est Mlle. de Mirfor qui a l'impatience de retourner à la ville, elle n'a pas une certaine suite dans l'esprit, elle craint d'être tout-à-fait oubliée, & en vérité je crois qu'elle est fâchée de ce qu'on ne parle plus d'elle; je suis quelquefois bien révoltée contre la fureur que l'on a de s'occuper des autres pour les déchirer, pour les condamner; on veut de même que les autres s'occupent de nous, sans penser qu'ils nous rendent au moins ce que nous leur faisons; il semble que notre existence soit dans l'imagination d'autrui; nous avons nos idées, nos sentimens, & nous allons les soumettre à je ne fais quelle opinion étrangère; je crois cependant qu'il y a une certaine humanité qui doit aller avant toutes les opinions: c'est particulièrement là-dessus que je veux acquérir de l'indépendance;

il est ridicule , par exemple , que pour une sensibilité de compassion , qui n'est proprement que de la charité , on aille se régler sur les idées de ceux qui ne sentent rien : c'est ce sentiment qui m'a dirigé avec Mlle. de Mirfor , & qui me dirigera toujours ; les malheureux ont des droits sur moi , & je n'ai pas la dureté de les soumettre à des convenances & à mon intérêt personnel ; n'approuvez-vous pas ma façon de penser & de sentir , elle me paroît conforme à la raison , & l'événement dont je vais vous parler me le persuade entièrement ; en vérité il y a des accidens bien affreux & bien cruels !

Je vous ai dit , je crois , que nous voulions envoyer un exprès chez M. de Noirval ; j'étois très - impatiente d'avoir de ses nouvelles , ce qu'on me rapporta de lui , fut qu'il étoit au lit très-malade ; on ne disoit-point de quelle maladie , ses Domestiques paroissoient allarmés , il n'avoit pu avoir que le Chirurgien du village voisin , & on ne pouvoit juger encore du danger de son état ; mon

inquiétude a été extrême , j'ai voulu aller le voir tout de suite ; mon père me l'avoit permis , & il y feroit allé lui-même s'il étoit resté avec nous ; la neige étoit un peu fondue , mais les chemins ordinaires étoient absolument impraticables , il falloit faire un détour de deux lieues par la grande route pour arriver au chemin de traverse qui étoit très-mauvais , & où une voiture ne pouvoit presque pas passer ; je ne fus point effrayée de ces obstacles ; je souffrois de l'idée qu'un homme qui fait autant de bien aux autres , restât sans les secours qui lui étoient nécessaires. Je fis préparer une vieille voiture légère qui reste ordinairement ici ; on y mit trois chevaux , & hier nous partîmes de très-grand matin avec des domestiques de campagne ; nous restâmes plus de quatre heures en route ; j'eus une vive émotion en approchant de la demeure de notre cher solitaire , je volai dans sa chambre & auprès de son lit ; notre entrevue fut vraiment intéressante , il fut sensible à mon empressement ,

& il me le témoigna de la manière la plus touchante ; je le trouvai malade d'une espèce de fluxion de poitrine, cependant il n'y avoit aucun danger, il se conduisoit fort bien avec le livre de Tissot & les conseils du chirurgien de Belmont, les deux domestiques ne perdoient pas un instant leur maître de vue, ils préparoient les remèdes & les tisannes avec un soin extrême. M. de Noirval étoit dans son lit, tranquille, serein, bénissant ses domestiques des soins qu'ils avoient de lui, & s'occupant beaucoup d'une famille pauvre qui avoit passé l'hiver dans une des petites maisons ; je lui présentai Mlle. de Mirfor comme une de mes amies, & nous dinâmes auprès de son lit ; tout ce qu'il disoit avoit un caractère de bonté & de douceur qui portoit le calme dans l'ame ; malade, isolé, loin de la société, il donnoit encore l'idée du bonheur ; cependant le portrait étoit dans son cadre, & comme je le regardois en partant, il me dit : c'est là que tomberont mes derniers regards, &

la mort me paroîtra douce ; il me fut impossible de ne pas répandre quelques larmes en le quittant : Mlle. de Mirfor étoit étonnée & frappée de tout ce qu'elle avoit vu , nous ne cessions d'en parler dans la voiture.

Au bout de deux heures de marche , le chemin étant très-pénible & les chevaux très-fatigués , le cocher pour les reposer voulut s'arrêter auprès d'une maison de payfan qui est une espèce de cabaret pour les voituriers ; nous descendîmes pour entrer dans la maison & nous réchauffer ; en entrant nous trouvâmes que tout le monde étoit dans une grande agitation ; on alloit , on venoit , personne ne prenoit garde à nous , nous vîmes l'hôtesse qui étoit auprès d'une armoire qui choisissoit des linges en pleurant ; dans un coin auprès du feu trois ou quatre payfans s'entretenoient d'un air affligé , & nous entendîmes qu'ils parloient de malheur , d'accident bien triste , bien fâcheux ; un homme traversa rapidement la cuisine en portant une bouteille & en s'écriant , ah

mon Dieu, ce pauvre M. de St. Ange; nous nous approchâmes de la femme pour lui demander ce qui étoit arrivé, elle s'en alla sans nous écouter avec ses mains pleines de linges, & en disant, en courant, quel malheur, ce brave M. de St. Ange; on entroit dans une chambre où nous entendions le bruit de plusieurs personnes qui en secourant une autre; nous étions très-émues. Enfin il sortit une femme; nous la priâmes de nous dire ce qui causoit tant de trouble, elle nous raconta en sanglottant, que M. de St. Ange en allant voir un vieux payfan malade qui avoit été son fermier, étoit tombé avec son cheval sur la glace, qu'il s'étoit fait une grande blessure à la tête, & qu'il avoit une jambe cassée. Touchées de ce récit, nous faisons encore des questions, lorsque nous entendîmes crier au secours. Mlle. de Mirfor entra tout de suite dans la chambre, je la suivis en tremblant; nous vîmes un homme couché sur un mauvais lit de payfan, au travers d'un air mourant on voyoit une

physionomie noble , douce , spirituelle , infiniment intéressante , il avoit les yeux fermés & ne paroissoit pas respirer ; deux femmes étoient occupées à lui entourer la tête de linges pour arrêter le sang qui couloit sur son visage , des hommes visitoient une jambe dont ils tâchoient d'ôter la botte ; l'effroi étoit peint sur toutes les physionomies , nous n'osions approcher ; Mlle. de Mirfor donna un flacon d'eau de Cologne. En fixant mes regards sur un spectacle aussi touchant , je sentoie une émotion qui m'ôtoit presque la respiration ; mon cœur étoit serré , & je n'avois aucune force pour donner du secours ; les femmes qui tenoient la tête témoignèrent leurs craintes sur ce qu'elles croioient que le blessé alloit expirer , elles demandèrent du vinaigre , du vin chaud ; Mlle. de Mirfor sortit pour aller les chercher ; je restai immobile au milieu de la chambre , l'ame oppressée , n'osant faire un mouvement & ne pouvant ôter les yeux de dessus un objet aussi touchant ; une des femmes s'écria

encore, mon Dieu, Madame, touchez un peu le poulx, je crois qu'il se meurt; j'approchai précipitamment sans trop savoir ce que je devois faire; il y avoit un bras étendu sur le lit, je n'osois le toucher; la femme qui avoit les deux mains embarrassées me dit encore à demi voix: Madame, touchez le poulx, s'il vous plait, je crois qu'il est bien mal, & avec un signe de tête elle me montrait la main; je portai la mienne sur le bras, je ne sentis rien, mais je crois que M. de St. Ange auroit pu sentir mes artères, jamais elles n'ont battu avec autant de force; je ne sens rien, dis-je d'une voix tremblante à la femme qui me regardoit & qui attendoit ce que je dirois; il faut presser fort, me dit-elle, & sur ce qu'elle vit que je pâlissois encore, elle ajouta, mon Dieu, Madame est bien sensible; alors faisant un effort sur moi, je dis, je sens le poulx, il est très-foible, mais il me semble qu'il devient plus fort. Dans ce moment, Mlle. de Mirfor apporta le vinaigre & le vin chaud, on en bassina

les plaies, on en fit respirer ; au bout d'un moment M. de St. Ange ouvrit les yeux, il les porta sur moi qui étois près de lui & qui tenois encore sa main, je la quittai, & ce regard mourant me donna une nouvelle émotion ; ses yeux se fixoient sur moi, je voulus me retirer, on me pria de tenir la tasse où étoit le vin chaud ; jamais, ma chère amie, je n'ai été aussi touchée de pitié & de compassion ; il est vrai que jamais je n'avois vu d'homme expirant, ni même aussi souffrant ; ce n'étoit plus M. de St. Ange que j'avois vu dans le monde, c'étoit un être intéressant par la tranquillité avec laquelle il souffroit ; en revenant à la vie il exprimoit la sensibilité & la reconnaissance ; les secours continuèrent d'avoir leur effet ; M. de St. Ange reprit bientôt tout-à-fait ses sens & sa connoissance, il dit d'abord avec un profond soupir, où suis-je ? Ensuite s'adressant à ceux qui s'efforçoient de lui ôter sa botte, il leur dit avec douceur, mes amis, vous me faites beaucoup de mal, vous achevez de

me casser la jambe , il faut couper la botte ; l'opération fut encore assez difficile , & on le fit souffrir. Le sang couloit toujours de la tête ; on avoit employé tous les linges pour l'arrêter , on en demandoit d'autres ; je donnai un mouchoir de toile que j'avois mis autour de mon cou dans la voiture , & que j'ôtai de dessous mon mantelet. M. de St. Ange s'en apperçut ; il portoit alternativement les yeux sur Mlle. de Mirfor & sur moi ; elle se donnoit beaucoup de peine , elle faisoit & ordonnoit plusieurs choses utiles ; moi je ne faisois rien. Après nous avoir un peu considérées , il dit : Il est donc venu des anges à mon secours. On ne lui disoit rien encore , on ne lui répondoit point ; tout le monde étoit occupé à le soigner , à l'arranger , à préparer ce qu'il falloit ; le sang couloit encore. Il demanda que l'on ferrât davantage le dernier mouchoir qu'on lui avoit mis autour de la tête , & il parut que le sang s'arrêta un peu : on parla de le mettre au lit , nous insistâmes pour que l'on ne fît aucun

mouvement jusques à l'arrivée du Chirurgien, que l'on avoit envoyé chercher d'abord & qui devoit bientôt arriver : on avoit aussi envoyé chez M. de St. Ange, & on attendoit ses domestiques : ils arrivèrent en effet quelques momens après, quoique la maison fût à plus d'une lieue de distance : c'étoient deux de ses domestiques & une femme, ancienne gouvernante; ils avoient été avertis par quelqu'un qui avoit vu tomber leur maître, & ils étoient venus à cheval à toute bride; la femme avoit voulu venir en croupe. Ils poussèrent des cris & fondirent en larmes en entrant dans la chambre, & en voyant M. de St. Ange baigné dans son sang. Ils se jetèrent à genoux auprès du lit; ils ne cessoient de prier & de répéter, notre maître, notre bon maître. Il leur tendit la main pour les rassurer, mais il n'eut pas la force de parler : on leur dit qu'il ne falloit pas faire du bruit, & on les employa à différens services. Leur zèle & leurs sentimens étoient marqués dans tout ce qu'ils faisoient : cette

scène attendrissante nous fit répandre des larmes : cependant la nuit s'avançoit, nous avions encore deux lieues à faire, notre cocher nous pressoit de partir à cause du froid & des chemins. Nous ne voulûmes pas nous en aller sans savoir ce que le Chirurgien diroit de l'état du blessé. Nous l'attendîmes, Mlle. de Mirfor donnant toujours ses soins avec beaucoup d'activité, moi tranquille sur une chaise, attentive à tous les mouvemens du malade, & fatiguée comme si j'eusse fait tout l'ouvrage. Enfin le Chirurgien arriva, il fonda les plaies, celle de la tête étoit prodigieuse, il parloit de trépaner; la jambe n'étoit pas cassée, mais il y avoit une très-grande luxation & il croyoit que le grand os étoit fêlé, ce qui étoit extrêmement douloureux. Pendant que tout cela se disoit, j'éprouvai un frissonnement continu, je sentoîs mes forces m'abandonner, je faillis à tomber évanouie, j'avois la tête appuyée contre le sein de Mlle. de Mirfor, nous sortîmes pendant que l'on posoit les appareils.

Quand ils furent arrangés, M. de St. Ange se trouva mieux, les douleurs diminuèrent, le Chirurgien vint nous dire qu'il croyoit qu'il n'y avoit point de danger dans ce moment, mais que les plaies seroient longues à guérir. Ce spectacle m'avoit causé une émotion dont j'avois de la peine à revenir, j'éprouvois un déchirement dans l'ame, & une anxiété inexprimable. Je n'ai jamais pu soutenir la vue d'aucune blessure, l'idée du sang versé me fait frémir, je suis foible sans doute. Quand il fallut partir, Mlle. de Mirfor m'entraîna, je trouvois dur & cruel de nous éloigner & de laisser un homme aussi malade entre les mains des domestiques & des payfans ; il fallut m'arracher & presque me porter ; en sortant de la chambre, où nous étions rentrés, je tournai la tête pour voir encore M. de St. Ange, il nous suivoit des yeux, & je rencontrai ses regards. L'idée que c'étoient peut-être les derniers, que peut-être nous apprendrions sa mort à notre arrivée, m'ôta absolument les

forces, je ne pus plus marcher, je ne fais comment j'arrivai dans la voiture; on m'y plaça & j'y restai comme si je ne pensois & ne sentoie plus rien. Mlle. de Mirfor me parla plusieurs fois, je n'entendois que du bruit & je ne pouvois répondre; mes idées s'échappoient & se confondoient, il m'étoit impossible d'exprimer aucune : ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que, dans un très-grand cahot que fit la voiture, la secousse me fit dire en criant : mon Dieu, qu'il doit souffrir, prenez donc garde. Mlle. de Mirfor qui croyoit que j'avois souffert du choc, me demanda où j'avois mal; ensuite elle parla de M. de St. Ange, elle dit que nous avions fait une singulière rencontre, & que cet accident pouvoit être bien fâcheux; qu'elle lui avoit trouvé la physionomie changée, & que peut-être il seroit défiguré. Qu'importe la physionomie, lui dis-je, s'il ne doit pas en revenir : elle me répondit que je m'effrayois trop aisément, que ces accidens arrivoient tous les jours, que M.

de St. Ange n'en mourroit certainement pas : il n'en mourra pas , repris-je vivement ! comment le savez-vous ? Elle m'assura que le Chirurgien l'avoit dit positivement, & que d'ailleurs un jeune homme de trente ans ne mourroit pas de quelques blessures à la tête. Mlle. de Mirfor me dit cela avec un ton de dureté qui me choqua ; je ne le lui témoignai pas cependant, je me promis seulement d'envoyer un exprès dès que nous serions arrivés, ou au moins le matin dès la pointe du jour.

Nous arrivâmes assez tard , & nous commençons à souffrir du froid ; j'étois très-accablée , je pris ce prétexte pour être seule , & je me retirai pour me mettre au lit ; j'espérois que le repos & le sommeil me rendroient le calme, & dissiperoient le trouble que j'éprouvois encore ; je voulois me rendre raison de l'état où j'étois, le sommeil venoit appesantir mes yeux, & lorsque je commençois à m'endormir, je voyois M. de St. Ange, pâle, défait, couvert de sang ; je me réveillais

en sursaut & quelquefois il m'échappoit de crier : Dieu ! il est mort. Cette idée ne me quitta point jusqu'au matin : loin de trouver le repos que j'avois espéré, je fus encore plus abattue, plus fatiguée que la veille, je me suis levée avant le jour, je voulois faire partir l'exprès que j'avois dessein d'envoyer & qui devoit nous rapporter des nouvelles de M. de St. Ange. Par une suite d'obstacles & malgré mon impatience, il n'a pu partir qu'à huit heures. Pendant ce temps-là Mlle. de Mirfor dormoit tranquillement, je la trouvois cruelle, barbare; un pauvre homme que nous avons laissé entre la vie & la mort, qui avoit paru sensible à nos soins, ne s'en point inquiéter, dormir profondément sans s'en embarrasser, n'est-ce pas avoir l'ame dure, ou plutôt n'est-ce pas n'en point avoir du tout ? Enfin trouvant le sommeil de Mlle. de Mirfor trop long je suis entrée dans sa chambre; dès qu'elle m'a entendu, elle m'a dit : Mon Dieu ! vous êtes déjà levée, avez-vous bien reposé ? j'espère

que

que nous déjeûnerons bientôt, & comme j'avois ouvert les volets & les rideaux, elle m'a dit encore : vous avez l'air bien abattu, je crois que vous avez eu froid hier : à propos, ce pauvre St. Ange, nous en saurons quelque chose aujourd'hui, j'ai pensé que par ce froid ses blessures pouvoient être bien dangereuses, la gangrène s'y mettra peut-être, & alors il n'iroit pas loin. Mais, continua-t-elle en bâillant & en sommeillant, il fera sans doute venir un médecin de la ville, il faudra y envoyer dans le jour. Je ne fais ce que j'ai répondu, je suis sortie & j'ai fermé la porte assez brusquement. Je ne m'intéresse pas plus qu'un autre à M. de St. Ange, mais la vie d'un homme est cependant quelque chose, s'il étoit estropié pour sa vie, s'il étoit balafré, si sa tête s'en ressentait, enfin, s'il mourait, ne seroit-ce pas un malheur affreux ; un jeune homme de trente ans, qui a une vocation à suivre, une carrière à remplir ; n'avez-vous pas les mêmes sentimens que moi, ma chère amie, je suis

sûre que vous voyez cet accident avec la même sensibilité : je ne reverrai peut-être jamais M. de St. Ange, jamais je n'aurai de rélation avec lui, je ne m'en foucie point du tout ; mais j'avoue que si on venoit me dire quelques nouvelles funestes sur son compte, j'en serois vivement affligée, ce seroit une bien grande perte pour ses domestiques qui l'aiment si tendrement, & pour ses amis qui doivent lui être attachés, & il en a beaucoup. Il faut avouer que sa physionomie annonce un caractère vraiment aimable, & je ne suis point étonnée que M. de Marville nous en ait parlé avec autant d'intérêt. Vous comprenez, ma chère amie, que cet exprès est resté des siècles à revenir : j'ai été vingt fois pour voir s'il n'arrivoit point, je ne l'attendois plus, il étoit quatre heures après-midi, enfin il est venu. Il a rencontré M. de St. Ange sur le chemin ; on le portoit chez lui sur un brancard couvert, il étoit suivi par une quantité d'hommes & de femmes de la campagne ; on se relevoit pour le

porter : les femmes étoient chargées des remèdes dont il pouvoit avoir besoin dans la route ; plusieurs pleuroient, lui se trouvoit bien, remercioit ceux qui le suivoient & les consoloit. On a arrêté le brancard assez long-temps. Le fermier malade, chez lequel il alloit lors de sa chute, avoit voulu le voir à son passage. Il étoit sorti de son lit, soutenu & aidé de deux de ses fils ; il étoit venu d'assez loin pour s'assurer que son ancien maître étoit vivant : ce bon vieillard n'avoit point craint de s'exposer au froid. L'entrevue avoit été touchante, & l'exprès avoit pleuré comme les autres. Lorsque M. de St. Ange entendit que quelqu'un s'informoit particulièrement de son état, il a voulu savoir qui c'étoit, quand il a appris que c'étoit un domestique envoyé par les dames qu'il avoit vues la veille dans le cabaret, il a levé la toile qui le couvroit, il lui a parlé, il a fait plusieurs questions sur nous, & a demandé particulièrement si nous n'avions pas souffert dans le reste de notre voyage,

& comme il étoit ému & fatigué, il a dit d'une voix foible, qu'il espéroit nous remercier bientôt lui-même. Je ne veux point de ses remerciemens, & quand il dit qu'il compte nous en faire bientôt lui-même, je crois qu'il se trompe. Dans cette saison il faut un temps infini pour guérir des blessures, & puis nous allons retourner à la ville, où il ne viendra pas de très-long-temps. Je souhaite seulement d'apprendre qu'il se guérit & que cet accident est sans aucune suite fâcheuse, c'est tout ce que je demande, dans quelques jours je n'y penserai plus; Mlle. de Mirfor va me presser de retourner à la ville, à chaque moment j'en ai moins d'envie, je m'accoutume tout-à-fait à la vie tranquille que je mène ici, & sans mes parens, dont je suis trop éloignée, je crois que je la préférerois à toute autre. J'attends le retour de mon père pour en décider, s'il avoit été avec nous, il auroit été lui-même voir M. de St. Ange, quoiqu'il ne le connoisse que très-peu, il lui auroit donné cette mar-

que de compassion. Sa campagne est fort éloignée , elle est à plus d'une lieue & demie d'ici , & il a été très-long-temps sans l'habiter ; peut-être aussi que sa connoissance ne convient pas à mon père , & alors tout cela est bien indifférent ; cet accident nous a intéressé un moment , parce que nous en avons été les témoins , Mlle. de Mirfor l'oubliera bientôt & nous n'en parlerons plus ; dites-moi ce que vous en pensez & surtout parlez-moi de votre amitié , il me semble que j'en ai plus besoin que jamais. Adieu , je compte vous écrire avant notre départ.

P. S. Je crois que nous aurons encore une fois aujourd'hui des nouvelles de M. de St. Ange.



L E T T R E X X I.

De la même.

MA chère amie , j'attendois une de vos lettres , je n'en reçois point , je crains qu'elle ne soit restée à la ville , il faudra l'aller chercher moi-même , cependant j'aurois bien voulu la recevoir ici ; j'ai besoin de tout ce que vous me dites : que je serois heureuse si vous étiez ici ! il me semble que je vous confierois cent choses qui ne viennent point au bout de ma plume ; donnez-moi du courage en m'écrivant plus souvent , en me disant aussi tout ce que vous pensez , je me reproche de trop écrire , vous devez me trouver bien bavarde , je crois que je veux devenir circonspecte & silencieuse , peut-être en serez-vous bien aise , je ne me sens cependant pas trop disposée à commencer aujourd'hui , & il faut que vous m'écoutez encore. Depuis trois jours que je

vous ai écrit nous n'avons point eu de nouvelles de M. de St. Ange; quoique l'on nous ait rassuré sur son état, il seroit intéressant de savoir plus particulièrement celui où il se trouve. Je n'avois point encore vu Mde. de St. Marcin, j'avois même imaginé que nous ne nous verrions point à cause du temps, des chemins, & parce qu'elle étoit un peu malade; cela s'étoit si bien arrangé dans mon esprit, que je vous avouerai que je l'avois oubliée. Hier matin elle entra dans ma chambre, & je me reproche d'en avoir eu plus d'étonnement que de plaisir; j'ai certainement de l'amitié pour elle, mais elle n'est pas mon amie, je ne puis m'entretenir avec elle que de choses indifférentes, je suis un peu difficile sur l'amitié & la confiance; c'est votre douceur, c'est votre raison, c'est votre amitié tendre & indulgente qui en sont la cause; j'en sens tous les jours plus le besoin, & ce temps passé ici dans la retraite y ajoutée encore. Ni Mlle. de Mirfor non plus n'est pas mon amie, nos façons de

penfer ne s'accordent point , ce qui l'intérefse m'eft indifférent , ce qui l'occupe eft fans valeur pour moi , nos idées ne fe rencontrent jamais , & elle ne comprend rien à mes fentimens , il en réfulte une gêne & des chofes qui ôtent tout l'agrément de la fociété & qui la rendent pénible , les liaifons s'affoibliffent & on reſte amies fans s'aimer & fans fe convenir ; je voudrois m'en aller , je voudrois reſter , je voudrois être ſeule , ou plutôt je ne fais pas trop ce que je veux , eſt-ce que cela ne vous arrive pas auffi quelquefois ; voilà , par exemple , ce que vous pourriez me dire ſi vous étiez près de moi ; l'amie que je voudrois entendre eſt bien loin , & je ſuis obligée d'écouter avec l'air de l'amitié ce que je ne me ſoucie point de ſavoir ; il faut ſe faire une vertu de cette fauſſeté , la franchise deviendrait un vice ; en vérité j'ai envie de me déſier de la vertu , il eſt quelquefois ſi difficile de ſavoir où elle eſt , elle exige une ſoupleſſe & une fauſſeté dont je ne promets pas d'être toujours capable. Mde. de St.

Marcin venoit passer le jour avec moi , elle parut se faire plaisir de me voir , & j'espère bien qu'elle a été persuadée que je n'étois pas insensible à son amitié ; vous jugez , ma chère amie , de ce que peut être un jour passé avec deux femmes qui ne se connoissent point & qui comptent sur l'amitié de la troisième. Mde. de St. Marcin & Mlle. de Mirfor ne se plurent point au premier abord , Mde. de St. Marcin fit de petites révérences sèches à la française , Mlle. de Mirfor fit les siennes en arrière & à la manière de notre pays qui n'est pas toujours celle des grâces , elles se regardèrent , elles s'examinèrent , il s'établit entr'elles une politesse froide & réservée ; c'étoit à moi que les questions s'adressoient , on ne répondoit jamais qu'à la troisième personne , je dus faire tous les frais de la conversation & de la société ; comme elles ne furent presque jamais du même avis , ce fut aussi sur moi que tombèrent les contradictions , jamais je ne pus établir un peu de familiarité entr'elles , & mon rôle fut

assez pénible. Mlle. de Mirfor sortit un moment, je fus obligée de dire qui elle étoit, ce qu'elle étoit, & avant que d'avoir prononcé que nous étions amies, j'entendis une critique ménagée autant que l'honnêteté pouvoit le permettre, & qui ne finit que par le retour de Mlle. de Mirfor. Mde. de St. Marcin trouva le moment de me prendre à part pour me demander si Mlle. de Mirfor étoit cette personne qui avoit eu une aventure avec M. de Flamacour; à la manière dont elle m'en parla, je vis comment on s'occupe partout des bruits publics, & surtout à la campagne de ce qui se passe à la ville; elle savoit même des détails & des circonstances qui m'étoient parfaitement inconnus, & elle les disoit avec un plaisir dont je fus plusieurs fois sur le point d'être choquée, je l'assurai qu'elle étoit mal informée, & que Mlle. de Mirfor n'avoit aucun tort & ne méritoit aucun blâme, que de plus elle étoit mon amie, & qu'à ce titre elle lui devoit son estime, elle voulut rire & plaisanter, je me plai-

gnis très-sérieusement de son indiscretion , mais je ne changeai rien à ses dispositions ; elle eut son tour , & dans un moment d'absence , je fis de même à Mlle. de Mirfor l'histoire de Mde. de St. Marcin , & elle finit par me demander si c'étoit cette femme qui avoit fait parler d'elle & qui étoit venue de L***. avec son mari & son amant à cause du dérangement de sa fortune ; elle s'étonna extrêmement de ce qu'elle n'étoit pas plus belle , & qu'elle eût pu faire autant de bruit avec si peu de beauté , elle alla même jusqu'à la trouver laide & tout-à-fait passée , elle se moquoit de son air & de ses manières , elle contrefaisoit son accent & ses petites révérences , elle la trouvoit impolie ; je fus encore dans la nécessité de prendre le parti de Mde. de St. Marcin , je dis qu'elle étoit intéressante par sa situation , & que ce n'étoit pas à nous à critiquer le langage & la politesse des François. Cet emploi d'avocat-général étoit fatigant , & je compris fort bien que si ces Dames eussent été liées entr'elles , elles auroient fait de

moi un portrait qui n'auroit pas été plus avantageux que le leur , lorsqu'elles rentroient , elles se regardoient d'un air qui disoit , je fais à présent qui vous êtes , & moi j'étois en peine qu'elles ne crussent que j'en avois trop dit , cette défiance réciproque établit une gêne qui rendit notre journée peu agréable ; la conversation languissoit , ou elle étoit indifférente , il n'y eut pas seulement une dispute ; au milieu du dîner , dans un moment où on parloit sans écouter , à propos , dit Mde. de St. Marc , n'avez-vous point entendu parler d'un accident qui est arrivé à un M. d'Ange , de Lange , je ne fais plus comment il s'appelle ; on dit qu'il s'est cassé le cou en allant voir un paysan , ou plutôt quelque jolie paysanne je crois , je ne me rappelle pas bien ce qu'on m'a dit , mais il étoit si mal qu'il doit être mort à présent ; j'en suis fâchée , on m'a dit qu'il avoit été beaucoup à Paris , j'aurois peut-être fait sa connoissance ; je ne vous en ai jamais entendu parler , est-ce que vous ne le connoissiez pas ? Mlle. de

Mirfort

Mirfor entama l'histoire de M. de St. Ange, elle conta fort en détail tous les soins qu'elle lui avoit donné, & jusqu'à l'eau de Cologne & aux mouchoirs que l'on avoit fourni, il sembloit que c'étoit elle qui avoit rendu M. de St. Ange à la vie, j'avoue que ce récit m'ennuia extrêmement, je tâchai plusieurs fois inutilement de l'interrompre, à peine trouvai-je le moment de demander à Mde. de St. Marc d'où elle savoit ce qu'elle avoit dit de M. de St. Ange, elle l'avoit appris par des gens de son voisinage, par des bruits vagues, elle ne savoit rien de positif. J'admire qu'on pût parler avec autant d'indifférence d'un événement aussi tragique; qu'est-ce qu'on appelle donc humanité? & où est la charité en traitant si légèrement les maux & les malheurs des autres? Ces dames rioient, parloient & contoient d'autres choses, & cependant cet homme abîmé, estropié, mourant, est leur voisin; Mlle. de Mirfor l'a vu, Mde. de St. Marc espère de le voir, c'est peut-être un homme intéressant, & ce sont des femmes

qui se piquent d'être sensibles, ou au moins qui se vantent de l'avoir été ! ma sensibilité ne ressemble point à la leur, ni la vôtre non plus j'en suis bien sûre, ma chère amie, vous vous intéressez à ce pauvre M. de St. Ange, vous souhaitez avec impatience d'apprendre qu'il est hors de danger, que même il ne sera point estropié, dès que je vous ai intéressé pour lui en vous faisant son histoire, je ne manquerai pas de la continuer ; nous sentons de même vous & moi, & c'est là mon bonheur, j'ai le même intérêt pour M. de Noirval, & je ne veux point retourner à la ville sans être informée bien particulièrement de son état, j'y envoie aujourd'hui un exprès, cet exprès aura un bon cheval, il lui sera fort aisé de se détourner un peu & de passer chez M. de St. Ange, il aura ordre de ne nommer personne, & de ne point s'arrêter ; ce n'est pas une attention que je veux avoir, c'est une simple curiosité de compassion, & je ne souhaite pas que l'on m'en ait obligation ; dans le fond ce M. de St. Ange m'est

fort indifférent, c'est son malheur qui est cause que je pense à lui, & je n'y penserai plus dès qu'il sera guéri. M. de St. Marcin vint dans l'après-midi pour chercher sa femme, il rompit fort à propos notre languissant trio, mais il ne le rendit pas beaucoup plus gai; il nous instruisit d'abord de tous les accidens de la saison, du froid, des glaces, des mauvais chemins; ensuite il adressa des politesses & des propos galans à Mlle. de Mirfor; la connoissance se fit assez rapidement, & les dispositions réciproques furent absolument différentes de ce qu'elles avoient été avec Mde. de St. Marcin; elle s'en apperçut, & elle eut la méchanceté d'en plaisanter. Ce fut M. de St. Marcin qui parla de M. de Verseuil, il dit qu'il faisoit souvent mention de moi dans ses lettres, qu'il vouloit qu'on lui en parlât; Mde. de St. Marcin n'en avoit rien dit, elle n'en dit rien encore; son mari ajouta que M. de Verseuil devoit revenir au printemps; cet événement sera infiniment peu important pour nous; je vous assure, ma

chère amie, que vous n'avez pas plus d'impatience de voir finir ma lettre que je n'en ai eu de voir terminer cette journée qui me parut fatigante ; je n'avois jamais encore éprouvé cette espèce de peine, ordinairement je suis assez disposée à tirer parti des différentes scènes de la société, je m'en amuse & je les oublie ; ce jour passé dans la contrainte, sans qu'il y ait eu un moment pour l'amitié, pour la confiance, m'a laissé un vuide désagréable, je vous cherchois, je vous demandois ; dites-moi, je vous prie, d'où me vient ce besoin plus pressant de me rapprocher de vous, de m'occuper de choses essentielles, tout ce qui ne l'est pas me paroît ennuyeux ; j'espère que c'est cette solitude d'hiver, les chagrins de Mlle. de Mirfor, sa légèreté, peut-être, qui en font la cause ; il me semble bien que j'étois plus heureuse à la ville, & cependant je ne me soucie pas trop d'y retourner ; Mlle. de Mirfor s'en occupe déjà & elle fait ses apprêts ; en attendant qu'elle y soit, elle fait des projets pour rentrer dans le

monde , elle me consulte sur ses coëffures , sur ses robes , elle veut être mise à la mode , elle s'en inquiète ; j'admire cette légèreté , & je n'ai garde de l'en détourner ; c'est moi seule qui ai un sentiment pénible sur les premiers regards qui tomberont sur elle ; je vois les coups-d'œil , j'entends les chuchotteries , il me semble qu'à sa place j'en frémirois ; je vous écris pendant son sommeil du matin qui est toujours très-long , je vais faire partir l'exprès pour M. de Noirval ; il faut qu'il revienne dans le jour , & le détour prendra du temps . je ne puis renvoyer plus long-temps d'avoir de ses nouvelles. Mlle. de Mirfor me fait appeler pour déjeuner , j'ai beaucoup de choses à faire ; je vous quitte pour m'en occuper , je ne fermerai ma lettre que ce soir ou demain matin.

Ma chère amie , il est neuf heures du soir , & l'exprès n'est point revenu , je suis dans la plus grande peine sur M. de Noirval , il est peut-être très-malade ; on aura retenu le domestique , je lui avois

cependant recommandé de ne point s'arrêter : il n'aura sans doute pas eu le temps de passer chez M. de St. Ange ; il est possible aussi que ce soit là qu'il est retenu ; il est peut-être fort mal , on n'aura pu lui répondre , on l'aura fait attendre , & il attend tranquillement ; les domestiques sont si bêtes , ils ne mettent jamais d'intérêt dans les commissions qu'on leur donne ; cet animal se sera arrêté dans quelque cabaret , ou il aura trouvé les chemins trop mauvais , & il n'aura pas voulu faire le détour ; nous n'aurons point de nouvelles ; mais j'entends le bruit d'un cheval dans la cour , je veux savoir ce que c'est , & où cet homme s'est arrêté , je reviens à vous dans un moment.

J'avois tort , le pauvre domestique étoit transi de froid , il a fallu le réchauffer avant que de rien savoir ; après cela il a fallu encore beaucoup de temps pour savoir s'il parloit de M. de Noirval ou de M. de St. Ange : il m'a dit enfin qu'il avoit un billet de sa main , j'étois étonnée qu'il eût pu écrire , mais c'étoit M. de Noirval :

L E T T R E X X I.

79

La fluxion de poitrine n'est plus qu'un gros rhume dont il se guérit tous les jours : il est touché de cet exprès que j'ai envoyé , & il en exprime sa sensibilité. Le domestique s'est arrêté long-temps chez M. de St. Ange , il assure qu'il n'a pu faire autrement , & avant que de rien savoir , j'ai dû écouter le récit de la réception qu'on lui a faite. C'est le cocher qui a pris son cheval & qui l'a forcé de descendre ; c'est le valet Pierre qui l'a fait entrer , la cuisinière l'a fait chauffer , la gouvernante l'a fait boire & manger ; enfin , dit-il , il n'est jamais entré dans une maison de parent comme celle-là. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'on a voulu répondre à sa commission. Lorsque M. de St. Ange a su qu'il venoit de notre part , il a voulu le voir & lui parler ; mais le Chirurgien est venu , qui lui a trouvé de la fièvre , & qui n'a pas voulu qu'il parlât *tant seulement* à un domestique. On vouloit qu'il restât jusqu'au lendemain ; mais il a voulu absolument repartir. Alors Monsieur lui a fait dire bien

des respects & des complimens pour ces Dames , & qu'il se portoit fort bien. Tous les domestiques l'ont assuré que leur maître alloit beaucoup mieux , & on voyoit bien à l'air de tout le monde que c'étoit vrai , & qu'ils ne craignoient rien pour leur maître. Il vouloit encore dire tout ce qu'il avoit entendu là-dessus ; mais comme ce n'étoit pas l'objet de sa commission , & que d'ailleurs elle a été assez mal faite , je l'ai renvoyé sans vouloir en entendre davantage. Il me semble que cette fièvre est bien dangereuse , & j'aurois voulu en savoir plus de détails , je ne puis pas y envoyer tous les jours , & on ne saura rien de bien long-temps ; en hiver tout est si difficile ! Je m'informerai encore de ce qui viendra de ce côté là.

J'attends mon père demain au soir , c'est lui qui décidera du moment de notre départ. Mlle. de Mirfor ne cache point son impatience là-dessus , elle y revient à tout moment. En vérité , je voudrois la renvoyer toute seule : j'ai besoin du sentiment qui me rappelle auprès de mes

parens , pour combattre un mécontentement dont je ne puis trop me rendre raison ; c'est , je crois de la paresse. On a toujours quelque vice à vaincre ; mais j'espère bien d'être la plus forte. Adieu , ma chère amie , n'oubliez pas le plaisir que me font vos lettres , & ne me laissez pas long-temps sans m'écrire ; il me semble que vous me devez plusieurs réponses : que ce soit votre cœur qui vous rappelle vos dettes , le mien est à vous pour la vie.



L E T T R E XXII.

De la même.

MA chère amie, je commence ici une lettre que je ne finirai qu'à la ville. Nous allons y retourner dans quelques heures, & je ne veux pas fermer mon bureau sans vous dire encore un mot. Hier je reçus votre lettre, mon père me l'apporta; vous m'avez fait le bien que vous me faites toujours en m'écrivant, celui de me rapprocher de vous. Mais, je vous prie, d'où vient cette curiosité sur M. de St. Ange; c'est la première fois que vous m'en témoignez sur les personnes dont je vous parle: je vous avertis que je ne la satisferai pas. Je ne fais de M. de St. Ange que ce que je vous en ai dit, je n'ai pas cherché à m'en informer davantage: il fera encore long-temps malade, & voilà tout. Que vous importe son caractère, sa fortune, & les autres circonstances de sa

vie ? En vérité , vous m'étonnez , & je ne conçois rien à l'intérêt que vous prenez tout d'un coup à un homme que ni vous ni moi ne connoissons , qui nous est fort indifférent , & dont nous ne nous serions jamais occupés sans le malheur qui lui est arrivé. Mais avec qui est-ce que Mlle. de Mirfor parle depuis un moment ? Je ne connois point cette voix ; je vais voir.

C'étoit un message de M. de St. Ange , il envoie un de ses domestiques faire des remerciemens , & Mlle. de Mirfor les recevoit toute seule sans en dire un mot. Ce domestique paroît intelligent , c'est un de ceux que nous avons vu dans le cabaret , au moment de l'accident de son maître ; il a beaucoup remercié Mlle. de Mirfor des peines & des soins qu'elle avoit pris , son maître l'en avoit chargé particulièrement ; il en étoit très-reconnoissant , ainsi que de l'attention qu'elle avoit eu d'envoyer deux fois savoir de ses nouvelles ; il y avoit aussi beaucoup de complimens pour moi. Comme tout étoit adressé à Mlle. de Mirfor , je n'avois

rien à dire & je n'ai rien dit. M. de St. Ange renvoyoit le flacon où il y avoit eu de l'eau de Cologne & les mouchoirs que l'on avoit prêtés. Mlle. de Mirfor a bien vite repris le sien, & il en est resté un pour moi. Il me semble cependant que j'en avois donné deux : j'ai voulu qu'on rendit à ce domestique toutes les honnêtetés que l'on avoit faites au mien ; j'ai donné des ordres pour qu'il fût bien traité. En rentrant j'ai demandé à Mlle. de Mirfor ce qu'il avoit dit de son maître ; elle avoit oublié de lui en demander des détails, elle l'a rappelé & elle a fait quelques questions sur ses blessures, sur sa santé : il est toujours foible, il a de grands maux de tête, il lui est défendu de parler beaucoup : ce pauvre homme ! a dit Mlle. de Mirfor en continuant d'arranger quelques affaires, il fera malade encore très-long-temps, il fera peut-être défiguré & balaféré. Oh ! Mademoiselle, a répondu le domestique, on ne peut pas le savoir, Monsieur a toujours la tête & le visage si enveloppés
d'un

d'un mouchoir blanc qu'on ne peut presque pas seulement le voir. Mlle. de Mirfor l'a renvoyé , en lui recommandant de dire à son maître qu'il ne manquât pas de venir la voir à la ville dès qu'il seroit guéri. J'ai cru devoir dire aussi quelque chose. Tout ce que je pus articuler , ce fut d'exhorter ce domestique à avoir soin de son maître & à faire demander à la ville tous les secours dont il pourroit avoir besoin. Je désapprouvois si fort tout ce qu'avoit dit Mlle. de Mirfor , que je ne voulus dire que cela & je me reprochai même d'en avoir dit autant. Je suis très-contente qu'on ne parle à M. de St. Ange que de Mlle. de Mirfor , & en effet , il ne doit se ressouvenir que d'elle. C'est elle qui fit tout , elle a plus d'expérience que moi , & sa sensibilité ne l'arrête jamais.

Dans ce moment que notre départ est décidé , elle me presse de faire mes paquets , les siens sont faits depuis longtemps , elle est prête à partir. Je ne voudrois point me presser , il faut cependant

se rendre à son impatience ; elle languit que cet acte de sa vie soit passé, & je n'en ai pas moins d'impatience je vous assure. Je vais donc y travailler. Adieu, ma chère amie. J'allois presque vous dire, je vous reverrai à la ville, c'est au moins là que je reprendrai ma lettre. Mon père est fort occupé à terminer ses affaires, il nous presse aussi de partir : il a été assez indifférent sur l'accident arrivé à M. de St. Ange, j'en ai été étonnée.

De la ville.

Il y a long-temps que je vous ai quittée, ma chère amie ; depuis plusieurs jours que je suis à la ville, je cherche à reprendre ma lettre sans le pouvoir. En arrivant j'ai trouvé ma mère malade, son indisposition étoit d'abord peu de chose, mais bientôt elle a été obligée de garder le lit ; il y a six jours que je n'ai point quitté son chevet. Indépendamment du sentiment qui m'y attache, je suis charmée d'être un peu séparée du monde, je n'y aurois trouvé que de l'ennui : il me

sembloit même en revenant à la ville , que je devois n'y trouver que des malheurs , & c'en étoit un que les maux de ma mère. Je l'ai jugée très - malade , quoique ce ne fussent qu'un rhume & des douleurs pour lesquelles elle ne vouloit point de médecin. Cependant j'ai bien vite fait venir notre bon docteur , M. Purget. Depuis elle a eu de la fièvre & elle a beaucoup souffert , aujourd'hui elle est mieux & elle commence à se rétablir. Dans ce moment elle a deux amies auprès d'elle , & je profite de ce temps là pour vous écrire : jusques à présent je n'ai pu m'occuper que d'elle & je ne puis la quitter encore que pour la meilleure de mes amies. Ma pauvre mère ! cette maladie m'a fait sentir combien je l'aimois ; elle est si bonne , si douce , si compatissante : la meilleure des amies est sûrement une bonne mère ! Dans les momens où elle ne souffroit pas , elle a voulu savoir comment nous passions notre temps à la campagne , elle n'aime pas trop Mlle. de Mirfor , elle a bien consenti à

ce que j'ai fait pour elle, mais elle ne me conseille pas d'en faire une amie intime, & elle m'a trouvée assez disposée à suivre son conseil. Je lui ai conté tout ce que nous avions fait, & surtout notre visite à M. de Noirval, & l'accident arrivé à M. de St. Ange dont nous avions presque été les témoins, elle en a été touchée; ma mère a l'ame si sensible, si charitable! Avant son mariage elle avoit beaucoup connu le père de M. de St. Ange, elle m'a fait son éloge avec un intérêt qui m'a presque fait croire qu'il y avoit eu entr'eux quelque inclination; il y a long-temps qu'il est mort & elle n'a pas vu le fils depuis qu'il étoit enfant; elle avoit entendu dire que c'étoit un homme singulier, qui avoit des vertus & du mérite: il a eu des aventures galantes dont on a parlé, il a été à Paris pour se distraire des chagrins qu'elles lui avoient occasionnés, & il y a été retenu par les amis qu'il s'y étoit fait, il a sacrifié sa fortune de manière à ne pouvoir pas s'établir dans ce pays.

Je n'avois pas trop pensé à l'histoire de M. de St. Ange , & je ne m'attendois pas à l'apprendre de la bouche de ma mère ; nous en avons parlé quelquefois devant mon père , qui n'y a pas pris un grand intérêt , je lui ai demandé s'il n'en savoit aucune nouvelle , il m'a répondu avec indifférence & en raccommo-
dant le feu , que dans la ville on avoit dit ce que nous savions déjà , qu'il s'étoit cassé la tête en tombant de cheval , qu'on croyoit qu'il n'en reviendrait pas , que sa sœur hériterait de sa campagne & qu'elle en avoit grand besoin ; mon père a des momens de dureté bien singuliers , ne le trouvez-vous pas , ma chère amie ? Comment les hommes peuvent-ils traiter la vie & les maux des autres avec cette légèreté ; on diroit quelquefois , à les entendre , que d'être tué ou blessé est une manière d'exister tout comme une autre , je crois cependant que lorsque cela les regarde personnellement , ils trouvent qu'il vaut la peine d'y être sensible , peut-être qu'alors ils ne méprisent pas

autant cette sensibilité qu'ils traitent de foiblesse chez les femmes ; mon père se feroit sûrement moqué de moi si j'avois témoigné quelque inquiétude sur la vie de M. de St. Ange, je n'en ai parlé qu'avec ma mère ; pour M. Purget, son état de médecin & l'habitude de voir souffrir le mènent à l'insensibilité ; j'ai cependant été un peu étonnée du trait qu'il nous en a donné ce matin ; hier il n'étoit point venu voir ma mère, je lui en ai fait des reproches, il nous a dit qu'il avoit été obligé d'aller à la campagne, qu'il avoit été demandé pour aller voir M. de St. Ange ; avant que de parler de l'état où il l'a trouvé, il a fait des plaintes longues & amères sur le froid, sur les mauvais chemins, il a été horriblement cahoté, il est revenu si fatigué qu'il n'a pu voir aucun de ses malades quoiqu'il y en eût qui étoient très-mal, j'ai vu le moment où il compteroit au nombre de ses malheurs le dérangement de sa belle perruque toujours si bien poudrée ; enfin après nous avoir entretenu de lui fort au long,

il a pu nous dire qu'il avoit trouvé M. de St. Ange très-malade & dans un état fort dangereux , parce que ses blessures avoient été d'abord mal pansées, & qu'il seroit très-possible qu'il en mourût, j'en ai été vivement affectée, j'ai senti un vrai serrement de cœur, & j'ai eu de la peine à le cacher; il est si naturel d'être sensible à un événement aussi triste. Lorsqu'après un moment j'ai voulu demander à M. Purget ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit ordonné, le temps qu'il étoit resté; il m'a répondu qu'il avoit fait un très-bon dîner, qu'il avoit donné ses ordres au chirurgien & qu'il étoit revenu tout de suite; il a fait entendre ensuite que M. de St. Ange demeurant très-loin d'ici & n'étant pas fort riche, il ne comptoit pas y aller souvent; il m'est échappé un cri d'indignation; comment, lui ai-je dit, Monsieur, vous pourriez abandonner un homme dans cet état affreux! il a répondu en faisant un geste d'insouciance, j'ai beaucoup à faire, d'ailleurs, a-t-il ajouté en montrant la tête avec le doigt, je

crois que ce M. de St. Ange a quelque chose.... Il me parloit toujours de Pétrarque, il vouloit que je lui en parlasse & que je lui ordonnasse les eaux de la fontaine de Vaucluse. Dans ce moment M. Purget étoit à la porte, & il a disparu au dernier mot; j'avois involontairement levé les épaules à ce qu'il disoit, je me laissai aller ensuite à un moment de réflexion, dont je ne pouvois pas trop me rendre compte; c'étoit une distraction, car au bout d'un moment, j'ai entendu ma mère qui crioit assez fort, Laure, donnez-moi ma potion, ne m'entendez-vous pas; je me suis levée comme en sursaut & j'ai été bien vite auprès d'elle; elle m'a demandé à quoi je rêvois si profondément, elle avoit demandé son remède trois ou quatre fois & je ne l'avois pas entendue, je ne fais ce que je lui ai répondu, & en vérité je ne fais ce que j'aurois pu lui répondre, il me sembloit que je n'avois pensé à rien, & que le médecin venoit de sortir sur le moment; cependant il est très-vrai que

ce mot de Pétrarque m'a frappée, il n'y a sûrement rien d'extraordinaire. M. de St. Ange aura demandé qui étoient les femmes qu'il avoit vues au moment de son accident; les domestiques & les payfans, qui aiment les noms de baptême, lui auront dit bien exactement, que c'étoient Mlle. Marianne de Mirfor & Mlle. Laure de Germosan. Les malades dans leur lit s'occupent de tout, ainsi M. de St. Ange aura pensé à Laure de Pétrarque, comme à Marianne de Marivaux, & M. Purget n'aura parlé du premier que par hasard. Je vous avoue cependant, ma chère amie, que je n'aime point ce Pétrarque, ni les comparaisons; j'ai presque été fâchée de m'appeler Laure. Qu'est-ce que M. de St. Ange a affaire de s'occuper de ces deux noms, que vait-il chercher là? Son esprit pouvoit bien se passer de faire cette association; qu'il se guérisse seulement, & qu'il laisse en repos les poètes & la poésie. Nous aurons de ses nouvelles par notre médecin & je n'en veux pas davantage. L'état où nous

l'avons vu inspire un intérêt de charité & de compassion qui passera lorsqu'il sera rétabli. Je vous quitte un moment pour recevoir Mlle. de Mirfor qui demande à me voir : je ne l'ai pas vue depuis notre retour de la campagne.

Je viens fermer ma lettre après la visite de Mlle. de Mirfor, elle est venue me plaindre de ce que j'étois enfermée si long-temps, elle m'a parlé fort légèrement de ma mère, & beaucoup d'un chapeau à la dernière mode, au dernier goût, qu'elle doit mettre ce soir pour aller chez Mde. de Taninge. Le reste de la conversation a été sur les bals, les soupers qu'il y a eu & qu'il doit y avoir. Je ne l'ai pas trop écoutée; elle ne m'a donné aucune envie de ce qui est pour elle le plaisir. Comme je l'accompagnais, elle m'a dit que M. de Marville se plaignoit de ne point me voir; il va souvent chez M. de St. Ange : il dit qu'il est fort souffrant, mais qu'il n'y a aucun danger; il parle beaucoup de nous deux, & elle aura bien des choses à me dire la pre-

mière fois que nous nous reverrons. Je n'en ai eu que plus d'envie de ne voir personne : il me semble que tout le monde est ennuyeux ; je crois que l'habitude a un grand empire sur moi. Il y a bientôt trois semaines que je suis dans la retraite, & je vois qu'il m'en coûtera d'en sortir ; je me trouve bien avec ma mère, j'aime sa conversation, nos idées s'accordent, elle a de la bonté & de l'indulgence, ce sont les qualités de son esprit, & ce sont les meilleures. Sa convalescence sera longue ; nous aurons encore long-temps les visites & les soins de notre médecin, je ne sortirai point que la santé de ma mère ne soit rétablie. J'ai reçu un billet très-amical de Mde. de Taninge, elle m'invite à aller chez elle dès que je le pourrai ; vous savez qu'elle a une maison agréable, où il y a toujours du monde. Mde. d'Arfilli a voulu me voir, je n'ai pu la recevoir : j'attendrai d'être moins occupée auprès de ma mère, pour recevoir ces Dames & mes amies. Mon père, qui fort tous les jours, nous apprend ce

qui se passe en ville ; hier c'étoit le détail d'une grande fête chez les Flamacour, bal & souper : la jeune mariée étoit couverte de toutes les modes, de tous les ornemens qu'avoient pu lui fournir les marchandes de modes de Lyon ; c'étoit une nuée de fleurs, de plumes, de rubans, de gaze, & cependant elle étoit jolie, à ce que dit mon père : son mari étoit froid, tranquille, dédaigneux, ennuyé. Demain il y a un grand souper chez les Balloton ; mon père y est invité ; je lui recommanderai de tout voir, afin de nous dire tout. C'est peut-être une disposition à la méchanceté : on cherche toujours à rire de la vanité, c'est la consolation des humbles ; d'ailleurs toutes ces personnes sont si heureuses, qu'un peu de ridicule ne leur fera point de mal ; ils ne le sentiront pas, l'ivresse de la fortune embellit tout. J'attends une de vos lettres, il y a très-long-temps que je n'en ai point reçu ; d'où vient ce silence ; quelle grande occupation avez-vous donc ? qu'est-ce qui peut vous distraire

L E T T R E X X I I .

97

traire de votre amie ? dites-le moi bien vite , je vous en prie , ou je vais soupçonner toute sorte de choses : j'accuserai votre cœur de tout ce qui me viendra dans la tête. Je me recommande à lui , ma chère amie , qu'il ne change jamais pour moi , je vous en prie , le mien est tout à vous & pour la vie.



LETTRE XXIII.

De la même.

VOILA donc, ma chère amie, pourquoi vous ne m'écriviez pas ; vous prépariez cet événement si important, si intéressant, si décisif, si dangereux ; enfin cet événement que vous m'annoncez avec une tranquillité qui m'étonne. Vous me dites tout simplement, je me marie & j'épouse M. Dubourg ; vous ajoutez à peine que c'est un homme de condition, qui a de la fortune & beaucoup de mérite, & vous ne me dites point ce que vous pensez, ce que vous sentez, ce qui se passe dans votre ame, dans votre cœur, dans votre esprit. Je ne l'entends point comme cela, & je ne suis point aussi tranquille que vous, moi, qui ne me marie pas. Savez-vous, ma chère amie, que vous allez être toute entière à un homme ; que cet homme aura des droits, une volonté, un

empire ; qu'il décidera de votre vie , de votre sort , de tout enfin ? Cela ne vous donne-t-il pas des idées , des craintes , de la défiance ? Dites - moi ce que vous en pensez , je vous en conjure , ne me cachez rien . D'abord faites-moi le portrait de cet homme heureux . Est - il grand , est - il petit ? est - il blond , est - il brun ? porte-t-il ses cheveux ? je l'espère ; a-t-il le cœur tendre , l'ame sensible , les mœurs douces , l'esprit juste ? enfin , l'aimez-vous , vous aime-t-il ? Vous ne m'avez rien dit , ma chère amie ; mais rien . Est-ce ainsi qu'on parle à son amie de l'événement le plus intéressant de la vie ? Vous m'écrivez quatre mots , & vous pourriez m'envoyer un roman , oui , ma chère Sophie , un roman . Je soutiens qu'on ne peut pas donner sa main à un homme , lui remettre son sort & son existence , sans avoir mille idées , mille sentimens , mille doutes , mille espérances , mille erreurs , & je voudrois les savoir toutes les unes après les autres . Au moins , dites-m'en quelques-unes , je vous en supplie . Eh bien ,

ma chère amie, cet homme a été d'abord bien soumis; il a mis sa personne & son bonheur à vos pieds, il vous a inspiré quelque chose; qu'est-ce que c'est? Il a juré de vous aimer toujours: avoit-il l'air bien sincère? le croyez-vous? Triomphait-il de vous avoir persuadée? Ce doit être une grande douceur que d'être persuadée! Vous en jouissez, sans doute! Et vous, que lui avez-vous dit? Je ne comprends pas ce qu'on peut dire dans cette occasion; ce doit être assez que de se taire. Mais il vous aura pressée, persécutée. Pauvre Sophie! vous avez été forcée d'articuler de votre propre bouche, que vous aimiez, que vous consentiez à aimer, & votre cœur à se donner; ce doit être bien difficile à dire, & on doit avoir bien de l'inquiétude, bien de l'agitation après l'avoir dit. Enfin, ma chère amie, votre idée ne me quitte plus; je vous suis dans tous les momens; il me faudra du temps pour m'accoutumer à votre nouvel état. Je vous appelle M^{lle} Dubourg, & je tremble de ne pas retrou-

LETTRE XXIII. 101

ver mon amie, ma tendre amie Sophie de St. Aubin. Cet homme qu'elle aime, qu'elle aimera, m'éloignera d'elle; je n'aurai plus son amitié entière, & dans mes sentimens pour elle, il faudra que je comprenne une autre personne, qui ne me comprendra point, qui fera peut-être jalouse de nos liaisons. En vérité, dans ce moment, votre bonheur me rend malheureuse. Dites-moi au moins souvent, qu'il existe, qu'il dure, qu'il augmente, & alors je tâcherai d'être consolée. Aujourd'hui pouvez-vous entendre quelque chose de moi, rien d'étranger à vous ne doit plus vous intéresser, & je vais vous paroître ennuyeuse; ma chère amie, ayez pitié de moi & tâchez de m'aimer toujours. Vous n'aurez jamais avec moi la peine que vous me donnez; c'est toujours moi seule que vous ferez obligée d'aimer; ce bonheur sur lequel vous êtes si facile, n'en fera jamais un pour moi; je ne pourrois pas le trouver si aisément; l'ambition, la défiance, le goût de l'indépendance sont des barrières qui fixent

mon sort pour toujours; je comprends à présent pourquoi vous me faisiez des questions sur M. de St. Ange; vous me répétiez celles que vous entendiez faire chez vous, vous n'aviez au moins point d'autres raisons pour les faire; l'intérêt qu'il m'avoit inspiré a fini avec le danger où il étoit; je ne pourrois pas voir mourir un animal sans peine & sans émotion, & un homme qui a la tête fracassée m'a causé de l'effroi & m'a inspiré de la pitié; son caractère, sa fortune, sa situation n'ont rien à faire avec ce sentiment; j'ai eu des nouvelles de lui par M. de Marville & par notre médecin; tout s'est terminé plus heureusement qu'on ne pouvoit l'espérer; il aura à peine une cicatrice au front, dans quelque temps il viendra à la ville; c'est ce que m'a dit hier M. Purget, il y avoit été il y a deux jours; M. de St. Ange l'avoit beaucoup plus occupé pour deux ou trois payfans malades que pour lui-même; j'aurois voulu savoir s'il ne s'étoit point occupé aussi des malades de la

ville, on parle quelquefois aux médecins de leurs pratiques; l'état de ma mère étoit intéressant, & M. de St. Ange a pu s'en informer, c'est ce que M. Purget n'a pas su articuler; ces médecins ne disent jamais ce qu'on a envie de savoir; quoique ma mère soit en pleine convalescence, & à-peu-près guérie, je crois cependant qu'il convient qu'elle voie toujours son médecin, & j'aurai soin qu'il revienne de temps en temps; elle commence à recevoir ses amies, je prends quelquefois ce moment pour aller voir les miennes; notre rencontre avec M. de St. Ange a fait du bruit; Mlle. de Mirfor l'a racontée à tout le monde; elle a sur-tout beaucoup parlé de son flacon d'eau de Cologne qui a rendu la vie; Mde. d'Arfilli veut savoir tous les détails, elle m'a fait cent questions & m'a dit mille choses plaisantes sur Mlle. de Mirfor; Mde. de Taninge, qui est l'amie intime de M. de St. Ange, nous a presque rendues responsables de l'accident qui lui est arrivé; elle trouve

très-extraordinaire que nous nous soyons précisément trouvées là pour le secourir, & elle le plaint d'avoir eu de si mauvais secours; dites-moi, je vous prie, ce que c'est que l'amie intime d'un homme? Je n'en puis juger par Mde. de Taninge qui est jeune, jolie, qui est mariée depuis peu, qui aime son mari, qui a plusieurs amis intimes à ce qu'il paroît, qui ne sont pas, il est vrai, comme M. de St. Ange: j'ai bien entrevu qu'elle lui témoignoit de l'amitié, & qu'elle le flattoit beaucoup; elle avoit l'air de rendre justice à son mérite; j'ai témoigné que c'étoit ce qu'on appelle gâter les hommes, & je n'y ai pas fait beaucoup d'attention. Mde. de Taninge aime le plaisir, & ne paroît pas trop faite pour l'amitié; M. de Marville m'en parloit l'autre jour sur ce ton là; il a été souvent chez M. de St. Ange, il ne l'a pas quitté dans les premiers momens, il y vola dès qu'il eût appris son malheur; mais lui aussi, quand il m'en parle, il a un air extraordinaire; c'est avec un sérieux & un

embarras que je n'avois point encore remarqué; en vérité il me semble que depuis quelque temps tout le monde a quelque chose avec M. de St. Ange; c'est comme s'il y avoit un secret dont je ne suis pas; je vous assure que je ne m'en soucie point.

On reprend le projet de jouer la comédie, quelques acteurs ont continué d'apprendre leurs rôles & pressent pour que l'on joue; j'en suis un peu dégoûtée, je voudrois être sûre que ce plaisir a l'approbation de tout le monde; & je pense que je ferois plaisir à mon père de ne pas la jouer, j'ai envie de donner mes rôles à Mlle. de Mirfor qui avoit rendu les siens, & qui avoit été remplacée. Le mariage Flamacour occasionne beaucoup de mouvement, des assemblées, des soupers, des parties de danse; j'ai été invitée à quelques-unes; dans quelques jours je serai plus disposée à en profiter; il y a grand contentement entre les deux familles, sur-tout de la part des Balloton; le père ne dit plus Monsieur à personne,

il parle de tout le monde en ne disant que les noms de chacun; il est d'une familiarité charmante, & on en rit.

Mon père s'est lié avec un M. de la Hauffe, avec lequel il est souvent occupé; je crois que c'est pour des spéculations sur des fonds publics de France & d'Angleterre; ce M. de la Hauffe est un garçon d'environ quarante ans, dont toutes les idées sont en calcul; il a été plusieurs fois fort près d'être riche, aujourd'hui il a quelque crédit, & il a engagé mon père à s'associer avec lui dans ses projets; il dîne quelquefois avec nous, & il m'adresse de temps en temps des galanteries financières extrêmement désagréables; je pourrois par sa gaieté juger de la prospérité de la France ou de l'Angleterre, de la paix ou de la guerre; mon père le ménage beaucoup, & nous faisons comme lui; il y a des jours de courier où son contentement nous donne de grandes espérances, je ne fais pas trop ce qui en résultera; mais je m'aperçois que je vous écris une gazette

comme si vous aviez le temps de vous en occuper ; ayez celui de répondre à ce que je vous demande , je vous en conjure ; quoique je vous parle de moi , je vous assure que je ne pense qu'à vous ; je suppose que c'est toujours à vous seule que j'écris , je ne suis pas encore connue de M. du Bourg ; j'espère qu'il aura un peu de prévention pour l'amie d'une femme qu'il doit adorer. Adieu , ma chère amie , je sens que je vous aimerai toujours , quand même quelqu'un d'autre vous aimera , & que vous m'aimerez moins.



L E T T R E XXIV.

De Sophie de St. Aubin à Laure. ()*

NON, ma chère amie, je ne répondrai point à toutes les questions que vous me faites, je n'ai pas assez d'imagination; la mienne ne va point aussi loin que la vôtre; rien de si simple que mon mariage, j'ai eu occasion de connoître M. Dubourg dans le monde, c'est un homme d'une bonne figure, âgé de 36 ans; il porte une perruque, mais elle lui va bien; c'est un homme d'un grand mérite, il est très-occupé parce qu'il aime les sciences, & qu'il cherche à se rendre utile à sa patrie, & particulièrement à notre ville; il suit la carrière des emplois, & on le désigne

(*) La plupart des lettres de Mlle. de St. Aubin n'ont été jusqu'ici que des réponses fort simples à celles de Laure & dont il auroit été inutile de grossir ce recueil,

d'avance pour être un de nos premiers magistrats , il est aimé de tout le monde , mais il est loin d'être gâté par les femmes ; il n'a point les grâces & les gentilleſſes qui les ſéduiſent ; jamais il n'a fait un vers ni une épigramme ; il a une raiſon aimable , mais point un eſprit brillant , ni amuſant ; il ne m'a point fait la cour , il n'a point été amoureux de moi ; il avoit l'air d'aimer ma converſation , & la ſienne ne me déplaiſoit point ; il avoit toujours de la raiſon , du ſavoir , & jamais de la méchanceté ; il a ſervi pendant quelques années , il a trouvé que le ſervice étoit une vocation trop dénuée d'occupations utiles & eſſentielles ; il aime les ſciences , & il les cultive par goût & pour l'utilité des autres ; on le conſulte ſur toutes ſortes d'objets ; ſes lumières & ſa bibliothèque ſont au ſervice de tous ceux qui en ont beſoin ; il eſt lié avec mes frères , il a ſervi avec eux , & ils font le plus grand cas de ſon amitié ; il eſt auſſi l'ami de mes parens , dont il paroît aimer la compagnie ; voilà

son portrait, & vous devinez sûrement le roman ; il est extrêmement court. Un jour, sans affectation, il chercha à lier avec moi une conversation particulière ; il me demanda d'un grand sang froid, si le mariage me feroit peur ? je lui dis que j'avois encore moins peur d'être fille : si j'aurois de l'éloignement pour un homme qui auroit plusieurs années de plus que moi ? Je répondis que le mérite & la raison avoient un grand attrait pour moi ; & quand il parla positivement de lui, je fis comme toutes les filles aussi simples que votre amie ; je renvoyai tout à la volonté de mes parens : depuis lors je n'ai vu que des gens parfaitement contents, & M. Dubourg, & mon père, & ma mère, & toute ma famille : il ne m'en faut pas davantage pour être persuadée de mon bonheur ; je crois aussi à celui de M. Dubourg. D'ailleurs, ma chère amie, je n'y attache pas une grande prétention : une maison arrangée, un ménage tranquille ; un homme qui m'aime, qui est occupé & dont je partagerai les

L E T T R E X X I V . I I I

occupations autant qu'il me sera possible , c'est là tout ce que je désire. Vous me mépriserez tout-à-fait peut-être, quand je vous dirai que mes grands desirs, que mes grands projets sont des enfans ; je languis de les avoir , de les tenir, de les caresser, de les soigner ; ce doit être une occupation délicieuse. Je sens très-bien que mes idées sont de mauvais goût, je devrois plutôt penser à la liberté que je vais acquérir, aux plaisirs que je pourrai procurer à mes amies, à avoir une maison agréable pour mes amis, à donner des soupers charmans, à profiter des bals, des assemblées ; je m'en réjouis bien aussi, mais ces plaisirs ne seront point mon bonheur ; je sens que je ne le trouverai que dans la vie domestique, & c'est là que je place toutes mes pensées. Dans ce moment j'avoue que j'en ai de toutes les espèces, & je suis bien éloignée de pouvoir vous les dire ; je ne me les reproche pas, cependant ; on chemine avec ses idées, & les événemens deviennent ce qu'ils peuvent. Celui qui

m'occupe , & qui excite votre intérêt & votre curiosité , a une marche si simple que rien ne l'arrête , & qu'il n'y a rien eu de si facile que de l'arranger. Les paroles & le consentement sont donnés de part & d'autre ; après-demain , Dimanche , on publie une annonce , jeudi ou vendredi on passera le contrat , quelques jours après je serai mariée , & depuis lors vous adresserez vos lettres à Mde. Dubourg , née St. Aubin. Pendant ce temps je ferai connoissance avec les parens de M. Dubourg ; ce sont de bonnes gens , respectables par leurs caractères ; je vivrai avec eux , je veux qu'ils m'aiment ; il n'y aura point d'opulence chez nous , seulement cette aisance qui rend la vie douce , & qui n'exclut point les plaisirs simples & faciles ; la nôce se fera en famille , on y joindra quelques amis , & j'espère qu'elle se passera en gaieté.

Voilà toute mon histoire , ma chère amie ; vous voyez qu'elle est bien éloignée d'être un roman. Permettez-moi de ne pas y mettre plus de façon ; ce sont

là tout mon esprit & tous mes sentimens, je souhaite que vous y reconnoissiez cette raison dont vous faites si souvent les éloges ; je suis très-contente qu'elle puisse vous plaire , je conviens aussi qu'elle me rend heureuse , & si elle me vaut votre approbation & votre amitié, je la conserverai toujours ; je vous aime comme vous m'aimez , & je voudrois que cette conformité s'étendît jusqu'aux événemens. Je ne vous cacherais pas que je n'ai pas approuvé votre façon de penser sur M. de Marville. Il me semble par tout ce que vous m'en dites, qu'il auroit rendu une femme heureuse, au moins toutes les circonstances pouvoient le faire présumer ; & j'avoue que je fais cas des circonstances. Vous me parlez de M. de St. Ange avec un certain ton d'intérêt qui, en vérité, me feroit soupçonner quelque chose ; votre façon de penser, & ce que vous appelez votre système, me rassurent un peu. Ce M. de St. Ange, qui a été à Paris, que les femmes aiment beaucoup,

moi je ne l'aime point : au reste , je puis me tromper , il peut être un très-honnête homme , & j'espère que vous ne me direz jamais autrement. Je vous avouerai que je suis charmée que M. Dubourg n'ait point été à Paris. Il me semble que l'on doit y prendre des idées bien différentes de celles qui conviennent à notre pays. Par tout ce que j'ai entendu dire quelquefois à ceux qui en reviennent , on peut croire que les femmes y ont des mœurs bien extraordinaires ; on diroit que tout y est facile & possible avec de l'argent , & ici il n'y a ni facilité , ni argent ; cependant je vois beaucoup de femmes qui veulent faire comme à Paris , qui suivent les modes comme à Paris , qui veulent veiller & souper comme à Paris , qui ont des hommes comme à Paris , & tout cela est bien éloigné de l'esprit & de l'économie que nous devons avoir ; nous autres habitans de la Suisse nous ne devons pas être servilement voués à l'imitation des grandes Capitales. Je fais comme les autres pour les modes,

& surtout à l'occasion de mon mariage; je veux que l'épouse de M. Dubourg y soit mise avec autant d'élégance que les autres : seulement je me crois un peu ridicule quand avec ma grande parure je cours dans nos rues boueuses, & que je reviens le soir avec une lanterne. Au reste, on n'est jamais ridicule quand on fait comme tout le monde. Je suivrai toujours l'usage pour l'extérieur.

Je vous prie, ma chère amie, de continuer à m'écrire avec la même amitié & la même confiance. Tout ce que vous me dites m'intéresse infiniment; je voudrois que vous me fîssiez encore plus de détails; quel que soit mon sort vous y tiendrez toujours une grande place. M. Dubourg ne sera admis à notre correspondance, qu'autant que vous le voudrez; mes amis auront leurs droits à part, & jamais je ne les sacrifierai à d'autres. Ne changeons donc rien à nos relations, je vous en conjure : écrivez, parlez, pensez avec moi avec la même sécurité. J'espère que je dois votre amitié autant à mon

caractère qu'aux circonstances qui nous ont liées ; ainsi elle doit être à l'épreuve des événemens. J'en jugerois autrement, & je serois malheureuse si vos lettres alloient être moins longues, moins détaillées ; je m'en prendrois à M. Dubourg, & vous seriez la cause d'un mauvais ménage. J'espère que cette considération aura toute sa force auprès de vous ; je vais donc attendre votre première lettre avec impatience, &c.



L E T T R E X X V.

M. de Marville à M. de St. Ange.

MON cher ami , il y a déjà plusieurs jours que je voulois aller te voir ; je suis impatient de juger moi-même de ta convalescence. Tu en étois encore fort éloigné la dernière fois que je t'ai vu. Depuis que j'ai obtenu un emploi dans notre magistrature , je suis si souvent chargé de l'intérêt des autres , que j'ai à peine le temps de penser aux miens , & surtout très-peu à mes plaisirs. Je ne veux pas être long-temps sans avoir de tes nouvelles ; j'envoie mon domestique qui m'en rapportera : je ne suis pas le seul qui ait de l'impatience sur ta santé & sur ton retour : toutes les femmes de ta connoissance s'en occupent. Hier , chez Mde. de Taninge , on ne parla presque que de toi ; on s'occupa de cette cicatrice que la blessure doit t'avoir laissée au visage ; Mde.

d'Arzilli prétend que tu en seras défiguré, que tu seras affreux ; elle n'aime pas les balafrés, & elle ne veut pas d'un ami qui le soit : elle dit que les cicatrices ne sont pas de la bonne compagnie, & elle ajoute cent choses plaisantes qui feroient presque douter de l'intérêt qu'elle y prend ; Mde. de Tanninge assure que tu auras l'air plus intéressant, & qu'il n'y a point de mal que la régularité de tes traits soit un peu dérangée. On te plaint de ce que tu as souffert ; on s'afflige de ton absence, & tout le monde parle de ton accident comme d'un malheur qui est général. Les femmes en sont particulièrement affectées lorsqu'elles pensent à ce qu'il auroit pu être.

Il semble que tout ce qui t'éloigne de tes amis est un tort qu'on leur fait : on crie contre ta retraite & contre tout ce qui t'expose aux accidens ; je ne puis pas dire cependant que toutes les femmes témoignent le même intérêt : il en est quelques-unes qui ne disent rien, & je ne fais pas ce que cela veut dire. Ce n'est pas

Mlle. de Mirfor, qui parle beaucoup des secours qu'elle t'a donnés, & qui prétend que tu lui dois la vie ; mais Mlle. de Germosan qui pourroit aussi raconter quelque chose, ne dit rien. Il semble qu'elle veuille faire entendre que son amie dit trop ; c'est une personne d'un caractère bien singulier que cette demoiselle de Germosan ; je crois qu'elle ne te plaira point, & que tu ne chercheras jamais à lui plaire, quoiqu'elle soit d'une figure charmante ; c'est un mélange de bisarrerie & de raison, d'esprit & de simplicité ; on prendroit souvent son envie de plaire pour de la coquetterie, sa gaieté pour le goût du plaisir ; cependant le plus souvent elle paroît le fuir, & préférer la retraite & la vie domestique ; elle est attachée à ses devoirs, & elle rit de tout ce qu'on appelle attachement, sentiment, passion ; elle a de la douceur & de la sensibilité, & dans le monde ce sont des grâces naturelles qui séduisent sans éblouir ; en tout c'est un caractère piquant qui intéresse, qui attache insensiblement ; au reste on se

trompe toujours en jugeant les femmes qui plaisent le plus ; Mlle. de Germosan m'a fait tomber dans une erreur que je ne t'ai pas encore dite, & que je ne te raconterai pas aujourd'hui ; je ne te dirai pas non plus le sentiment qui m'en est resté, j'aime sa famille & je lui suis attaché ; je serai toujours leur ami après avoir souhaité de leur être quelque chose de plus.

Je te prie, mon cher ami, de venir incessamment répondre toi-même à tous ceux qui te demandent ; j'espère que ta réponse nous apprendra que nous n'attendrons pas long-temps, & que bientôt tu nous seras rendu ; nos plaisirs ont besoin de toi. Adieu, mon cher ami, renvoie mon exprès avec de bonnes nouvelles de ta santé.



L E T T R E X X V I .

M. de St. Ange à M. de Marville.

EN vérité , mon cher ami , j'ai presque de quoi me consoler de l'accident cruel qui m'est arrivé ; j'ai eu la pitié & les soins de deux femmes charmantes , & je suis infiniment sensible à l'intérêt que tu me témoignes ; ce n'est pas trop cher que de payer tout cela de son sang & de sa tête , & dans ce moment la mienne est beaucoup plus occupée de ce qu'elle a vu & entendu que de ce qu'elle a souffert.

Jusques à présent je n'ai pas eu beaucoup d'inquiétude sur la cicatrice ; mais si elle peut devenir l'objet de l'attention des femmes qui ont quelqu'amitié pour moi , j'aurois moins de regrets à la blessure. M^{de}. d'Arzilli est trop gaie pour s'amuser à être sensible aux accidens. Dis-lui , je te prie , qu'un ami balaféré peut avoir le cœur très-bon ; que les blessures

que l'on voit sont plus sûres que celles dont on parle , & qu'elles méritent mieux la pitié. Assure Mde. de Taninge que je tâcherai de me faire pardonner les défauts de ma tête , j'espère de trouver auprès de ces Dames un peu plus de compassion que tu ne m'en témoignes de leur part : on diroit à t'entendre que tu veuilles m'en donner de la défiance ; crois que je fais réduire à leur juste valeur les témoignages d'intérêt & d'amitié que l'on reçoit dans le monde : je les accepte avec reconnaissance , j'en jouis , & je ne suis orgueilleux que d'un ami essentiel comme toi.

Les femmes sont l'agrément de la vie & la douceur de la société , il est flatteur de leur plaire , il est doux de les aimer ; mais le bonheur est trop rare avec elles : je l'ai cherché d'abord dans une espèce de sympathie que je croyois rencontrer dans celle que j'aimois ; je ne l'ai point trouvée encore , & je crois que cette sympathie est une chimère qui n'existe pas. Les sentimens qu'on inspire , & dont on espère

jouir, reposent sur un amour-propre qui les empoisonne. Il est plus sûr de ne chercher que le plaisir. Je t'avouerai, mon cher ami, que depuis ma première expérience, je ne vois plus les femmes que sous cet aspect.

Pauline, dont tu m'as quelquefois entendu prononcer le nom avec attendrissement, n'étoit qu'une payfanne. A la fraîcheur de la rose elle joignoit une ame douce & tendre; elle m'inspira un violent amour, je la jugeois susceptible d'un sentiment vrai & délicat; je crus entrevoir ensuite la vanité & l'intérêt: peut-être aussi sa légèreté ou plutôt la mienne.... Enfin, mon cher ami, je crois que la nature ne m'a pas fait pour les grands attachemens, pour les grandes passions. J'ai éprouvé que je n'étois pas capable de soumettre ma vie & mon bonheur aux succès d'une passion; j'ai eu il est vrai, quelques momens de prestiges là-dessus, ils ont été si courts que je m'en suis pris aux femmes, je me suis persuadé qu'elles manquoient de pouvoir, ou qu'elles ne se

soucioient pas de l'acquérir. Je me suis attaché à leur légèreté, & j'ai été moins trompé ; la société de même est devenue pour moi un objet de pur amusement, je ne cherche que le plaisir, je suis tout ce qui n'en est pas.

Comme on ne peut pas vivre de plaisir, cependant, c'est dans la retraite que je m'occupe essentiellement & que je trouve mieux à satisfaire les sentimens de mon ame. C'est par cette raison que je m'attache tous les jours plus à la vie de la campagne : tous les objets n'y sont pas, comme à la ville, enveloppés de vanité & d'amour-propre ; je m'occupe de l'agriculture & particulièrement des payfans, dont elle fait le sort & l'emploi de leur vie : j'essaie de leur donner des idées qui facilitent leurs travaux : je suis souvent avec eux, ils m'écoutent, parce que j'ai plutôt l'air de les consulter que de vouloir les diriger ; je n'y parviendrai pas, ils sont si attachés à leur routine ! Quelquefois j'ai le bonheur de les aider, de les soulager ; il me semble alors que je jouis

de la vraie sociabilité ; je m'intéresse à tout ce qu'ils font , leurs jouissances sont faciles , leur contentement n'excite point la jalousie ; chez eux la pauvreté est sans orgueil , le bonheur sans vanité , & le malheureux reçoit des secours sans honte.

Aujourd'hui je m'occupe peu à lire , je pense , je médite , je réfléchis sur ce que j'ai vu , sur ce que j'ai appris. Il m'arrive quelquefois d'écrire mes idées ; j'ai quelqu'envie de publier celles que j'ai sur la pauvreté , sur l'éducation , sur le vol & sur les voleurs : je veux te consulter là-dessus. Ces objets sont du ressort de tes lumières & de ton emploi , tu pourras m'éclairer. Cet intérêt que je prends à mes bons voisins les payfans m'attache à la campagne. Il me semble qu'ici j'ai des amis & qu'à la ville je n'ai que des connoissances ; c'est même ce qui m'a consolé de tout ce que j'ai quitté à Paris. Là je suivois avec passion le goût que j'avois pour les beaux arts , je m'y livrois sans réserve , & j'avois des momens de jouissance délicieux. Depuis

que je suis ici , j'ai trouvé qu'après m'être enivré d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture , qu'après avoir senti tout le sublime d'une expression musicale , il me restoit bien peu de choses dans l'ame ; je sentoio même un vide qu'il falloit remplir par d'autres illusions : je n'ai pas fait ce changement à ma vie sans souffrir. Dans les commencemens , tout me paroissoit ennuyeux ; insensiblement j'ai regardé autour de moi , j'ai trouvé des êtres sensibles , & avec eux la réalité de tout ce que je ne voyois qu'en imitation. J'ai aussi retrouvé mes amis & mes connoissances de la ville , je les aime , & je prends précisément de leurs dispositions ce qu'il faut pour m'en faire un moyen de leur plaire , & un droit de les voir & de les cultiver. Je compte sur l'amitié , sur les sentimens , & pour en être plus sûr , je ne mets à l'épreuve ni l'un ni l'autre. J'ai cependant d'autres idées quand je pense aux deux nouvelles connoissances que mon accident m'a fait faire.

Je connoissois un peu Mlle. de Mirfor ;

j'avois à peine entrevu Mlle. de Germofan : toutes deux m'ont donné les fecours que j'aurois pu attendre de la meilleure des fœurs. Mlle. de Mirfor y mettoit du zèle , Mlle. de Germofan plus timide & peut-être plus fenfible , laiffoit voir fa compaffion & la bonté de fon cœur. Je t'ai déjà parlé de l'impreffion qu'elles ont faite fur moi ; je fens une vraie reconnoiffance pour Mlle. de Mirfor , & j'ai encore devant les yeux l'expreflion de fon amie. Elle peignoit l'effroi & la douleur ; fes traits étoient altérés , mais elle n'en étoit que plus belle. Ses beaux yeux , dont je rencontraï les regards fixés fur ma bleffure , firent diverfion à mes douleurs ; toutes ces circonftances m'ont donné la plus haute idée du caractère de Mlle. de Germofan , tu la connois plus que moi , nous en avons parlé , nous en parlerons encore ; je juge par ce que tu me dis & par ce que tu ne me dis pas , qu'il y a chez toi quelque grande difpofition romanelque , & quelque belle inclination fenfimentale ; pourquoi ne ferois-je pas ton

confident ? je te promets conseils & discrétion.

J'espère que mon accident me vaudra des relations agréables avec ces Dames ; je ne veux point me faire un jeu de la sensibilité des femmes, il est possible qu'elle les rende malheureuses , il ne m'en faut pas davantage pour la respecter ; mais cette sensibilité est si souvent un amour-propre intéressé , ou de la coquetterie déguisée , que pour ne pas me tromper, je la prends toujours pour cela & j'y réponds en conséquence ; pour n'avoir plus de prestige , je réduis tout au plaisir ; il y a une douceur à se plaire réciproquement ; en flattant , en s'amusant , on se lie sans s'enchaîner , & il en résulte quelque chose qui est un attrait sans être un esclavage. Je n'ai pas la lâcheté de chercher à intéresser par des souffrances , jamais l'air malheureux & désespéré n'a été pour moi une ressource , jamais le bonheur ne m'a coûté une larme , je pourrois même dire , ni une fausseté ; souvent j'ai été rebuté , maltraité , & je n'ai pas

été
sym
la v
& t
roma
j'aie
les ci
jama
triom
quête
goute
frir d
toute
de m
violen
des g
ma ré
hardi
mari
mon
l'hum
aucun
appel
& air
de p

été bien malheureux ; je laisse venir la sympathie du plaisir , & le sentiment de la volupté : le charme de l'abandon doux & tranquille qui entraîne , est le seul roman que je puisse filer , le seul lien que j'aie su voir entre deux personnes que les circonstances rapprochent & réunissent ; jamais je n'ai été touché de l'éclat du triomphe , ni flatté de l'honneur des conquêtes ; jouir du moment , céder au plaisir , goûter les douceurs de l'amour sans souffrir de la pesanteur de ses chaînes , est toute mon ambition , c'est la philosophie de mon cœur ; le bruit d'une passion , la violence d'un attachement , la persévérance des grands sentimens , n'ont point décoré ma réputation ; jamais par des assiduités hardies , je n'ai fait rider le front d'un mari , ni froncer le sourcil d'un père ; mon ame ouverte à la douce amitié , à l'humanité tendre & générale , n'exclut aucun des individus du cercle où je suis appelé à vivre ; la douceur d'être estimé & aimé de tous me console de la peine de persuader que tous me plaisent : je

n'ai point d'ennemi , & si j'ai un ami tu dois le savoir. Cette façon de penser , dont les détails t'ont choqué quelquefois , doit t'expliquer mes idées sur la société & sur les femmes : elles influent sans doute sur ma vie & sur mes plaisirs , je les recherche par cette raison , mais elles ont peu de pouvoir sur mon bonheur , un sentiment plus général remplit mon ame , il comprend l'humanité entière. Je la vois si souvent souffrante & malheureuse , & je voudrois la secourir ; le bonheur d'être utile est pour moi la vraie volupté , & comme l'amour & la coquetterie des femmes sont aussi dans l'humanité , je les respecte , je les cultive , je les flatte , & je n'en refuse pas la récompense.

Sans doute qu'à tes yeux je ne paroissais pas intéressant : si j'aspirois à ton admiration , il faudroit des sentimens plus héroïques , plus romanesques. Pardonne-moi , mon cher ami , si au lieu de m'élever dans le sublime qui est toujours hors de la nature , je me suis tout simplement rapproché de l'état des choses , & si j'eusse

suivi les premières dispositions de mon cœur, qu'auroit produit ce fantôme moral, ce phénomène céladon ? quelque malheureuse héroïne, dont la fin du roman eût terni toute l'histoire, & son sort eût pesé sur ma conscience.

Je n'ai point fait de malheureuse ; Pauline ne l'a pas été, & j'ai tâché de l'être le moins possible ; je n'ai connu le bonheur qu'en détail, & je n'envie point ce qu'il me reste à désirer. Sois plus heureux que moi, & laisse-moi mon système & ma philosophie ; je la conserverai le reste de mes jours. Je ne fais si je t'ai dit mon secret ; mais je ne te demande pas de le garder, & tu avoueras que c'est là un trait de vertu. Un homme qui n'est pas susceptible des grands coups de sympathie, qui est incapable d'une passion sublime & métaphysique, qui ne sauroit sacrifier sa vie à un roman, est un être bien peu intéressant, bien peu estimable auprès des femmes : j'ai au moins la franchise d'en faire l'aveu. Toi-même, si tu parles de ton ami, dis que

jamais il ne saura ramper , languir , soupirer , pas même persévérer : enfin , si tu veux , tu peux assurer qu'il ne sent rien , & que pour comble de dépravation , le goût du plaisir est son seul mobile : dis cependant qu'il est quelques vertus au fond de ce cœur peu délicat : dis que son ame est susceptible d'amitié , capable de sacrifices , & qu'aux dépens de sa vie , il sauveroit l'amant de celle dont il auroit cru être aimé , & qui même l'auroit trompé : dis que cet homme léger peut être un ami essentiel.

Je te confie aujourd'hui tout cela , mon cher Marville , parce que dans notre dernière conversation tu avois de temps en temps un air de mystère & de discrétion qui laissoit entrevoir des erreurs ; j'y ai réfléchi depuis , & j'ai voulu t'éclairer : je veux que mon ami connoisse tous les replis de mon ame , & surtout je ne consentirai pas à ce qu'il aide personne à se tromper sur moi ; je suis ferme dans mes principes , & ma vie sera toujours la même ; je ne veux rien devoir , ni au prestige , ni à la prévention.

Ma santé me fait craindre de ne pouvoir te rejoindre à la ville aussi-tôt que je le souhaiterois ; j'en ai cependant la plus grande envie : je t'avouerai même que j'en ai un vrai besoin ; je languis de revoir ces dames qui parlent de moi & qui veulent bien y penser , je suis trop long-temps privé de leur société , ma retraite est devenue une solitude , & ma légèreté ne s'accommode point de cet état : dès que je pourrai , j'irai montrer ma cicatrice , je crois qu'elle excitera encore la pitié ; elle est vraiment horrible ! le front creusé , le sourcil partagé ; si réellement les cicatrices ne sont pas de la bonne compagnie , je serai réduit à la mauvaise , j'en serai bien fâché , mais ce sera avec cette philosophie que je t'ai confiée : je ne crois pas de pouvoir sortir avant quinze jours ou trois semaines : toi , viens me voir encore une fois , & nous causerons du plaisir & de la sensibilité. Adieu , mon cher ami , je compte sur ton attachement , & je crois que tu es le seul à qui je puisse promettre le mien pour toujours.

L E T T R E X X V I I .

De M^{de}. Dubourg à Laure.

IL y a plus de trois semaines que je suis mariée, & il y en a près de quatre que je n'ai rien reçu de vous, ma chère Laure; quoique je sois heureuse je ne m'accommode point du silence de mon amie, je voudrois qu'elle fut le témoin de mon bonheur, je demande au moins de m'en entretenir avec elle, je veux surtout lui en parler, & puisqu'elle ne continue pas à m'écrire son roman, je veux lui raconter mon histoire; je souhaiterois qu'elle en profitât, & que nos façons de penser & nos situations eussent plus de ressemblance.

Je ne comprends pas pourquoi on dit autant de mal du mariage, je vous avouerai, mais tout bas à l'oreille, que je le trouve charmant; n'en dites rien, je vous en conjure, on se moqueroit de

moi ; en vérité , je serois fâchée qu'il ne fût pas inventé , ou qu'il fût autrement qu'il n'est établi , & que surtout il ne durât pas toujours : pourquoi ai-je entendu faire tant de plaisanteries sur les maris , sur les femmes , sur les liens , sur la longueur , sur la pesanteur des chaînes du mariage ? Je ne vois rien de vrai dans tout ce que j'ai oui dire , je n'avois que de fausses idées , & comme à vous , elles m'avoient donné quelque crainte de me lier pour ma vie entière à un homme , de me soumettre à sa force , à sa volonté , à son empire ; l'exemple de mes parens me rassuroit un peu , cependant pas tout-à-fait , & je crois que je me suis rendue à leurs desirs bien plutôt qu'aux miens ; je me rappelois que les maris avoient été souvent traités de tyrans ; aujourd'hui je reconnois mon erreur , elle est beaucoup plus forte encore dans votre esprit qu'elle ne l'étoit dans le mien , & je voudrois vous éclairer : ma chère amie , croyez mon exemple & les vérités que je vous dis ; c'est d'après mon expérience

que je vous parle ; je vous assure qu'il n'y a pas besoin de tant d'inclination pour être heureuse en mariage ; je n'en avois aucune pour M. Dubourg , mais point du tout , & à présent il y a une sympathie entière entre nous ; il est pour moi le seul homme qu'il y ait au monde , je n'imagine pas qu'il y en ait d'autres , & que rien puisse me détacher de lui ; je vois des hommes que l'on appelle charmans , qui ont les bons airs , le bon ton , qui sont si bien mis , si négligés avec tant de soins , si parfumés ; qui n'approchent jamais d'une femme sans lui dire des choses agréables ; comme je leur préfère mon bon , mon cher mari , qui n'est rien de tout cela ! il m'aime tant , il a l'esprit si bon , le caractère si doux ; je n'imagine pas qu'il ait des droits , ni qu'il ait plus de force que moi , encore moins qu'il ait un empire ou qu'il soit mon maître , & cependant il le fera toujours ; il paroît heureux quand je le regarde , & je le regarde souvent ; j'aime voir sa bonne physionomie qui porte le caractère

de
per
& l
vou
d'an
que
fem
men
guei
sur
mari
gnag
pens
feyor
bien
occup
donn
je le
que
tienc
il n'a
& je
foler
nuier
avec

de la sérénité & de la candeur ; je me persuade que j'en suis un peu la cause , & le contentement passe dans mon ame ; vous croirez peut-être que je n'ai point d'amour-propre sur mon mari , il est vrai que je ne me soucie point d'entendre les femmes parler de son esprit , de ses agrémens , de sa figure , mais j'ai de l'orgueil sur son caractère , sur ses vertus , sur ses qualités ; & à l'occasion de mon mariage , il a reçu là-dessus des témoignages qui ont flatté mon cœur ; ne pensez pas , ma chère amie , que nous soyons toujours ensemble , je le voudrois bien , mais j'en ferois fâchée ; il a ses occupations , ses études , auxquelles il donne une grande partie de la journée ; je les respecte & je l'attends , j'avoue que ce n'est jamais sans un peu d'impatience ; il a quelquefois du chagrin , mais il n'a jamais l'ennui du désœuvrement , & je crois qu'il est plus facile de consoler un mari que de l'amuser ou le désennuyer ; quelquefois M. Dubourg rentre avec le front ridé , les sourcils abais-
sés ,

il dit à peine quelques paroles; il m'ap-
proche, je lui fais des caresses, il me les
rend, & je vois la sérénité renaître sur
son visage; nous ne sommes pas encore
absolument affranchis l'un avec l'autre;
je suis toujours timide & je n'ai pas son
entière confiance, elle me manque, je
veux l'obtenir; je ne veux pas que mon
mari ait des raisons de me cacher ce qu'il
a dans l'esprit & dans le cœur; il y a
dans la vie plus de peines que de plai-
sirs, & je veux tout partager; si une
fois j'ai ce dont je vous ai parlé, ces
enfans dont je me fais une idée si déli-
cieuse; avouez, très-chère amie, qu'il
n'y a rien de si heureux que le mariage;
en vérité je suis tous les momens plus
persuadée que tout ce que l'on en dit
ne sont que de pures calomnies, & qu'il
y a beaucoup plus de bonheur dans le
ménage qu'on ne veut le faire croire;
pourquoi un mari & une femme ne cher-
cheroient-ils pas toujours à être heureux
ensemble? Cette félicité est si grande que
l'on ne sauroit trop la payer & l'acquiescer

à tout prix , quelque sacrifice qu'il dût en coûter ; on peut sûrement y parvenir , les défauts ne sont pas un obstacle ; quand on s'aime n'y a-t-il pas de la douceur , de l'honneur à les supporter réciproquement ; auroit-on des vertus si les autres n'avoient pas des défauts ; ce que je ne comprends absolument point , c'est l'idée du changement ; comment est-il possible que l'on soit avec un autre homme comme l'on est avec son mari ? peut-on avoir la même intimité , la même confiance , le même abandon ? hors de chez soi on ne peut avoir que des liaisons d'amitié bien superficielles , & c'est je crois ce qui existe ; l'envie de plaire , l'incertitude de réussir avec les personnes que l'on connoît peu & avec lesquelles on n'a que de foibles relations , mettent en jeu les agrémens de l'esprit , les ressources de la société ; on se lie par les plaisirs du monde , on a des amis , & on n'aime que son mari ; voilà comme je l'entends , de tous ces attachemens de femmes mariées dont on parle si souvent ;

il doit être affreux de vivre avec un homme & de se plaire avec un autre; la vie alors devient une peine continuelle, & la légèreté ne peut pas en dédommager.

Je vous dis toutes mes idées, ma chère amie, mon esprit est peut-être aussi neuf que mon mariage, je commence cependant à avoir de l'expérience; je dois avoir le droit aujourd'hui de raisonner avec vous, j'allois presque dire celui de vous instruire; j'avoue que je regrette ce M. de Marville; vous vous êtes conduite d'après un sentiment trop vif, j'oserois presque dire trop romanesque; il vous a paru superficiel, trop attaché aux modes & à l'extérieur, avoir peu d'esprit, manquer d'une certaine délicatesse & avoir de la présomption; il auroit pu se corriger, & ces défauts passent avec l'âge; il paroît qu'il est bon ami, il seroit devenu un bon mari; pardonnez - moi mes idées simples & communes; dans ce moment je m'en trouve bien & je n'en voudrois pas d'autres; ce M. de St. Ange, je ne fais ce qu'il est, ni ce qu'il fera; M. Dubourg

L E T T R E X X V I I . 141

le connoît un peu, il l'a vu une fois ici & une autre fois à Yverdon, où il a passé il n'y a pas long-temps; il dit que c'est un homme charmant, de la figure la plus agréable, & ayant l'air simple & noble. Eh bien, ma chère amie, je préférerois le fils de M. le conseiller du Terrier, un jeune homme qui vit tout simplement avec ses parens, dont il est aimé, qui fera quelque chose, qui recherche le mérite & surtout celui de mon amie; mais je vous vois froncer le sourcil, j'entends un rire de pitié; soit, n'en parlons plus, vous avez plus d'esprit que moi, j'en conviens; je respecterai jusques à vos erreurs, mais je suis bien sûre que vous n'en aurez point; au reste, mes nœces ont été fort gaies, il y a eu du bruit, des danses, de la musique; tout le monde s'est réjoui, j'en avois du plaisir, & cela a un peu contribué à m'étourdir; il n'y a pas jusqu'aux grossières plaisanteries de mon bon vieux oncle le colonel Desbarreaux qui étoient supportables, elles marquoient sa gaieté & son conten-

tement, & je ne voyois que cela ; mon frère l'aîné a pu obtenir un congé de son Régiment , & il est venu passer quelque temps avec nous ; je souhaite extrêmement qu'une fois vous fassiez sa connoissance ; je ne fais pas s'il est charmant, mais il est excellent frère ; ce qui m'a vraiment fatigué , ce sont les visites à recevoir & à rendre ; l'autre jour j'en faisois une où je m'endormis parfaitement pendant une histoire un peu longue que faisoit la maîtresse du logis ; heureusement les cérémonies sont finies ; aujourd'hui je suis occupée sans peine & sans ennui des arrangemens de mon nouveau ménage ; je vois l'approbation de M. Dubourg sur ce que je fais , & alors je suis contente ; je ne le serai plus cependant , si je ne reçois pas incessamment des lettres de ma chère Laure ; je ne puis renoncer à son amitié , à sa correspondance ; que j'aie donc bien vite une preuve que je puis compter encore sur toutes deux , c'est dans cette espérance que je vous embrasse bien tendrement.

L E T T R E XXVIII.

Laure à Sophie.

SANS doute, ma chère amie, que je ne voulois pas mêler mes lettres & mon verbiage au brouhaha de vos nocces; tout ce que j'aurois pu vous dire vous auroit paru insipide; j'ai voulu attendre que le repos vous rendit à l'amitié; hélas! non, Madame, je ne comprends point votre bonheur; dépendre absolument d'un homme pour lequel on n'a aucune inclination, & être heureuse, est pour moi un problème impossible à concevoir; mais enfin vous êtes heureuse, c'est tout ce qu'il me faut; nos cœurs peuvent être liés sans que nos situations se ressemblent, & comme je m'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde, vous écouterez toujours de même avec intérêt tout ce que je vous dirai; ma confiance a bien un peu souffert par votre mariage, mais mon

amitié fera la plus forte , & elle aura bientôt surmonté ma répugnance à admettre une troisième personne dans notre liaison d'amitié ; si je ne comptois pas sur votre discrétion , je ne vous aimerois pas , & si vous en manquez à mon égard avec votre mari , vous m'en répondrez ; ainsi , comme vous le demandez , je reprends notre correspondance.

J'aurai peu de chose à vous dire , il n'est rien arrivé depuis ma dernière lettre , & il ne pouvoit pas arriver quelque chose ; je n'ai rien à vous apprendre ni de M. de Marville , ni de M. du Terrier , ni de M. de St. Ange , ni de personne ; ces Messieurs sont parfaitement tranquilles , & je vous prie instamment de ne point vous en occuper , ou vous me les ferez hair ; prenez - en votre parti , ma chère amie , jamais je n'aurai d'évènement à vous raconter ; M. de Marville voudroit bien me faire entendre quelquefois qu'il persévère dans de grands & beaux sentimens ; je vois avec plus de plaisir qu'il s'attache un peu à Mlle. de St. Cérans ;
c'est

L E T T R E XXVIII. 145

c'est une jeune & aimable personne à laquelle il ne peut penser qu'avec des intentions sérieuses ; je voudrois l'encourager , & comme je ferois fâchée qu'il interrompit ses relations avec mes parens , j'ai envie de lui proposer d'être sa confidente , je ne fais cependant si je serois capable de cet effort pour leur conserver une compagnie qui paroît leur plaire ; d'autant que j'avoue que le pauvre Marville me paroît quelquefois bien ennuyeux ; il peut être bon ami & avoir du mérite ; il faut que je me le rappelle souvent , il a quelque chose de gauche dans l'esprit , ses idées sont communes , il dit toutes celles qu'il a , il met de la valeur à ce qui n'en mérite point ; on diroit que parce qu'il a de bonnes qualités , on doit lui pardonner de manquer d'agrémens , sa compagnie est fatigante , & sûrement dans des relations plus intimes , il seroit encore pire ; l'attachement qu'il a pour mes parens est pour moi le seul mérite qu'il ait ; je lui fais gré aussi de n'avoir été ni choqué , ni blessé de ce qui s'est passé

entre nous ; j'ai plus à faire avec M. de la Hauffe , avec lequel mon père continue d'avoir des affaires très-importantes ; elles sont cause qu'il vient plus fréquemment à la maison , il ne tiendrait qu'à moi de croire que ce sont des assiduités qu'il m'adresse ; il y met une gaieté si lourde , si pesante , qu'il est tout-à-fait difficile à supporter , & c'est cependant le parti qu'il faut prendre , dans ce moment que mon père nous dit avoir besoin de lui. M. de la Hauffe ne sent point ce ménagement , il prend même en très-bonne part d'être dévoué au ridicule ; il est si fort habitué au calcul , qu'il y soumet absolument toutes ses affaires & toutes les affections de la vie : il a un tarif pour tout ce qui l'affecte , il sacrifieroit le dix pour cent pour avoir une femme comme moi ; il aimeroit mieux ne tirer que le quatre pour cent de son argent que de me déplaire ; pour dix louis il ne voudroit pas recevoir un affront , il en donneroit quinze pour que sa sœur qui est malade ne mourût pas ; il dépenseroit jusqu'à vingt louis

pour sauver la vie à une femme qu'il aimeroit.

L'autre jour je lui demandai combien il donneroit pour avoir un bon ami , il me dit en confidence qu'il ne regardoit comme amis que ceux avec qui il faisoit de bonnes affaires , que les autres ne rapportoient rien , & que même souvent ils coûtoient quelque chose : mais ajouta-t-il galamment , pour une amie comme une femme que je connois , je consentirois volontiers à perdre le premier quartier de mes rentes viagères qui sont considérables : voyez-vous , Mademoiselle , continua-t-il à demi voix , l'argent & la vie c'est la même chose ; le bonheur est d'en gagner par les spéculations , & Dieu soit béni , cela va bien. J'ai intéressé M. votre père qui avoit des fonds , il y aura une bonne dot , & une fois vous trouverez un bon magot. Peut-être qu'alors vous aurez un peu d'amitié pour moi ; mais il ne faudroit pas attendre jusques-là : je veux être ruiné , Mademoiselle , si mon cœur n'est pas entièrement à vous. Je l'inter-

rompis par un éclat de rire & d'indignation : si mon père & ma mère n'avoient pas été à l'autre bout de la chambre, je l'en aurois fait sortir. Sa figure répond à son caractère. Comme il est un peu gentil-homme, il porte une épée & une espèce de perruque militaire dont les côtés pendent jusques sur les épaules. Tous ses traits sont arrondis, son visage est gros & plat ; on voit qu'il étoit fait pour avoir de l'embonpoint, & qu'il est maigre par économie & par spéculation. Son habit, qui dans les beaux jours est rouge & quelquefois canelle, mais toujours fort rapé, est extrêmement vergeté, ses manchettes sont toujours bien plissées ; on diroit qu'il n'en change jamais : il règne une espèce d'économie dans tous ses mouvemens ; il n'en fait jamais d'inutiles, il ne passe pas cependant pour être absolument avare, il fait une certaine dépense ; c'est seulement un spéculateur économe, il a une fort jolie maison & un très-beau jardin : depuis quelque temps il paroît dans le monde & dans quelques

assemblées. Comme on fait ses liaisons avec mon père, une fois on m'a fait jouer avec lui. Vous comprenez, ma chère amie, que la société & les relations avec cet homme sont infiniment désagréables : je n'ai pu m'empêcher d'en faire des plaintes à mon père, il me répondit qu'il étoit intéressé avec lui pour des spéculations considérables, & qui alloient prodigieusement augmenter sa fortune : que dans ce moment, par les soins & l'intelligence de M. de la Haussé, les affaires avoient le meilleur succès, que notre bien-être alloit être augmenté, & qu'il vouloit faire des réparations très-agréables à notre campagne de Valaire & agrandir beaucoup notre logement : qu'une fois les relations avec M. de la Haussé finiroient naturellement, & qu'il me prioit de prendre encore patience, & de le recevoir toujours avec honnêteté. En effet, mon père fait des plans de maison, il marchandé des matériaux, il parle de vernis, de marbre, de consoles dorées : j'avoue que je m'en afflige ; notre simplicité alloit

si bien , nous n'avons aucun soin pénible ; aucune inquiétude sur les accidens , le changement de notre fortune ajoutera à notre vanité , & point à notre bien-être. Quand je le dis à mon père , il me donne des chapeaux de plumes , des gazes , des dentelles ; ma mère est plus heureuse que moi sur tous ces objets ; elle a une bonté de tous les momens , & une flexibilité de caractère qui fait qu'elle ne souffre jamais du présent , l'avenir ne l'inquiète point , elle ne souhaite rien au-delà de ce qu'elle possède & elle jouit de ce qui vient ; elle ne s'ennuie jamais , elle tire parti de la conversation de M. de la Haussie , comme d'une autre , elle s'accommode de l'esprit de M. de Marville , elle m'en parle , elle prétend qu'il en a beaucoup ; c'est seulement dommage . . . & elle s'arrête. De quoi , ma mère , je vous prie ? elle ne veut pas le dire. Je crois que c'est quelque chose qui me regarde , je la presse , je la sollicite : enfin , dit-elle , c'est dommage qu'il ait des amours subalternes , il passe pour n'avoir pas des goûts

de galanterie bien nobles , ni bien relevés. Je ne compris pas trop ce que ma mère vouloit dire , je fus très-fâchée de l'avoir autant pressée de s'expliquer : elle vouloit sans doute parler des mœurs de quelques jeunes gens dont j'entends faire des plaintes.

Il y a déjà quelque temps que j'eus cette conversation avec ma mère ; elle fut beaucoup plus longue sur le chapitre de M. de Marville : elle revint sur ce qui s'étoit passé avec lui : elle pense comme vous sur son compte : malgré ce qu'elle en dit , j'en fus au désespoir ; j'avoue que cela me parut incompréhensible : elle prétend qu'il suffit qu'un homme ait l'esprit droit & le cœur bon , & que les vertus des femmes doivent suppléer au reste. Je me rappelle que cette conversation me donna de l'indignation & de la colère ; j'en pris un peu plus d'éloignement pour M. de Marville , & ma haine pour M. de la Hauffe est allée en augmentant , il me feroit hair la fortune , & je crains prodigieusement les spéculations ,

les projets & l'ambition de mon père : son amitié , sa tendresse me rassurent sur moi ; je n'ai de l'inquiétude que sur son bonheur , je donnerois ma vie pour l'assurer , & je ne voudrois pas qu'il le confiât au hasard , il sera malheureux si ses espérances sont trompées , toutes mes idées me tourmentent & m'occupent ; d'ailleurs , ma vie va comme je vous l'ai dépeinte , ma mère sort quelquefois , & je vais toujours avec elle ; j'aime la compagnie de ses amies , je suis presque toujours sûre de leur plaire , les plaisirs de notre société vont leur train , il y a eu plusieurs parties de danses , j'ai été à quelques-unes , je me suis parée sans prendre beaucoup de peine , j'ai dansé sans savoir avec qui , je ne me souviens pas si je me suis amusée , il y a eu des soupers dont on a vanté la magnificence & compté les personnes , & d'autres dont on n'a pas parlé , & où j'ai vu de la gaieté.

Le projet de jouer la comédie languit , on en parle cependant quelquefois ; le

L E T T R E X X V I I I. 153

mouvement des bals & des soupers s'y oppose, il y a quelques jours que M. de St. Ange est venu à la ville, notre médecin nous avoit annoncé qu'il étoit rétabli, il n'est resté que deux jours ici, il est venu deux fois à la maison, & je ne l'ai point vu la première, j'étois chez Mlle. de Mirfor qui m'avoit fait demander de passer une soirée chez elle, & c'étoit précisément ce jour-là qu'il étoit venu faire une visite à mes parens, il avoit été aussi chez elle, elle me dit bien vite qu'il y étoit resté long-temps, qu'il avoit été très-aimable, & surtout très-reconnoissant, il n'avoit pas oublié la moindre des choses que l'on avoit faites pour le secourir; il avoit à peine parlé de moi, elle ne croyoit pas même qu'il s'en souvînt beaucoup; cependant il avoit souhaité de me voir; Mlle. de Mirfor l'avoit averti que je n'aimois pas les nouvelles connoissances, que je ne le recevrais pas, qu'il suffisoit d'envoyer une carte. elle me dit tout cela dans le plus grand détail, & en se faisant valoir de ce qu'elle m'avoit

fauvé l'ennui de recevoir une visite & d'entendre des remerciemens qui ne signifioient rien ; j'avoue qu'il me fut impossible de lui témoigner une grande reconnaissance ; où a-t-elle pris que M. de St. Ange est une nouvelle connoissance , il est connu de mon père & particulièrement de ma mère qui a été liée avec sa famille , & quand même je ne l'ai vu que quelquefois , il ne m'est certainement pas inconnu ; mais enfin , il est naturel que Mlle. de Mirfor reçoive tous les remerciemens & tous les empressemens , c'est elle qui a tout fait , qui a donné tous les secours ; M. de St. Ange lui doit tout & à moi rien , je vous assure , ma chère amie , que j'en suis charmée , je serois bien fâchée que tout ce qui est arrivé tournât autrement ; je ne répondis rien à Mlle. de Mirfor , elle m'inspira de la pitié , & je revins chez moi avec ce sentiment , en arrivant je fus curieuse de voir ce beau billet de visite qu'on avoit apporté ou envoyé , il étoit dans la glace de la chambre de ma mère , je pus le lire de loin , on

n'en parla point d'abord ; je ne fais pour-
quoi ma mère trouva que j'avois de l'hu-
meur ; ce pouvoit être parce que M. de
Marville & M. de la Hauffe soupoient à
la maison , & la journée fut complètement
ennuyeuse pour moi ; on se plut à me
reprocher des distractions & un air triste
& occupé , je ne disois rien , & on se plai-
gnoit de mon silence : je n'en eus que plus
d'ennui , & je ne fus à mon aise que lors-
que je me trouvai seule dans ma chambre :
je pensai à vous , ma chère amie , j'aurois
voulu causer avec vous , j'avois une mul-
titude de choses à vous dire , je projetai
de vous écrire , mais l'ennui en ôte quel-
quefois la force ; le lendemain M. de St.
Ange vint faire une seconde visite , mais
on s'habilloit , on ne pouvoit le recevoir :
ma mère avoit choisi ce jour-là exprès
pour s'habiller plus tard que les autres
jours ; il est retourné à la campagne , il
doit revenir bientôt , & il passera plusieurs
jours chez sa sœur , c'est tout ce que fut
dire M. de Marville pendant ce souper
qui m'ennuia si fort. J'entends souvent

parler de M. de St. Ange, je vois que les femmes le regrettent, on s'en occupe souvent, je vis le moment l'autre jour, où en se plaignant de son absence, elles parteroient toutes pour aller le chercher; il me fut impossible de n'en pas rire prodigieusement. Ma chère amie, je me suis un peu dédommée de mon long silence, je m'apperçois que j'ai bien bavardé, & il y a sans doute long-temps que vous vous en appercevez; je me hâte donc de vous dire adieu.

Je voudrois dire beaucoup de choses à M. Dubourg, je vous en charge, quelle idée a-t-il de moi, lui avez-vous fait connoître votre amie, ne fera-t-elle pas un peu la sienne?



L E T T R E X X I X .

Laure à Sophie.

MON Dieu, ma chère amie, dites-moi ce que je suis, ce que je deviens, ce qui se passe chez moi; je ne me connois plus, je suis en peine de moi, & je vois que les autres me trouvent extraordinaire, mon père me demande souvent dans le jour pourquoi je suis triste & distraite: ma mère se plaint de ce que je ne l'écoute pas, je ne fais ce qu'ils ont contre moi, & dans ce moment on diroit que nous sommes tous changés, mon père est absorbé dans ses projets de fortune, il a à faire à des banquiers, à des architectes, à des maîtres, à des ouvriers; quelquefois on croiroit qu'il n'a plus d'amitié pour nous, nos repas se passent presque dans le silence, ou s'il dit quelque chose, c'est pour trouver les mets mauvais, c'est pour se plaindre des domestiques, dont il veut augmenter

Tome II.

O

le nombre , des appartemens qu'il trouve trop petits ; l'odeur de la cuisine l'incommode , il veut l'éloigner : d'autres fois il a des momens de gaieté , alors il pense à des fêtes , à des meubles , à de la bonne chère , il veut nous mener à Paris ; l'autre jour il me demanda si je connoissois le fils du baillif , il me recommanda de le bien recevoir s'il venoit nous voir , & dans un moment de joie , & en se frottant les mains , il s'écria , avoue que tu serois bien aise d'être mariée à Berne ? Mon père ne m'écoute plus , nous n'avons plus de conversations , il suit ses projets & n'attend jamais de réponse ; nous ne jouissons plus de cette tranquillité , de cette douce paix qui règnoit parmi nous , nous sentions bien ce qui nous manquoit , mais nos desirs étoient si foibles qu'ils ne nous empêchoient point de jouir de ce que nous avons ; aujourd'hui nous sommes dans le tourment d'acquérir ce que nous n'avons pas encore , & parce que mon père a le pouvoir de se le procurer , il est toujours dans l'impatience , dans la peine , dans l'inquiétude ;

il m'est impossible quelquefois de ne pas témoigner à mon père tout ce que nous souffrons ; alors il se fâche , il dit que j'ai de l'humeur , que je suis contrariante , qu'il est le maître , & il s'enfuit : je vais auprès de ma mère , sa douceur me calmoit , elle raisonnoit avec tant de bonté ; je pouvois penser , me taire & m'occuper de ce que j'ai dans l'esprit ; aujourd'hui elle n'a plus cette même indulgence. Mais qu'est-ce que j'y ai donc , dans l'esprit ? en vérité je ne saurois le dire , quelquefois ce n'est rien , mais rien du tout , & d'autres fois c'est le monde entier , il y a des momens où je trouve qu'il va bien mal , ce monde ; on n'y voit que des obstacles , que des difficultés , que des embarras ; c'est une mer dont on ne voit pas les bords , dont l'étendue étonne , dont les vagues effrayent ; c'est mon père , ce sont ses idées inquiètes qui ont mis dans mon ame l'agitation dont je me plains ; car quand même elle seroit occupée de quelque chose , pourquoi auroit-elle ce trouble ? pourquoi les objets auroient-ils changé pour moi ; une idée ne

change pas la nature entière, & il me semble qu'elle l'est, & pourquoi ne l'aurois-je pas, cette idée, je veux avoir toutes celles qui peuvent entrer dans une tête humaine, je veux savoir ce qu'on en peut faire, ce qu'elles peuvent devenir, quand on a autant de force que j'en ai, on ne craint pas ses idées; une idée n'est qu'un point que l'on peut toujours maîtriser lorsqu'on a un peu de ressource dans l'esprit & de fermeté dans l'ame; je ne craindrai pas de vous dire celles qui me viennent, elles sont une suite des circonstances qui s'enchaînent, & il en est qui font plus d'impression les unes que les autres, & puis elles se détruisent & il ne reste rien; je suis sûre que cela vous arrive tout comme à moi, on attache un sentiment à certaines choses, il s'efface comme tant d'autres. Il étoit assez naturel que l'accident de M. de St. Ange laissât quelques traces après lui; on en a parlé, on s'en est occupé, on s'y est intéressé, ceux qui en ont été les témoins, ont été naturellement plus affectés que les autres; c'est ce

qui est arrivé à Mlle. de Mirfor & à moi, elle en a beaucoup parlé, moi je n'en ai rien dit, & je vous assure que je n'en parlerois plus si on n'y étoit revenu, je ne fais pourquoi. Il y a des gens qui s'obstinent à suivre leur sentiment, qui s'attachent à un objet qui les a frappé; j'avois eu de la pitié, peut-être s'efface-t-elle moins vite lorsque l'on a vu l'événement même qui l'a excitée, ce qui en reste est une disposition à l'intérêt pour celui qui en a été l'objet, il peut en résulter une amitié un peu plus essentielle que celles qui se forment ordinairement dans le monde; je vous dis tout cela, ma chère amie, pour arrêter vos idées que vous laisseriez peut-être aller trop loin: dans votre façon de penser, vous verriez ce qui n'existe point; ce que vous m'avez déjà dit sur les personnes dont je vous ai parlé, me fait craindre que vous ne fassiez des arrangemens, des projets qui seroient des chimères, & c'est même afin que vous vous en défendiez, que je vous raconte tout ce qui s'est passé; n'y ajoutez rien, je vous prie.

Deux jours après la dernière lettre que je vous ai écrite , j'étois seule dans la chambre de ma mère , qui étoit passée dans son cabinet pour écrire ; je me chauffois , par distraction je pris le billet de visite de M. de St. Ange qui étoit resté sur la cheminée , je le regardois sans trop savoir à quoi je pensois ; je n'entendis point ouvrir la porte , ni quelqu'un s'approcher de moi ; tout d'un coup une voix que je ne reconnois point frappe mes oreilles , je me réveille comme d'un sommeil , je me lève avec précipitation & dans l'émotion de la surprise , le billet m'échappe des mains , la personne qui étoit là s'empresse avec moi de le ramasser , sans savoir ce qui étoit tombé , & comme il étoit volé auprès de lui , ce fut lui qui put le prendre , il le lut ; j'avois déjà dit ou balbutié plusieurs fois, Monsieur, .. je suis très-fâchée, Monsieur, .. je ne comprends pas... on vous a reçu, Monsieur, les Domestiques.... & j'avois sonné de toutes mes forces ; je ne fais, Mademoiselle , me dit-on, si je dois vous

rendre cette carte, j'ai peur que vous n'aimiez mieux recevoir mon billet que ma personne — & ses yeux étoient fixés sur moi — qu'il serve au moins, a-t-il continué, à vous faire reconnoître quelqu'un qui ne le feroit peut-être pas sans cela : je dis au Domestique qui parut, de demander ma mère, de faire du feu, de donner une chaise, dans l'émotion, dans le mouvement, dans le trouble, je changeai sûrement de couleur, je ne voyois rien, je ne pensois à rien, je grondois le domestique, je murmurois de ce que ma mère ne paroïssoit pas; il se passa beaucoup de temps avant qu'il y eût un peu de calme & que nous fussions en visite réglée, & alors ce billet échappé de mes mains me tourmentoît; j'étois désolée de tout ce qui venoit de se passer; M. de St. Ange, car vous voyez bien, ma chère amie, que c'étoit lui, M. de St. Ange donc étoit plus tranquille, cependant il avoit aussi un air timide & embarrassé; il sembloit ne faire aucune attention à mon trouble, & il tâchoit de

me rassurer en racontant avec gaieté & avec une honnêteté charmante la manière dont il avoit été introduit ; ma chère amie , cet homme est bien aimable , il ne l'est point comme les autres , il a quelque chose de doux & d'insinuant , il n'y a chez lui que de la simplicité sans prétention à l'esprit , il fait naître l'intérêt & l'amitié , & je commence à comprendre celle que lui témoignent les femmes ; en vérité elle me paroît très-juste : il en vint bientôt à parler de son accident , & de tout ce qui s'étoit passé à cette occasion , j'en fis tous les honneurs à Mlle. de Mirfor , je l'assurai que c'étoit elle qui méritoit toute sa reconnaissance ; je ne fais , reprit-il , d'un air plus sérieux , ce que mérite Mlle. de Mirfor , mais je sens que les impressions que vous avez faites , Mademoiselle , ne s'effaceront jamais ; & comme s'il en eût trop dit , il continua plus vivement ; je n'oublierai jamais avec quelle charité vous vous êtes approchée d'un blessé , d'un mourant , — ma mère paroissant dans

ce moment, il se leva en disant, je veux en parler souvent à M. & à Mde. de Germosan; il alla à elle, & pendant que la conversation s'établissoit, je sortis un moment pour gronder les domestiques d'avoir laissé entrer M. de St. Ange sans l'annoncer; il se trouva que ma mère qui attendoit une de ses amies avoit dit qu'on fit entrer tout de suite; ils étoient occupés lorsque M. de St. Ange s'étoit présenté; on l'avoit fait entrer suivant l'ordre qui avoit été donné; c'étoit une irrégularité qui étoit due au hasard & au malheur; j'étois habillée en négligé, j'aurois bien voulu changer quelque chose à ma toilette, je rentrai avec un peu d'humeur & avec le chagrin d'avoir été surprise en déshabillé; ma mère & M. de St. Ange étoient en pleine conversation; elle parloit de son père & de toutes les circonstances qui pouvoient les regarder l'un & l'autre; elle se les rappeloit avec plaisir; M. de St. Ange en prit occasion de demander de continuer des liaisons & des relations qui n'avoient été

interrompues que par son absence; on parla encore de la blessure & de la cicatrice; il est vrai que l'on frissonne en la voyant, je ne trouve pas cependant qu'il en soit défiguré, il me semble au contraire que sa physionomie est plus intéressante; il demanda la permission de revenir quelquefois, ma mère l'en pressa beaucoup, le billet de visite étoit resté encore sur la cheminée, j'aurois voulu le jeter au feu, c'est ce que je fis dès que M. de St. Ange fut parti. Ma chère amie, j'ai beaucoup réfléchi à toutes les circonstances qui ont accompagné cette visite, je fais qu'elles ne sont rien par elles-mêmes, & si j'y pense, c'est que je m'occupe de tout; il est vrai cependant que ce billet de visite que je tenois pourroit donner lieu à quelque présomption; je ne me rappelle pas pourquoi il se trouva entre mes mains; & qu'est-ce que peut en conclure M. de St. Ange! rien du tout certainement; il est si modeste, qu'il est sûrement sans amour-propre, & il ne va pas interpréter en sa faveur de

petites apparences qui ne signifient rien ; il l'auroit bien témoigné , & il ne se feroit pas contenté de dire que les impressions ne s'effaceront jamais. Il est le premier homme à qui j'aie entendu dire cela , & je suis assurée qu'il n'y a mis ni amour - propre ni vanité ; eh bien , qu'est-ce qu'il en fera de ces impressions ! lui donneront-elles quelques droits ? elles ne sont pas très - fortes , je crois , & il cherchera bien vite à s'en débarrasser. Je voudrois que vous me disiez positivement ce que c'est que des impressions , je ne le comprends pas bien ; comme M. de St. Ange est très-aimable , & qu'il me paroît être d'un commerce agréable , je voudrois seulement qu'elles amenassent des relations d'amitié & de société ; il y a si peu d'hommes aimables & dont le caractère simple & modeste donne de la confiance , qu'il est naturel de les préférer aux autres ; j'avoue , ma chère amie , que je fus charmée le lendemain à une assemblée chez Mde. de Cléri , que M. de St. Ange préférât à une partie de jeu un

petit cercle qui ne jouoit pas , & dont j'étois ; il en fit tout l'agrément par son esprit & sa gaieté ; tout le monde étoit à son aise , chacun parloit librement , sa supériorité n'imposoit point ; dans différens sujets de conversation , on parla des romans qui venoient de paroître , celui dont le titre est si rebutant & le plan si extraordinaire , *Lettres des deux Filles* , fut particulièrement critiqué , précisément par ce qu'il a quelque chose de spécieux , par la manière dont il est écrit : on dit que l'auteur avoit voulu mettre l'esprit au lieu du sentiment , que ses raisonnemens perpétuels étoient fatigans , qu'il avoit voulu raisonner ce qui ne se raisonne point , & que la catastrophe étoit si romanesque qu'on en étoit révolté. M. de St. Ange dit qu'une femme fausse ne pouvoit jamais être intéressante , que la politique ne pouvoit tenir lieu ni de modestie , ni de cette décence délicate qui ne s'étudie point ; que le caractère d'une vraie passion étoit la naïveté & la franchise ; on donna unanimement la préférence

rence à Caroline, dont l'intérêt étoit si bien soutenu, le style si simple, si naturel, si attrayant, qu'on ne quittoit point le livre quand on l'avoit commencé; M. de St. Ange condamna en général les romans; il prétend qu'ils ne font la lecture que des gens désœuvrés, qu'ils tendent à rendre l'esprit faux, qu'ils ne présentent point les hommes comme ils sont, & que comme le peuple lit beaucoup aujourd'hui, ils lui donnent presque tous mauvaise opinion de ceux qui sont au-dessus de lui; nous disputâmes, & toutes les femmes prirent le parti des romans; celles qui jouoient tournoient la tête de notre côté & nous écoutoient; plusieurs se joignirent à nous, & en continuant la dispute, on assura que les romans étoient le seul moyen pour les femmes d'apprendre à connoître les hommes, & qu'en les prenant tous pour des Lovelaces, on ne risquoit jamais que de se tromper du plus au moins; ce n'est pas moi, ma chère amie, qui disois cela; c'étoit M^{de}. d'Arilli, qui s'étoit mêlée un

peu tard de la conversation ; elle avoit entendu que j'avois disputé avec vivacité , elle continua avec sa volubilité ordinaire ; — avouez , M. de St. Ange , que Mlle. de Germosan est bien aimable , elle a beaucoup d'esprit , & vous ne vouliez pas faire sa connoissance ! Vous seriez bien fâché de ne l'avoir pas faite , j'en suis sûre ; vous avez un peu disputé , mais je parie que vous finirez par être bons amis ; les gens aimables sont faits pour se connoître , & je vous invite à venir chez moi dans deux jours , vous disputerez tout à votre aise , & tout de suite elle invite le reste de la compagnie , ce qui changea la conversation : M. de St. Ange s'approcha de moi & me dit ; Mademoiselle , je veux prendre Mde. d'Arfilli pour la confidente de tout ce que je pense , ce sera le moyen de vous l'apprendre ; je ne fais , dis-je , si je serois bien aise de le savoir ; — des personnes qui nous joignirent , nous interrompirent , je vis qu'il chercha plusieurs fois l'occasion de me parler encore , ses yeux m'

suivoient ; Mde. de Taninge , qui avoit beaucoup de choses à lui dire , l'occupa presque le reste de la soirée ; elle est très-jolie & très-aimable , Mde. de Taninge ; elle me témoigne de l'amitié , mais je ne fais si je pourrai en avoir jamais pour elle , elle a une certaine liberté dans tout ce qu'elle fait qui ne me plaît pas , elle dit tout ce qu'elle veut , elle fait tout ce qui lui convient , elle parle avec tous les hommes , elle a un air de familiarité avec plusieurs , elle a des amis pour tous les momens , enfin , il semble qu'elle ait des droits sur tout le monde , & qu'on ne peut pas les lui disputer , elle va son train & n'imagine pas que rien puisse aller autrement que comme elle le veut ; il est vrai qu'elle aime le plaisir , qu'elle fait le procurer , & qu'il y en a souvent chez elle ; elle parle de tout , elle connoît tout , elle fait de tout , tout se trouve chez elle , les livres , les ouvrages , le dessein , la musique , le jeu , & surtout tous les hommes , qui y sont bien naturellement attirés par les

ressources que l'on y trouve ; elle doit être heureuse , & elle fait sûrement l'envie de bien des femmes , ce n'est cependant aucun de ces avantages qui fait l'objet de la mienne , c'est cette manière libre de dire , de parler , d'agir , c'est cette facilité , cette assurance qu'elle met dans ses manières , que je voudrois acquérir ; on a une timidité , une réserve , une crainte qui arrête les idées & les paroles ; on dépend entièrement des autres , & jamais on ne dit ses pensées , ni comme on veut , ni à qui on veut ; on pense en pure perte ; feroit-il bien ridicule que je fisse un peu comme M^{de}. de Taninge , je ne vois pas qu'on la condamne , elle s'est fait sa manière , & on la respecte ; par exemple , après avoir bien parlé , bien décidé au jeu , elle traverse toute l'assemblée , elle vient entretenir M. de St. Ange très-long-temps , je crus voir qu'il en étoit content & flatté ; c'est sans doute ce que M^{de}. de Taninge vouloit ; elle est jolie , elle a des grâces , elle met de l'esprit dans ce qu'elle dit ,

dans ce qu'elle fait; il seroit dangereux de l'imiter; il vaut mieux, je pense, se laisser étouffer par sa timidité & sa réserve; elle vint aussi à moi, elle me dit des choses honnêtes, elle me répéta qu'elle ne me voyoit point, que j'avois embelli, que j'étois trop aimable pour n'être pas toujours regrettée de ceux qui me connoissoient; elle me proposa de la musique, elle a un air nouveau qu'elle veut me faire chanter, elle me fit promettre d'aller chez elle, elle compta les jours qui étoient engagés, ce fut pour le quatrième qui étoit libre; M. de St. Ange s'approcha aussi, elle parla de moi, de l'accident, de la cicatrice, des femmes qui l'avoient si mal soigné, & elle l'emmena comme s'il eût été absolument à elle; il me dit cependant en se retournant : Mademoiselle, je compte profiter beaucoup de la permission que Mde. votre mère m'a donnée d'aller chez elle; je joignis ma mère qui se retiroit dans ce moment, elle me regarda avec un air d'étonnement qui me surprit, mais qui

ne m'ôta point une espèce de gaieté & de contentement que je n'avois point encore éprouvé; j'avoue, ma chère amie, que c'est la première soirée qui m'ait paru véritablement agréable; elle ne me laissoit point comme les autres un vuide qui me donnoit toujours un peu d'humeur; en rentrant j'embrassai mon père avec joie, il parut aussi étonné, il me regarda, il me dit; mais, Laure, vous avez un air bien gai, bien content, ce n'est pas comme cela tous les jours; vos yeux.... mais oui, dit ma mère, c'est déjà ce qui m'a frappé à l'assemblée; je ne fais ce qui est arrivé, je n'ai cependant rien vu d'extraordinaire; ... je les assurai qu'il n'étoit rien arrivé, mais que l'assemblée m'avoit paru aujourd'hui plus brillante, plus agréable que les autres, & que surtout j'étois toujours charmée de me retrouver avec eux; mon père qui tenoit des papiers n'ajouta rien, mais en se mettant à table, il dit: eh bien, ce M. de St. Ange qui est revenu de la campagne, à quelle femme est-il attaché?

c'est un galant qui fait toujours sa cour à quelque belle ; j'avoue, continua-t-il, que cet homme dont on dit tant de bien m'est un peu suspect dans sa conduite avec les femmes, il s'en fait aimer & ne les ménage guères ; ma mère prit son parti, elle dit qu'il étoit d'un caractère fort honnête, & que comme il étoit très-aimable, on recherchoit sa société ; la dispute dura pendant tout le souper, chacun conta des anecdotes ; j'écoutai, je ne fais ce qu'il m'en resta, mais ma gaieté se changea en tristesse, toute la nuit j'ai été agitée par mille idées différentes ; je trouve ma situation pénible dans ce moment, cruelle même ; tout m'afflige, le mouvement, l'inquiétude de mon père sur ses projets, sur ses changemens, l'agitation que donne cette augmentation de fortune, ce M. de la Hausse, qui est toujours plus assidu, plus positif dans ses prétentions ; ma mère, qui sans avoir une volonté bien active parle cependant avec mon père d'établissement, de mariage, de je ne fais quoi ; je me

trouve seule au milieu de ce trouble , j'aurois besoin d'un conseil , d'un point d'appui , je cherche & je ne vois rien autour de moi ; vous , ma tendre amie , vous êtes éloignée , vous ne m'écrivez point , vous ne me dites point tout ce dont j'aurois besoin ; je cherche à m'attacher & je crains tout ce qui m'entoure ; toutes ces réflexions se présentent à moi en foule , & me laissent une anxiété qui me rend malheureuse , aujourd'hui j'ai voulu me reposer , je ne suis point sortie , j'ai cherché du soulagement & des consolations avec vous , ce sont vos réponses qui peuvent m'en donner. Tout le matin mon père a été occupé avec M. de la Haussé , c'est le jour du courier de France , il a dîné avec nous , jamais il n'a été si insupportable , il n'a cessé de parler de ceux pour qui on travailloit , pour qui on faisoit des avances , & qui n'avoient que de l'ingratitude , il donneroit le 10 pour 100 pour trouver un peu de reconnoissance. Le soir j'ai pris le thé seule avec ma mère , je croyois

LETTRE XXIX. 177

que peut-être il viendrait quelqu'un, je vous ai écrit dans les intervalles; j'entends sonner huit heures, c'est l'heure de la poste, je n'ai pas perdu un moment, je n'en ai plus à perdre. Adieu, ma chère amie.



LETTRE XXX.

De la même.

AVOUEZ, ma chère amie, que dans la situation où je suis j'aurois le plus grand besoin de quelqu'un qui fût mon soutien, mon appui, à qui je pus confier tout ce que je pense, qui, voyant dans tous les instans les circonstances où je me trouve, me donnât ses conseils, qui eût de l'esprit, de l'expérience, qui pût m'éclairer, & même parler à mes parens ; dans ce moment ils sont dans une vraie fermentation, ma mère se laisse aller aux mêmes projets & à la même ambition que mon père, j'entends qu'ils parlent souvent de mon établissement, ils ne sont pas absolument d'accord, mais ni l'un ni l'autre n'imagine pas que je puisse avoir d'autres sentimens que le leur, & ils jugent que je dois avoir la même façon de penser, si c'est le premier effet de la fortune que

de détacher les parens de leurs enfans ,
je vais la détester , j'y suis très-disposée
par tous les ennuis & les chagrins que
m'a déjà procurés celle que mon père ac-
quiert tous les jours ; ce M. de la Hausse
qui fait valoir pesamment les obligations
qu'on lui a , les distractions , le méconten-
tement de mon père sur tout ce que nous
avons , les discours & les conjectures du
public qui s'occupe déjà de ce qui nous
arrive , de ce que nous faisons , & de ce
que nous devons faire , tout cela me jette
dans un trouble vraiment pénible & qui
me rendra malheureuse si je ne regagne
pas de quelque côté ce que je perds de
celui de mes parens ; je ne le puis que
dans l'amitié de quelqu'un qui s'intéresse
à moi ; vous devez le comprendre , vous
qui sentez si bien cette douceur & qui
cependant n'étiez pas dans une situation
aussi difficile que la mienne ; j'avoue que
lorsque nous ne sommes que nous trois ,
& que mon père & ma mère se perdent
dans leurs projets , ma consolation est de
m'occuper de ce qui peut être l'objet des

miens ; nous étions plus heureux lorsque paisiblement nous nous occupions les uns des autres , & que sans souhaiter aucun changement nous ne jouissions que de la paix ; la vie est livrée aux événemens , & nous sommes dans le train qui les amène ; une fois peut-être les jouissances nous rendront la tranquillité , dans le mouvement on espère le repos , & c'est avec l'amitié qu'on peut le trouver ; il m'est impossible , par exemple , de ne pas voir avec plaisir celle que M. de St. Ange prend pour nous , mon père qui étoit disposé à avoir de la prévention contre lui en est bien revenu , l'autre jour il étoit à la maison , ils parlèrent bientôt d'architecture , d'embellissement , de jardins anglois ; M. de St. Ange entend tout cela parfaitement , il s'est instruit à Paris sur tout ce qu'il y a de plus nouveau en campagne & en jardin ; mon père a pris la passion des jardins anglois , il veut arranger les environs de notre campagne dans le goût anglois , on plantera des bosquets dans nos prairies , on rangera notre ruisseau , on formera nos broussailles

broussailles en parc, toutes ces idées plaisent à mon père, & il trouve à M. de St. Ange de l'esprit, de la raison, des qualités essentielles, & déjà il lui est très-tutile. Demain ils vont ensemble à Valaire pour bien juger de la situation des lieux & pour faire des plans, M. de St. Ange en fera venir de Paris, ils verront aussi les changemens qui sont nécessaires dans la maison, & là-dessus j'ai une petite inquiétude, je ne voudrois pas qu'il entrât dans ma chambre, elle est mal arrangée, & de plus j'ai laissé dans le miroir un dessein que je serois fâchée qu'il vît; un jour nous avions dit avec Mlle. de Mirfor que la situation où nous avions trouvé M. de St. Ange dans le cabaret de Payfan, pourroit faire le sujet d'une estampe très-intéressante, & je ne fais comment j'en avois tracé un crayon fort grossièrement ébauché: Mlle. de Mirfor l'avoit critiqué parce que je n'avois pas mis assez d'action dans la figure, nous avions disputé là-dessus & j'avois négligé & oublié l'ouvrage; je me rappelle qu'il peut être vu, & j'en

aurois du chagrin , mais je crois qu'on n'ira pas dans ma chambre , & qu'ils ne penseront qu'au dehors de la maison ; au reste , que pourroit-on conclure de ce barbouillage , tout au plus que cet accident nous a frappé l'imagination & que nous avons eu un peu de pitié , ce n'est pas un sentiment que l'on doive cacher ; mon père fut si content de la conversation & des idées de M. de St. Ange , qu'il voulut retenir à souper lui & toute la compagnie qui étoit chez nous ce soir là , il en fit tout d'un coup la proposition , j'en fus d'abord un peu fâchée , notre maison n'est point montée à retenir dix personnes à souper ; on vit ma peine , on en rit , ma mère voulut gronder sérieusement , elle témoigna son embarras , on n'y eut aucun égard , & ce fut une plaisanterie de manger le souper de la famille , la gaieté rendit la chose possible & personne ne voulut s'en aller ; mon père donna des ordres & promit qu'il y auroit à souper , ma mère me donna ses clefs , & dit qu'elle ne se méloit de rien ; j'arrangeai ce que je pus , nous sou-

pâmes un peu tard , mais nous eûmes un bon souper , & ma peine tourna en gaieté ; M. de St. Ange se trouva à côté de moi , il fut le seul qui eût quelquefois l'air sérieux & pensif ; tout ce qu'il faisoit , tout ce qu'il disoit portoit une expression à laquelle on étoit naturellement sensible , sa gaieté même plaisoit autant au cœur qu'à l'esprit ; dans tous les momens il marquoit l'envie de plaire à mes parens , & il s'occupa peu de moi : après le souper on joua à ce jeu des questions , où un mot qui a été donné à l'oreille , sert de réponse aux questions qui sont faites par quelqu'un qui s'en charge , M. de St. Ange me donna , — *ma vie pour vous plaire.....* Monsieur , pour la question on ne donne qu'un mot..... Mademoiselle , vous prendrez celui qu'il vous plaira..... On me demande *qu'est-ce qui peut faire mon bonheur ?* Je sentis un peu de chaleur me monter au visage , je répondis cependant , *ce qui peut me plaire* ; par plaisanterie on voulut me faire payer un gage , dans la dispute M. de St. Ange trouva le moment

de me dire , Mademoiselle , vous vous souviendrez du mot que vous avez gardé , vous en disposerez toujours , un moment après je fus condamnée à chanter un duo avec la personne que je voudrois , je dis que je n'en avois jamais chanté qu'avec mon maître de musique , que je n'en favois plus ; il étoit bien naturel de demander à M. de St. Ange s'il n'en avoit point rapporté de Paris , il dit qu'il en favoit un tout nouveau , & il en dit les paroles , & ce duo tout nouveau étoit un air ancien de la Garde , où il y a *aimons-nous* ; on nous força de le chanter , nos voix s'accordoient assez bien , mais le duo alla fort mal , ce mot *aimons-nous* étoit toujours mal prononcé , & ne fut jamais juste ; on décida que nous ne chanterions jamais bien ensemble , & j'entendis qu'une femme disoit tout bas que j'avois la voix fausse , & cette femme étoit ma cousine de * *. Quand nous fûmes seuls , mon père me dit avec un mouvement de joie ; en vérité , ma chère Laure , vous êtes faites pour tenir une très-grande maison , j'espère que

bientôt nous pourrons penser à un établissement distingué, j'ai des vues..... une fois nous serons tous contents, & il n'attendit pas ma réponse. Vous voyez, ma chère amie, que je me laisse aller à vous raconter tout ce qui se passe dans notre maison & tout ce que j'éprouve dans le monde; il me semble que réellement il a pris une autre face, & que tout y est devenu important, j'y trouve plus d'intérêt, quand il ne s'y passe rien, c'est même quelque chose : cette soirée passée l'autre jour chez Mde. d'Arzilli, par exemple, ne fut que du bruit, des parties mal faites, un souper mal arrangé, on parla beaucoup, & cependant on dit peu de chose, Mde. d'Arzilli voulut jaser avec M. de St. Ange, & je ne fais où elle le plaça à table, il avoit l'air d'être bien partout, mais il n'y eut pas un moment de cette gaieté qui rend les soupers agréables, & pourtant Mde. d'Arzilli se donnoit beaucoup de mouvement, par bonheur elle ne parla ni de moi ni de M. de St. Ange; le temps me paroissoit long,

& je fus étonnée qu'il fût si vite écoulé : je crus n'avoir rien fait , rien vu , je regrettai même de n'être pas restée avec mes parens ; ils me permettent d'aller seule chez mes amies , je me promets toujours d'y trouver beaucoup de plaisir , je suis quelquefois trompée ; ordinairement je suis plus contente lorsque j'accompagne ma mère , il fut bien agité si on me laisseroit aller chez Mde. de Taninge le jour qu'elle avoit indiqué , elle m'avoit envoyé inviter , elle renvoya encore , on voulut savoir qui composoit la compagnie , Mlle. de St. Céran & une de mes cousines devoient y être , il y avoit peu de monde , on devoit faire de la musique ; ma mère passoit la soirée chez une de ses amies où il n'y avoit point de jeunes personnes , il fut décidé que j'irois chez Mde. de Taninge , quoique j'eusse offert & demandé de rester à la maison ; je ne veux point mettre en question ce qui eût été le plus avantageux pour moi , il ne faut pas donner beaucoup de valeur à ce qu'on voit , à ce qu'on entend dans le bruit des sociétés , le prix

que l'on y met est souvent l'ouvrage de l'amour-propre, & ce que les circonstances amènent passe avec elles, je suis une nouvelle connoissance pour beaucoup de personnes ; il est naturel que dans l'occasion on dise des choses honnêtes à une nouvelle connoissance, ce que M. de St. Ange me témoigne est sans doute ce qu'il témoigne à toutes les femmes avec lesquelles il est en relation, quand une fois la connoissance sera faite, je serai une femme de la société tout comme une autre, M. de Marville & presque tous ceux que l'on voit disent des choses obligeantes & polies à leur manière, il est vrai, mais c'est avec la même intention ; ce feroit manquer de toute espèce de jugement que d'y mettre la moindre importance, elle fut charmante cette soirée chez Mde. de Tanninge, on ne joua point, on prit le thé autour d'un cabaret, l'amitié & la confiance s'établit entre les femmes, & la gaieté fut soutenue ; les hommes vinrent tard & on ne s'en plaignit point, M. de St. Ange vint avec les autres, il paroît

très-lié avec M. de Taninge, tous les hommes que nous voyons font de ses amis, tous ont quelque chose à lui dire ou à lui demander, on ne voit ni jalousie ni rivalité; n'est-ce pas une preuve qu'il ne met que de l'amitié par-tout? il est vrai que sa manière d'être aimable n'exclut point celle des autres, au contraire il les fait valoir, & tout le monde croit trouver son compte à être en société avec lui; on fit un peu de musique, j'accompagnai deux airs à Mlle. de St. Céran qui a une très-belle voix; on me pressa de chanter, jamais je ne le pus, ma voix s'y refusa absolument, je voulus essayer une romance bien simple que j'aime beaucoup, je ne pus pas finir le premier couplet, & cependant jamais je n'eus plus d'envie de chanter, pourquoi M. de St. Ange me regardoit-il sans rien dire, pourquoi fût-il le seul qui ne me pressa pas de chanter, le seul qui ne témoigna aucun chagrin de ne pas m'entendre, & cependant il aime la musique, il avoit parlé de romance: il fut question ensuite d'une pièce nouvelle que

Mde. de Taninge avoit reçue de Genève ; elle y a été jouée plusieurs fois avec succès, elle est d'un Genevois homme très-aimable & de beaucoup d'esprit ; on proposa de la lire , le lecteur fut bientôt désigné, il est vrai qu'il lit fort bien , il faisoit parfaitement le ton & l'esprit de tous les rôles ; ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il sembloit qu'il sût plusieurs morceaux par cœur , il les exprimoit avec une vérité singulière , j'étois vis-à-vis de lui : les passages de tendresse , par exemple , on auroit dit que c'étoit lui qui les faisoit , on fit quelques critiques de la pièce , les femmes trouvèrent la scène entre les amans trop longue , j'avoue que cela ne m'avoit point paru ainsi ; une jeune personne , à ce qu'elles disoient , ne doit jamais avoir autant de naïveté sur sa passion , & on disputa sur la naïveté des femmes lorsqu'elles aiment ; toutes assurèrent qu'elle étoit très-dangereuse , & celles qui avoient de l'expérience dirent qu'il ne falloit jamais dire quand on aimoit , que les hommes le favoient toujours , & même beau-

coup trop tôt, cela me paroît bien extraordinaire ; de cette comédie on passa au projet que nous avions eu de la jouer, nous étions plusieurs acteurs, on proposa une répétition de ce que nous savions, Mde. de Taninge fit tout de suite arranger des paravents, & avec des rôles & des livres, on répéta les Amans généreux ; M. de St. Ange vouloit être le souffleur, mais M. de Marville étant absent dans cet instant, on l'obligea de faire le rôle de Verner ; dans un moment où je fus seule avec lui derrière le paravent, il me dit : Mademoiselle, je vais jouer mon rôle bien naturellement, j'ai la même timidité, la même crainte, le même sentiment..... Oui, Monsieur, vous jouez sûrement très-bien la comédie..... Ah, Mademoiselle, ne faites pas un jeu de cette comédie, elle durera toute ma vie..... & le cœur me battoit horriblement, — Monsieur, lui dis-je, je crois que c'est à vous à paroître, il part tout de suite ; comme ce n'étoit point à lui à être en scène & qu'il avoit le livre à la main, on

lui demande ce qu'il veut , il dérange les acteurs , il ne fait que dire , il revient en riant avec M. de Taninge & il me reproche de l'avoir fait paroître trop tôt ; lorsque nous y fûmes véritablement , les rôles furent très-mal rendus , M. de St. Ange lisoit mal , il ne prit jamais le ton de Verner , je ne pus point me rappeler mon rôle , je fus aussi obligée de lire , il fut décidé que nous avions gâté la répétition , que M. de Marville reprendroit son rôle , & que M. de St. Ange ne feroit que le souffleur ; ce petit accident déranger toute ma soirée , j'étois fachée de ce que j'avois entendu , je ne savois quelle valeur je devois y mettre , paroître n'avoir rien compris , est une espèce de silence qui peut laisser supposer un consentement , témoigner quelque chose , c'est avoir tout cru , tout pris au pied de la lettre ; j'étois bien embarrassée , & j'avois des momens de distraction dont je ne pouvois me défendre , je riois de la gaieté des autres , mais je n'en avois point ; après le souper on joua encore au jeu des questions , comme

cela nous étoit arrivé une fois , c'est moi qui prenois les gages , M. de St. Ange sortit , il ne rentra que lorsque le jeu étoit presque épuisé , on l'obligea de donner un mot & de faire une question , il fit si mal qu'il fut obligé de donner un gage , il n'avoit rien , il ne vouloit rien donner , à la fin il dit cependant qu'il avoit une lettre d'affaire qu'il avoit reçue dans le jour , & il la jeta avec les autres gages ; on n'y fit pas trop d'attention , un moment après , par distraction , je lis l'adresse de cette lettre qui avoit bien l'air d'être venue par la poste ; un gros cachet rompu , un timbre , le port sur l'adresse qui étoit barbouillée & mal écrite , j'avois de la peine à lire , mais plus je lisois & moins je croyois ce que je voyois ; il y avoit , à *Mademoiselle de Germosan* , chez elle , je précipitai bien vite cette lettre parmi les autres gages , je n'osois lever les yeux , je crus cependant appercevoir M. de St. Ange appuyé sur la cheminée avec un air d'embarras & de peine ; je demandai qu'on tirât les gages , & le premier que j'aurois

j'aurois rendu étoit certainement la lettre ; les choses s'arrangèrent autrement , on s'apperçut qu'il étoit fort tard , chacun reprit ses gages , & on s'en alla précipitamment. M. de St. Ange conduisoit déjà une autre femme , je ne pus le rappeler , il auroit même été ridicule de lui faire quitter la femme qu'il emmenoit & cette lettre reste dans mes mains sans savoir ce que je dois en faire ; dans mon inquiétude je la plie , je la chiffonne , & je me trouve dans ma chambre la tenant encore , je veux la jeter au feu , & je la retiens ; une lettre ! encore une lettre ! disois-je , & j'avois l'agitation de la colère & du dépit ; il falloit cependant avoir de la raison pour se conduire ! eh bien , qu'est-ce que c'est que celle-ci de lettre ? certainement j'en ferai ce que je voudrai , je la laisserai , je la brûlerai , je la rendrai , & il n'en sera plus question , & je l'avois jetée sur la cheminée , d'ailleurs , une lettre n'est quelque chose que par ce qu'elle contient ; il n'y a peut-être rien dans celle-là , c'est sans doute une plaisanterie , elle est toute

ouverte, autant vaut-il voir ce qu'il y a; quand je le saurai il sera bien plus aisé de se conduire, & je la dépliois; je relus encore l'adresse, je me rappelai l'absence de M. de St. Ange, ce qu'il m'avoit dit derrière le paravent, il en étoit peut-être fâché, & il s'est donné bien de la peine pour me dire ses regrets, & si j'allois mettre à tout cela plus d'importance qu'il n'en met lui-même, ne seroit-ce pas un ridicule; pendant les réflexions, la lettre s'ouvroit insensiblement, j'aurois voulu lire sans ouvrir, j'eus plus de courage lorsque je vis que c'étoit des vers:

Quand on admire on veut parler,
Un cœur blessé ne peut se taire;
Mais je vois trop que l'art d'aimer,
N'est pas pour vous celui de plaire.

Et voilà que je ne fais pas quelle valeur peuvent avoir ces vers, c'est peut-être le commencement d'une chanson, ont-ils une grande liaison avec ce qui s'est passé? ce qui est poétique, n'est jamais la réalité; enfin, ma chère amie,

que fait-on des vers ? s'en fache-t-on ? en rit-on ? est-ce que l'on y répond ? est-ce en prose ? est-ce de bouche ? est-ce par écrit ? Cet embarras ne m'a pas quitté de toute la nuit, & lorsque je sommeillois, j'avois des rêves pénibles, il me sembloit qu'on venoit me dire que la poste alloit partir, & je me réveillais en sursaut ; je me suis levée bien fatiguée, j'ai pris le parti d'aller auprès de mon père, de lui parler, de lui causer, de savoir ce qu'il pense, sans lui dire positivement de quoi il s'agit, en l'entretenant de vers, de comédie, de rôles, de ce qu'ils donnent occasion de dire, je pourrai savoir ce qu'il pense, ce qu'il faut faire, & si ce qui m'occupe en vaut la peine. Je le trouvai absorbé dans les comptes, dans les plans, ne voulant pas s'en distraire, pas même pour déjeûner. Au bout d'un moment, il me donne un rouleau de papiers, pour le faire porter tout de suite chez M. de St. Ange. Il me vint dans la pensée de mettre la lettre des vers dans le paquet : je trouvai

L'idée très-bonne, il croira que mon père les a vu, il ne pourra pas juger du cas que j'en fais, il ne saura pas si je les ai regardé ou comme une chanson, ou comme quelque chose de sérieux, & s'il le faut même, j'ajouterai quand je le reverrai un air très-fâché de les avoir reçus. Je me suis bien applaudie de ce parti, j'ai donné le rouleau au domestique, en lui recommandant de ne point attendre de réponse : au retour il a bien fallu savoir si sa commission avoit été bien faite. On avoit couru après le domestique, & on lui avoit dit que M. de St. Ange viendrait parler à mon père à midi, qu'il avoit des choses importantes à lui dire. Mon inquiétude devint extrême : des choses importantes à dire ! Je retournai de cent manières ce que ce pouvoit être, je le voyois parler de ces vers, de cette lettre, du renvoi, ils alloient rire tous les deux de ce que j'avois fait, & alors je me désolois du parti que j'avois pris ; je me traitois d'imprudente, je m'accusois de prudence.

Qu'
il y
c'est
tand
père
quel
ne p
mal
à to
lette
& se
maï
porte
ce n
reten
mon
matin
trouv
presq
plus
sur c
Ange
coup.
M. d
qu'on

Qu'est-ce que c'est qu'une enveloppe où il y a quatre vers ? en parler à son père , c'est une folie , c'est y mettre une importance qui n'y fut jamais : & si mon père retient M. de St. Ange à dîner , quelle sera ma contenance. Eh bien , je ne paroîtrai pas , je serai malade , très-malade : mais si mon père ne le veut pas , à tout hasard je me suis mise à ma toilette : tout le matin j'ai entendu entrer & sortir tous ceux qui sont venus à la maison , j'ai eu envie d'aller écouter aux portes ; enfin l'heure du dîner est venue , ce n'est pas M. de St. Ange qui a été retenu , c'est M. de la Haussé , avec qui mon père n'avoit pu finir les affaires du matin. Je ne saurois vous dire si je l'ai trouvé moins insupportable , mais j'étois presque bien aise qu'il fût là , j'en ai eu plus de liberté de témoigner ma curiosité sur ce que pouvoit avoir dit M. de St. Ange , & j'avoue que j'en avois beaucoup. Mon père ne m'a pas trop écoutée. M. de la Haussé interrompoit chaque fois qu'on parloit de M. de St. Ange , en

disant d'un air de pitié, jamais cela n'a
su faire une spéculation, ça n'a point
de fonds en France, une mauvaise cam-
pagne, qui ne rend pas le trois pour
cent, & encore donne-t-il tout aux pay-
sans & aux ouvriers, il les traite comme
si les vivres ne coûtoient rien. Je ne lui
prêteroï pas au sept pour cent. Ma mère
prenoït le parti de M. de St. Ange, &
mon père parloit de son esprit, de son
habileté pour les plans, les réparations,
les embellissemens : je ne dis rien, je
me retirai dans ma chambre plus tran-
quille que je ne l'avois été depuis bien
des heures. Pour mieux jouir de ma
tranquillité, j'ai voulu m'entretenir avec
vous, & en me rappelant ce que je vou-
lois vous dire, je vous ai dit tout ce
que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé; je
ne suis pas sortie aujourd'hui, j'ai été
beaucoup avec ma mère, & le reste du
temps avec vous, vous n'avez eu que
les intervalles, dans quelques-heures je
reviendrai finir & fermer ma lettre.

Je viens de relire ma lettre, je suis

étonnée de vous avoir autant parlé de M. de St. Ange , je ne comprends pas comment cela s'est fait , est-ce que.... ? Je voudrois vous faire mille questions , je m'examine , je trouve bien que mes idées , que mon esprit , que ma tête sont un peu frappés ; mais il y a encore loin de là jusqu'à mon cœur : je réfléchis , & l'effroi entre dans mon ame. Mon Dieu ! seroit-il possible que j'eusse ?.... mais non , je sens très-bien que je suis maîtresse de ce que je pense : je pourrois n'y plus penser si je voulois. On entend parler de quelqu'un , il a de l'esprit , de l'agrément , l'on parle de ses vertus , les femmes de sa figure ; eh bien , on s'en occupe comme elles : la société est plus ou moins intéressante , suivant le sentiment qu'y mettent les personnes avec lesquelles on vit. C'est comme un Drame qui nous a intéressé ; on a été ému , on a pleuré même , l'impression a duré quelques momens , & elle est bientôt effacée par un autre Drame. Dites-moi si ce n'est pas comme cela , au moins je n'y vois

pas autre chose. M. de St. Ange n'est pas comme tous les autres, il est le seul qui sache réunir les qualités essentielles avec la gaieté & les agrémens de la société. Il est naturel qu'on s'en aperçoive, qu'on le sente; il saisit l'à-propos d'un rôle pour dire certaines choses, pour faire des vers; c'est l'activité de son esprit, c'est moi qui en manque en ne traitant pas tout cela aussi légèrement que tout le reste, c'est ce que je saurai très-bien faire, & vous le verriez parfaitement si vous étiez avec moi; les misères prennent de l'importance en les écrivant, j'ai pris l'habitude de penser avec vous, & je m'y laisse aller, ne croyez que cela, ma chère amie, je vous en prie; mais pourquoi ai-je aujourd'hui tant de peine à vous quitter, cet effroi que j'ai senti après avoir relu ma lettre est encore dans mon ame, je voudrois vous tenir par la main, c'est je crois parce que j'ai passé une mauvaise nuit; quand on n'a pas dormi on est plus faible, plus susceptible d'être affectée, je

l'ai
vou
tend
amie

L E T T R E X X X . 201

J'ai éprouvé souvent, je veux cependant
vous quitter, oui je le veux, je vous
tends encore les bras. Adieu, ma tendre
amie.



LETTRE XXXI.

Sophie à Laure.

MA chère amie , si vous me dites encore un mot de M. de St. Ange , je pars , je vais directement à lui , je tombe à ses pieds , je le prie , je le supplie d'épargner mon amie , de ne pas abuser de son ascendant pour la rendre malheureuse , pour empoisonner sa vie ; j'implore sa pitié , j'invoque ses vertus , & s'il balance , s'il hésite , si je le vois tranquille , s'il a le sourire dans la bouche & l'ironie dans les traits , si je vois dans ses yeux le désir & la perfidie , si j'avois un poignard je le lui enfoncerois dans le sein : oh , ma chère Laure , je tremble pour mon amie , le poison a coulé dans son cœur , déjà il a séduit son esprit , déjà ses yeux sont fascinés , son ame tendre & vertueuse se livre au doux penchant d'aimer ; oui , mon amie , vous

aimez M. de St. Ange, vous l'aimez vous dis-je, entendez - moi , ou je frémis sur votre sort ; vous ne voyez que lui, vous n'entendez que lui, il semble qu'il n'y ait plus qu'un homme au monde : M. de Marville, MM. Duterrier, tous vos amis enfin ont disparu, ils ne font plus rien qu'autant qu'ils aident au prestige ; disputerez-vous avec moi, ne conviendrez-vous de rien ? je ne vous répondrai pas, mais vous m'entendrez gémir ; cet homme charmant, cet homme à jolies choses, à jolis vers, qui étudie les impressions qu'il fait sur vous, qui vous laisse voir celles que vous faites sur lui, qui ne vous laisse pas ignorer une seule de ses vertus, eh bien, cet homme ne vous aime pas peut-être ; non, Laure, il ne vous aime pas, il l'eût dit, il n'eût pas témoigné tant de timidité, tant d'embarras ; les sentimens vrais & bons ne se cachent point, on s'en glorifie, on ne les entortille pas des petites ressources de l'amour-propre ; la candeur est le vrai caractère de l'amour sincère ; & vous, mon amie, vous l'ai-

mez, oui, vous l'aimez, que ce mot aille jusqu'au fond de votre cœur, qu'il retentisse dans votre ame, afin que connoissant les maux qui vous menacent, vous puissiez vous en défendre ; mon Dieu, vous en défendre ! je vous connois, ma chère Laure, plus vous avez d'esprit, plus vous l'employerez à tromper votre sensibilité, à vous étourdir sur le sentiment qui vous entraîne ; il est si doux d'aimer, votre cœur est si bien fait pour sentir cette douceur ! votre ame ingénieuse se combattra elle-même pour ne pas lui résister ; au reste, il est possible que je me trompe, ce M. de St. Ange est peut-être un honnête homme, il a su distinguer mon amie au milieu de toutes les femmes qui le préviennent ; il a des vertus, il a beau être gâté, elle lui inspirera les sentimens de la vertu, un jour il l'aimera, & toujours il la respectera ; ma chère amie, je ne pense plus à vous qu'avec émotion, je m'occupe continuellement de vous, je voudrois vous entourer de mon amitié, je

vois

vois avec plus de plaisir que vous , la grande fortune que fait M. votre père , elle deviendra assez considérable pour que vous ne soyez point gênée dans votre choix ; vous aurez le bonheur suprême de faire la fortune de celui que vous aimerez ; cette félicité vous est réservée , mon cœur me le dit , elle est digne de vôtre , & vous saurez la goûter : pauvre Marville ! c'est lui qui vous aime , lui qui n'a point été blessé de vos refus , qui se plaît auprès de vous malgré votre indifférence , il voit bien qu'il ne vous plaît pas , & jamais vous ne pouvez vous plaindre de lui ; il affecte un autre attachement pour avoir plus de droit de vous approcher , il voit celui que vous préférez , & il ne le hait pas , il s'attache à lui , il le fait valoir , il lui laisse répéter son rôle avec vous , pauvre malheureux ! Sur ce que vous me dites , je devine tout ce qui se passe dans son ame , je le plains sincèrement , je me le représente presque comme M. Dubourg ; eh bien , il n'est pas parfait , mon mari ,

quelquefois il a de l'humeur, il est sujet à la prévention, il a un peu mauvaise opinion des femmes, il a de l'inquiétude sur l'économie, mes plaisirs ne sont pas toujours les siens; malgré cela je trouve une vraie douceur quand je peux le satisfaire sur un de ces objets; le premier moment est pénible & désagréable, mais après le sacrifice, il en résulte une paix qui rend mon ame heureuse; l'autre jour il y avoit un grand bal de souscription, il devoit y avoir une foule de monde & beaucoup d'étrangères magnifiquement parées; notre ami, M. Darnais, devoit venir me prendre, j'étois à-peu-près habillée pour y aller, une robe & des ajustemens tout neufs m'alloient assez bien; mon mari trouva que j'avois trop de rouge, & je croyois n'en avoir mis que ce qu'il falloit, j'en ôtai les trois quarts, bien persuadée qu'au bal je serois pâle; je jouis du contentement de mon mari, cependant il avoit encore l'air sérieux, il se promenoit dans la chambre en ne disant que quelques paroles; je vis

que ce M. Darnais , que cette foule , que ces étrangères , que tout cela lui déplaisoit ; j'en parus dégoûtée , insensiblement mon mari avoua sa peine & dit sa façon de penser ; je témoignai que j'étois un peu malade , j'ôtai mon bouquet , mon chapeau , mes gazes , je me mis en déshabillé auprès du feu , M. Dubourg me regardoit , m'examinoit , disoit quelques mots qu'il ne finissoit pas ; enfin , il tombe à genoux devant moi , il se jette sur mes mains , il les baise , & je sentis une larme ; son attendrissement valut pour moi toutes les fêtes du monde , je fus heureuse le reste du jour , je ne souffrois que lorsque mon mari paroissoit croire que le sacrifice étoit trop grand ; ce sentiment nous tint compagnie tout le soir , nous n'eûmes pas besoin d'une autre occupation ; pour moi , le contentement de M. Dubourg étoit un spectacle délicieux , tous les romans du monde m'auroient paru insipides ; nous ne lûmes point , quoique ce soit quelquefois notre occupation du soir ; & à cette occasion ,

je vous dirai sur les romans dont vous nous avez parlé, que je les ai lus; il y a des momens où une lecture distrait d'une pensée qui inquiète; jusqu'à présent je n'avois pas eu besoin de cette ressource; je dois vous confesser que ces romans ne m'ont point fait le plaisir que l'on m'avoit promis & auquel je m'attendois; cette Camille, de quelque espèce de femme qu'elle soit, me révolte, me dépite, m'impatiente en mettant tout l'esprit qu'elle a à tromper celui qu'elle aime; c'est l'esprit de l'auteur & point celui d'une femme, & c'est le plus grand défaut d'un roman; cette autre héroïne, qui bâtit un pavillon précisément sur le chemin de son amant, & qui devient amoureuse du premier homme à cheval qu'elle voit passer, ne m'a pas mieux satisfaite; il est vrai que dans ce moment je ne suis pas trop bien disposée pour les romans, je les hais même; ah! ma chère Laure, en avez-vous beaucoup lu de romans? j'en ai peur, on diroit que votre esprit, que votre cœur s'en

ressentent ; une fois vous paroissiez être si éloignée de tout ce qui étoit romanesque , & à présent ah , mon amie ! puissiez-vous ne jamais savoir combien les hommes peuvent être perfides ; écoutez-moi.

Nous avons fait connoissance avec un Milord Crawford , je ne fais pourquoi il s'est attaché à nous qui voyons peu d'étrangers , & dont la vie & la maison tranquilles sont peu attrayantes pour eux ; ce Milord a plus de 31 ans , & à cet âge les Anglois sont très-bonne compagnie , leur esprit cultivé est toujours si près de la raison qu'ils se prêtent à toutes les situations , & leur amitié est toujours solide ; ce Milord Crawford a paru estimer M. Dubourg , & nous avons fait connoissance ; il est singulier sans être bizarre , franc sans être brusque , sérieux sans être triste , silencieux sans être taciturne , honnête sans être poli ; il vient quelquefois se taire & prendre le thé chez nous , & nous l'aimons ; il reçoit très - régulièrement les papiers

Anglois, il y a assez long - temps qu'il nous en apporta un qui s'appelle le Craftsman, & qui paroît à Londres; il nous lut & nous traduisit l'anecdote d'une femme qui nous parut très-singulière & intéressante; il a écrit tout de suite à Bristol pour s'informer de la vérité, & pour avoir tous les détails possibles sur cette femme extraordinaire; il les a reçus l'autre jour, il les a fait traduire & nous en a donné une copie; tout le monde ici les a lus, & s'est intéressé à celle qui en est le sujet; l'histoire est très-véritable, & il y a eu à Lausanne des Dames Angloises qui l'ont connue, & qui lui ont donné des secours; je vous envoie le manuscrit, ma chère amie, lisez-le, c'est tout simplement l'histoire d'une femme qui aime un homme, mais voyez ce que cela peut devenir; c'est peut-être aussi un roman, mais encore les romans peuvent quelquefois être des exemples; vous n'en avez pas besoin, j'en suis bien sûre; j'avoue cependant que vous donnez à mon amitié

LETTRE XXXI. 211

une peine & une inquiétude qu'elle n'avoit point, vous êtes belle, vous êtes aimable, & bien plus sensible que vous ne croyez, il n'en faut pas davantage pour rendre une femme malheureuse ; pour mon bonheur ne le foyez jamais, aimez-moi toujours. Adieu.



A N E C D O T E

Tirée d'un papier anglois , intitulé :
Le Craftsman.

Le 17 Novembre 1781.

LE petit narré suivant est si vrai , qu'il n'a besoin pour intéresser d'aucun secours étranger ou factice ; les personnes pour lesquelles le vrai seul est beau y seront sensibles , ce n'est que pour elles que je l'écris , je vais le rapporter avec la plus grande simplicité & le plus grand attachement à la vérité.

Il y a environ quatre ans qu'une jeune femme s'arrêta à un petit village près de Bristol , & y demanda un peu de lait pour se rafraîchir ; il y avoit quelque chose de si attachant dans tout son extérieur , qu'elle fut remarquée par tous ceux qui se trouvèrent autour d'elle , elle étoit encore jeune & d'une beauté frap-

pante, ses manières étoient élégantes & pleines de grâces, & sa physionomie intéressante jusqu'à l'excès; elle étoit seule, elle étoit étrangère, & dans la dernière misère, elle ne jetoit cependant aucune plainte, & n'employoit point d'art pour exciter la compassion; ses manières & sa conversation indiquoient l'éducation la plus recherchée; cependant il y avoit quelque chose d'égaré & d'incohérent dans tout ce qu'elle faisoit ou ce qu'elle disoit.

Tout le jour elle courut çà & là pour chercher une place où reposer sa misérable tête; quand la nuit vint, elle se réfugia sous un hangard abandonné dans la campagne; les Dames du voisinage lui représentèrent le danger d'une situation si exposée; ce fut en vain, leur humanité lui fournit le nécessaire, mais aucune prière ni même les menaces ne purent l'engager à dormir dans une maison, & comme quelquefois elle donnoit des marques évidentes de folie, on obtint enfin un ordre pour la faire enfermer. — Je ne

m'arrête pas sur cette époque de son histoire, elle est trop poignante pour ma sensibilité, & sans doute pour celle de mes lecteurs. A la fin on la relâcha; du moment qu'elle fut libre, elle employa le peu de force qui lui restoit pour voler à son cher asyle, quoiqu'il fut éloigné de six milles du lieu où elle avoit été retenue; son transport ne peut se décrire quand elle se sentit en liberté, & encore une fois sauve sous le misérable couvert qu'elle avoit choisi. Il y a près de quatre ans que cette adorable, mais abandonnée créature s'est vouée à ce genre de vie, sans avoir eu de lit pour se reposer, ni de toit pour se couvrir; la dure nécessité, les maux, le grand froid & la dernière misère ont par degrés affoibli sa santé & diminué sa beauté; cependant elle a une figure des plus intéressantes, il y a une douceur & une délicatesse extraordinaire dans son air & ses manières; elle est au-dessus de tout ce qui excite la vanité de son sexe, & qui plaît presque toujours aux maniaques, car elle ne veut

porte
ni on
paren
qu'el
ne m
de d
existe
sible,
jugem
elle r
peut f
fait e
son se
est po
qu'il f
d'alen
des pa
presen
en req
prend
& les
des en

porter, ni même accepter aucuns chiffons ni ornemens qui pourroient servir à la parer, mais elle les suspend aux buissons qu'elle rencontre sur son passage, comme ne méritant pas son attention; elle refuse de donner aucun éclaircissement sur son existence, son système à ce sujet est invincible, sa mémoire paroît affoiblie & son jugement visiblement altéré; cependant elle répond assez juste, excepté lorsqu'elle peut soupçonner que la question qu'on lui fait est dans l'intention de lui arracher son secret. Sa vie est aussi innocente qu'il est possible de l'imaginer. Tous les matins qu'il fait beau, elle parcourt les villages d'alentour, s'entretient avec les enfans des pauvres payfans, leur fait de petits présens des choses qu'on lui a données & en reçoit d'autres en retour; elle ne veut prendre autre chose que du lait, du thé & les alimens les plus simples; les Dames des environs, entr'autres une (*), qui

[*] Mde. Astings, morte à Lausanne en 1784.

n'a cessé d'être sa bienfaitrice, ont employé tous les moyens pour l'engager à vivre dans une maison, mais sa réponse ordinaire est, — le trouble & la misère habitent les maisons, il n'y a de bonheur que dans la liberté & l'air frais.

D'après une certaine particularité d'expressions, jointe à une tournure de phrase & une prononciation tant soit peu étrangère, quelques personnes ont conjecturé qu'elle n'étoit pas anglaise; de-là on a fait des efforts réitérés, & à différentes reprises, pour acquérir des lumières sur son origine. Il y a neuf mois environ qu'un gentilhomme lui adressa la parole dans différens idiômes, elle parut inquiète, embarrassée & troublée, mais quand il lui parla allemand, son émotion fut si grande qu'elle ne put la cacher. Elle s'éloigna de lui, & fondit en larmes. Cette anecdote qui s'est répandue dans le voisinage, parvint il y a peu de jours à deux gentilshommes que l'humanité conduisit auprès de cette pauvre abandonnée; l'un d'eux, qui parloit très-bien allemand, tenta une

seconde

seconde fois cette épreuve ; elle parut évidemment confuse , elle rougit , & soit par hasard , soit qu'elle entendit cette langue , elle répondit à quelques questions en anglois : mais sur le champ , comme si on l'avoit forcée ou surprise à cette imprudence , elle tourna artificieusement le discours sur tout autre objet , & elle nia avoir entendu ce qu'on lui avoit dit.

Ce petit narré , tout simple , n'est écrit dans aucun autre but que dans l'espoir qu'il parvienne à quelques personnes intéressées à cette malheureuse histoire , & dans le desir ardent de rendre une jeune aimable créature , mais plongée dans la détresse la plus amère , à une famille désolée. L'Auteur souhaiteroit ardemment que tout ceci ne fût qu'une fiction , & qu'il n'eût pas vu de ses propres yeux les malheurs qu'il raconte. Cela lui auroit épargné plus d'un sanglot , plus d'une larme que la pitié lui a arrachée , & quoiqu'il soit homme , il n'a versé que des larmes d'inutile compassion.

Mylord Crawford , à qui l'on avoit en-

voyé l'anecdote précédente , écrivit à Bristol pour savoir des détails plus circonstanciés , & pour demander si on n'avoit rien pu découvrir de l'histoire de la pauvre abandonnée , il reçut la réponse suivante quelques mois après.

Je ne suis point étonné , Mylord , que l'histoire de la femme extraordinaire dont vous me parlez , ait percé jusqu'à vous ; elle occupe aujourd'hui l'intérêt & la curiosité de toute la province qu'elle habite ; vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi pour en savoir tout le détail.

J'ai été à même de voir plusieurs fois cette malheureuse abandonnée , d'abord elle m'inspira de la pitié , je la regardois comme un être dont le dérangement de la raison rendoit l'existence malheureuse : elle intéressoit par son air noble , par les traits qui portent le caractère de la beauté & du désespoir , ensuite une certaine tranquillité mélancolique dans ses actions , un détachement d'elle-même , & une disposition à la bienfaisance , attachent véritablement. Il est impossible de la voir

sans être touché : au travers de ses habillemens qui annonçoient la pauvreté, elle inspire le respect, c'est ce qu'éprouvent tous ceux qui l'approchent, même les payfans les plus grossiers. Ce n'est que long-temps après son retour dans le hanger, qu'on a pu découvrir son nom ; jamais elle n'a voulu le dire : aux questions qu'on lui faisoit là-dessus, elle répondoit en levant les épaules & en baissant les yeux. Moi-même j'ai tâché plusieurs fois de le découvrir. On imagina de prononcer près d'elle plusieurs noms de baptême : deux fois elle tourna la tête à celui d'Antoinette ; depuis on le lui a donné, & elle n'a jamais refusé de répondre lorsqu'on l'a appelée ainsi. On a remarqué ensuite qu'elle traçoit avec son bâton sur la poussière, les lettres S. T. ; aussitôt on prononça devant elle tous les noms & tous les diminutifs qui commençoient par ces lettres, elle n'y fit aucune attention. Enfin un jour elle écrivit tout au long le mot *Stella*. Quelqu'un qui l'observoit, & qu'elle n'avoit pas apperçu,

dit tout haut Stella, elle se retourna vivement, & s'enfuit en fondant en larmes, comme si elle eût éprouvé le plus violent chagrin : peu-à-peu on l'a appelée de ce nom, & elle s'y est accoutumée.

L'histoire de cette pauvre femme s'étant répandue dans la province, & beaucoup de personnes faisant des perquisitions sur son compte, on a enfin découvert une cassette, que par toutes sortes de raisons on a jugé devoir lui appartenir. Cette cassette contenoit des lettres & des papiers qui paroissoient avoir de très-grands rapports avec cette femme, & les indices qu'on a suivis ont prouvé qu'ils lui appartenoient, & qu'ils contenoient la plus grande partie de son histoire. Le commencement de ce que vous lirez est écrit en mauvais anglois & en mauvais françois, & paroissoit être l'exercice de quelqu'un qui apprend ces deux langues. Comme ils se rapportent parfaitement avec ces lettres, il a été facile de voir que c'étoit son histoire écrite par elle-même. Avec ces lettres & quelques autres notes,

on a pu en suivre le fil jusqu'à ce jour , on n'a point voulu mettre sa sensibilité à l'épreuve , en voulant tout vérifier avec elle , & en lui parlant de ce qu'on a découvert , une trop vive émotion qui tendroit à la contrarier , à la mortifier , pourroit achever d'altérer sa raison , on a préféré de prendre à son insçu des mesures pour faire connoître son état à sa famille , pour la rendre s'il est possible à son pays & à sa première demeure. Dans ce moment on attend des réponses , je vous communiquerai ce que j'apprendrai encore de la suite de cette histoire ; en attendant , soyez persuadé de l'authenticité de celle que je vous envoie.

Miss Allfort suivit à C*** comme dame d'honneur la princesse qui épousa le prince héréditaire. Sans être belle , Miss Allfort avoit une physionomie très-agréable , & surtout cet air noble & intéressant qui attache ; elle inspira une passion très-forte au comte de Valdbusch , qui étoit chambellan à la même cour. Avec une ame sensible & l'esprit d'un philosophe , il

savoit se soumettre à la discipline , à l'étiquette , à la soumission qu'exigeoit son emploi , il étoit persuadé que dans tous les états de la vie , les hommes peuvent trouver de quoi exercer leur humanité & leur raison , & il ne lui en falloit pas davantage pour être content de son sort. Il ne résista point aux impressions que firent sur lui les agrémens & le caractère de Miss Allfort ; il l'aima de bonne foi , & ce ne fut pas sans retour. Le service des cours allemandes est si absolu , si méthodique , qu'un homme dans son emploi est une espèce de machine dénuée de sentimens ; on ne voit que la charge & la décoration , hors de-là , l'homme est nul , & on ne l'apperçoit pas , ces deux personnes qui s'aimoient furent profiter de ces circonstances ; à la cour & pendant leur service c'étoient deux êtres indifférens & presque étrangers l'un à l'autre , entièrement occupés de leurs emplois , dont l'ennui ne contribuoit pas peu à leur donner l'air froid & indifférent , les heures de liberté en étoient d'autant plus douces ,

& ces momens , quoique bien rares & bien courts , étoient donnés à l'expression du sentiment , ils s'aimèrent & se connurent assez pour croire qu'ils seroient heureux en s'unissant , mais leur état & leur fortune dépendoient de leurs places , & le mariage y étoit absolument contraire ; se marier , quitter la cour , être sans ressource , étoit à-peu-près la même chose. Ils arrangèrent un mariage clandestin , pendant une absence du prince qui faisoit souvent des voyages ; ils se rendirent en secret à Francfort , ils y firent bénir leur mariage , & retournèrent à la cour chacun de son côté sans que le secret fût éventé ; ils vécurent plusieurs mois dans ce mystère , dont la douceur n'échappera pas à ceux qui ont su aimer & le cacher.

Malheureusement Miss Allfort avoit plu au prince , il l'avoit remarquée lorsqu'elle vint à sa cour , il l'avoit mise au nombre des femmes dont il vouloit s'occuper une fois , & qu'il vouloit avoir un jour ; les fêtes , les promenades , les chasses furent arrangées de manière à procurer des

rencontres , des facilités de parler & de s'expliquer ; c'étoit tous les jours quelque nouveau présent qui faisoit sentir la magnificence & la délicatesse des sentimens ; l'or n'y étoit point épargné : la situation de Mde. de Valdbusch lui donnoit un air timide & embarrassé , que le prince ne manqua pas d'expliquer comme l'effet des sentimens qu'il devoit inspirer ; il entra un jour chez elle dans un moment où elle étoit seule , ses yeux annonçoient sa tendresse & ses intentions , il commençoit à les expliquer lorsque Mde. de Valdbusch tomba à ses pieds & lui avoua son mariage ; il est dangereux de contrarier le tempéramment d'un souverain , le prince passa de la tendresse à la plus violente colère , il avoit commencé en françois , il s'exhala en allemand ; il signifia bientôt à la comtesse & au chambellan de quitter la cour , tous leurs emplois leur furent ôtés , par grâce on laissa une petite pension au comte , il avoit une sœur qui vivoit seule à Minden , ils se retirèrent d'abord chez elle ; leur fortune étant réduite à

très
d'al
plu
pos
ils
véce
pen
mit
vie
appe
toine
Stell
ses r
vie
qu'en
tion
le pe
veilla
quill
l'Alle
d'alle
& il
à être
Da
de lie

très-peu de chose , ils prirent le parti d'aller vivre dans une campagne , ou plutôt une métairie que M. de Valdbusch possédoit à quelques lieues de Marbourg : ils s'y établirent en philosophes , & ils y vécurent en gens heureux , mais ce fut pendant trop peu de temps ; la comtesse mit au monde une fille qui lui coûta la vie , elle avoit demandé que sa fille fût appelée *Stella* , le comte se nommoit *Antoine* , l'enfant porta les noms d'*Antoinette Stella* : le comte de Valdbusch accablé de ses malheurs forma le projet de passer sa vie dans la campagne , d'y vivre presque en paysan , & de se vouer à l'éducation de sa fille ; l'inquiétude humaine ne le permit pas , la guerre de 1756 le réveilla , il ne put consentir à rester tranquille dans sa chaumière lorsque toute l'Allemagne alloit être en feu ; il résolut d'aller offrir ses services au roi de Prusse , & il chercha à placer sa fille de manière à être tranquille sur elle.

Dans le village de Bierreg , à trois quarts de lieues de sa campagne il y avoit un

ministre qu'il avoit eu occasion de connoître , c'étoit un honnête ecclésiastique qui avoit une femme & point d'enfans ; ils réunissoient l'un & l'autre toutes les vertus de leur état , excepté celle de vivre en paix ensemble ; ils étoient bons , humains , charitables , ils étoient aimés , respectés de leurs paroissiens , mais dès qu'ils étoient seuls & vis-à-vis l'un de l'autre , c'étoient des disputes continuelles qui quelquefois devenoient très-vives ; une autre particularité du ministre , c'est qu'il étoit extrêmement attaché à l'histoire de la Bible , il y cherchoit des exemples de tout ce qui lui arrivoit , il y appliquoit de même tous les événemens dont il entendoit parler ; lorsqu'il étoit grondé & contrarié par sa femme , il se consolait en trouvant que les patriarches l'avoient été aussi ; autrefois il avoit eu avec raison quelques mouvemens de jalousie , la lecture des prophètes l'avoit toujours apaisé , il ne lisoit jamais l'histoire d'Abraham qu'il ne proposât à sa chère moitié de prendre une servante , mais le bénéfice ne

comp
men
c'est
mand
assez
presq
surto
dans
l'a dit
bonne
l'espr
c'étoit
riage
du car
noissoi
bles ,
que de
il leur
fille av
toujou
la Bib
positi
se déci
fant &
les pèr

comportoit pas cette dépense : ce qui ramenoit la paix jusqu'à un certain point , c'est que le ministre étoit un peu gourmand , & que M^{de}. la ministre faisoit assez bien la cuisine ; les repas se passoient presque toujours en bonne intelligence , surtout lorsqu'ils étoient bons & abondans , ce qui arrivoit souvent , comme on l'a dit , tous deux étoient dans le fond de bonnes gens , le cœur étoit bon , c'étoit l'esprit qui étoit difficile & contrariant , c'étoit peut-être bien plus l'effet du mariage & de la solitude domestique que du caractère ; le comte , qui ne les connoissoit que par leurs qualités respectables , crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de leur confier l'objet de sa tendresse ; il leur proposa de recevoir chez eux sa fille avec sa nourrice qui devoit lui rester toujours attachée , le ministre consulta la Bible , mais sa femme accepta la proposition avant qu'il eut trouvé de quoi se décider ; ils promirent de soigner l'enfant & de le traiter comme s'ils en étoient les père & mère , le comte assigna une

pension qui assura encore leur attachement, il leur remit aussi une cassette qui contenoit tous les papiers qui pouvoient être utiles à sa fille, il l'auroit recommandée à sa sœur, mais elle étoit allée à Paris avec Mde. la princesse de Soubise; le comte lui écrivit pour lui communiquer son dessein & les arrangemens qu'il avoit pris pour sa fille; ensuite il remit toute la fortune qu'il pouvoit avoir qui étoit environ quinze mille florins à un banquier de Francfort, & il partit pour aller demander au roi de Prusse du service dans son armée; il en fut très-bien reçu, il devint major dans un régiment de hussards & il entra bientôt en campagne, à la bataille de Lowositz qui se donna cette année, il fut blessé mortellement; avant de mourir, il écrivit au ministre de Bierreg pour lui recommander sa fille, & pour lui dire que son testament étoit dans la cassette qu'il lui avoit remise, qu'il l'établissoit tuteur avec un magistrat de Marbourg qu'il nomma, il prioit le ministre & sa femme de garder sa

sa fi
pren
St
de fa
son e
tous
tageu
roien
souve
par f
ses p
bonhe
mante
le plu
leurs
froid
regar
qu'il
Mlle.
Allen
ne po
cesse,
bliffen
sa for
même
7

sa fille , jusqu'à ce que sa sœur pût en prendre soin.

Stella passa les douze premières années de sa vie comme son père l'avoit prescrit ; son esprit , son caractère se développoient tous les jours de la manière la plus avantageuse , le ministre & sa femme admiroient & chérissoient cet enfant , elle étoit souvent l'objet de quelques disputes , mais par ses caresses elle savoit les appaiser , les premiers momens faisoient déjà le bonheur des autres. Sa figure étoit charmante , c'étoit les plus beaux yeux bleus , le plus beau teint , les plus belles couleurs ; elle tenoit de sa mère l'air noble & froid qui caractérise les angloises , son regard avoit quelque chose de si doux qu'il attachoit & intéressoit toujours à elle. Mlle. de Valdbusch sa tante revint en Allemagne avec Mde. de Soubise , mais ne pouvant rester auprès de cette princesse , elle alla à Minden reprendre l'établissement qu'elle y avoit eu autrefois ; sa fortune étoit très-bornée , elle étoit même pauvre , cependant elle prit bien

vite la résolution d'avoir sa nièce auprès d'elle, de l'élever comme sa fille, d'employer à son éducation toutes les connoissances qu'elle avoit acquises à Paris; à l'esprit qu'elle avoit naturellement, elle joignoit les talens agréables, elle possédoit le dessin, la musique & plusieurs langues, & elle se fit un plaisir de les enseigner à sa jeune pupille; la figure charmante de Stella l'y encourageoit, & son caractère y repondit parfaitement.

Elles passèrent huit ans ensemble dans la relation d'une tante & d'une nièce qui sont unies par la sympathie du cœur & de l'esprit. Stella avoit les dispositions les plus heureuses pour tous les talens, de la mémoire, une voix charmante, des grâces, du goût & un naturel excellent. Mlle. de Valdbusch étoit récompensée de ses soins par ses succès, elle n'avoit formé aucune liaison de société au-dehors de sa maison, elles vivoient presque seules, & leurs connoissances étoient fort peu nombreuses : une affaire d'intérêt qui survint à Mlle. de Valdbusch la fit connoître au

baro
& e
miti
très-
ressa
que f
passi
insen
cut
comm
les i
trop
cœur
cette
à-fait
sans
du to
coup
reman
la je
défens
à elle
Ste
peu il
coup;

baron de Lisfeld , Burgrave de Minden , & établit entr'eux quelque relation d'amitié. Ce Burgrave avoit un fils d'une très-jolie figure , & d'un caractère intéressant. Il avoit eu occasion de voir quelquefois Stella , & il prit pour elle la passion la plus vive ; elle n'y fut pas insensible , Mlle. de Valdbusch s'en aperçut bientôt , elle en parla à sa nièce comme une amie , elle lui fit voir tous les inconvéniens qu'il y avoit à suivre trop facilement les mouvemens de son cœur , & lui représenta que surtout dans cette occasion il falloit les réprimer tout-à-fait. Le jeune Lisfeld étoit à-peu-près sans fortune , & Stella n'en avoit point du tout : la famille du Baron avoit beaucoup d'ambition , & son père eut bientôt remarqué l'attachement de son fils pour la jeune Valdbusch ; il lui fit d'abord défendre de la voir , & surtout de penser à elle.

Stella & Lisfeld se virent cependant , peu il est vrai , mais ils s'aimèrent beaucoup ; leurs sentimens eurent toute la vi-

vacité, toute la force des premières passions. Stella confioit tout à sa tante, elle lui montrait le fond de son cœur avec cette candeur qui étoit la première qualité de son caractère, & qui est bien rare à son âge : elle se reposoit sur les directions qu'on lui donnoit, & elle les suivoit avec exactitude. Malheureusement Mlle. de Valdbusch fut attaquée d'une maladie qui la mit au tombeau au bout de quelque temps : le désespoir de perdre sa tante ne permit pas à Stella de voir dans les premiers momens tout ce que sa situation avoit de fâcheux. Seule, isolée, à vingt ans, sans relations, sans fortune, & le cœur occupé d'une passion que la raison combattoit.... Il y a des momens où l'ame prête à succomber sous le poids de ses maux & de ses craintes, cherche un point d'appui, & lorsque le cœur le lui montre, elle est bien portée à s'y livrer. Stella fut y résister cependant : elle aimoit, mais elle soumit son penchant à la vertu & à la raison. Lisfeld, dont les sentimens n'avoient point changé sur l'er-

dre
de
sa t
une
occa
jour
moy
sien
qu'e
fant
serm
trepr
& co
qui
qu'el
de su
direct
mour
prom
Per
faire
chano
dispos
intent
donné

dre de son père , & toujours plus passionné de Stella , avoit su s'insinuer auprès de sa tante , & gagner son amitié : il la vit une fois pendant sa maladie , il prit cette occasion pour lui jurer qu'il aimeroit toujours sa nièce , qu'il employeroit tous les moyens possibles pour unir son sort au sien , il fit serment de n'aimer jamais qu'elle. Mlle. de Valdbusch , en lui faisant sentir l'impossibilité d'accomplir ses sermens , lui fit promettre de ne rien entreprendre contre la volonté de ses parens & contre le bonheur de sa nièce. Stella qui écoutoit les larmes aux yeux , avoua qu'elle aimoit Lisfeld , mais elle promit de suivre toute sa vie les ordres & les directions de sa tante. Mlle. de Valdbusch mourut en recevant leurs sermens & leurs promesses.

Pendant sa maladie elle avoit pensé à faire entrer sa nièce dans un chapitre de chanoinesses , elle avoit même fait des dispositions & des démarches dans cette intention , mais la mort ne lui avoit pas donné le temps de réussir , & son testa-

ment , en déclarant Stella pour son héritière , n'avoit point pourvu à sa vie future.

Lisfeld ne pouvoit supporter la triste situation où se trouvoit Stella ; il vouloit la changer à tout prix ; il vouloit remplir ses sermens , malgré tous les obstacles : Stella s'y opposa ; elle lui défendit d'abord par lettres de chercher à la voir , ensuite elle le vit une fois pour lui dire qu'il falloit absolument renoncer l'un à l'autre , & ne plus se voir du tout. Elle lui annonça qu'elle alloit vivre à la campagne avec son tuteur , dans une retraite convenable à sa fortune. Elle insista sur sa volonté avec tant de fermeté , que Lisfeld fut obligé de se soumettre & de se retirer sans obtenir aucune espérance , mais avec la certitude d'être toujours aimé.

Stella avoit pris le parti de suivre les dernières volontés de son père , & de retourner chez le ministre de Bierreg ; elle fit pour cela tous les arrangemens nécessaires ; elle écrivit au Burgrave pour lui

demander sa protection dans les mesures qu'elle avoit à prendre pour la petite succession de sa tante. Le Burgrave enchanté qu'elle voulût quitter Minden, & s'éloigner, lui en facilita tous les moyens. Au bout de très-peu de temps Stella se trouva établie dans sa première demeure. Le ministre & sa femme furent enchantés de revoir leur pupille au milieu d'eux. Ce plaisir rendit d'abord les disputes plus vives : l'humeur des bonnes gens avoit augmenté avec l'âge. Ce qui autrefois ne faisoit que peu de peine à Stella, lui donnoit aujourd'hui beaucoup d'ennui, & lui faisoit penser plus vivement peut-être à ce qu'elle avoit laissé à Minden. Son caractère angélique savoit tout supporter avec douceur ; dans les défauts de ceux avec qui elle vivoit, elle ne voyoit que des occasions d'exercer sa patience & ses vertus : elle se voua surtout à l'économie. Le peu de fortune que son père lui avoit laissée avoit encore diminué par plusieurs circonstances fâcheuses : il n'y avoit plus que dix mille

florins chez le banquier de Francfort.

La petite campagne qu'elle avoit auprès de Bierég avoit été négligée & presqu'abandonnée. Elle forma le projet d'y fixer ses jours lorsqu'elle auroit atteint sa majorité, elle engagea le ministre à écrire à son autre tuteur de Marburg, afin que l'on travaillât d'abord à réparer la maison, & à rétablir tout ce qu'on avoit laissé dépérir. Elle recevoit souvent des lettres de Lisfeld : elle y répondoit peu, & c'étoit toujours pour l'exhorter à renoncer à toute espérance. Il vint à Bierég, elle refusa de le voir ; il se soumit avec résignation : il laissa un billet dans lequel il lui juroit, que quoiqu'elle fit, il ne cesseroit jamais de l'aimer. Stella, touchée de sa soumission, lui répondit qu'elle l'aimoit & l'aimeroit toujours, mais qu'il étoit inutile qu'il formât aucun projet d'être jamais l'un à l'autre, Jamais, lui disoit-elle, mes sentimens pour vous ne causeront de chagrins à ceux qui vous appartiennent. Lisfeld revint quelques jours après : cette fois il obtint la per-

miss
min
gnar
loien
une
visite
de p
s'écr
& s
tanc
chan
père
anim
de se
de H
la g
s'y
avoie
press
résol
obte
nant
détor
appre
distin

mission de voir Stella en présence du ministre & de sa femme, mais eux, craignant le Burgrave, dirent qu'ils ne vouloient plus recevoir son fils. Stella en fit une raison de plus pour faire cesser des visites qui pouvoient être funestes à tant de personnes. Ils passèrent ainsi deux ans, s'écrivant beaucoup, se voyant fort peu, & s'aimant toujours avec la même constance. Lisfeld, désespéré de ne voir aucun changement dans son sort, pressé par son père d'épouser une riche héritière, & animé par l'envie de se distinguer, résolut de servir dans les troupes que le prince de Hesse donnoit à l'Angleterre pour faire la guerre en Amérique, son père ne put s'y opposer ; presque tous les amis y avoient recherché de l'emploi avec empressement. Il en demanda, & ne dit sa résolution à Stella que lorsqu'il en eut obtenu ; elle fondit en larmes en l'apprenant, mais elle ne chercha point à l'en détourner, elle laissa voir même qu'elle approuvoit l'ambition qu'il avoit de se distinguer & de courir la même carrière

que ses compatriotes , qui alloient si loin faire la guerre & servir leur maître : il travailla aux apprêts de son départ , & se hâta de paroître aux yeux de Stella dans son nouvel uniforme. Stella ne le vit qu'avec la plus vive émotion : aller en Amérique , affronter autant de dangers , étoit une idée cruelle , & qui dès le premier moment l'avoit mise au désespoir. Elle n'y pensoit point sans frémir , & elle en tomba malade. Elle fut cependant cacher à Lisfeld tout ce qu'elle souffroit , & lorsqu'il vint pour la dernière fois , elle s'arma de tout le courage que lui donnoit la gloire de son amant : sans affoiblir son ame par des regrets trop tendres , elle soutint les derniers adieux avec une fermeté qui étoit faite pour lui en donner. Le ministre & sa femme avoient toujours été présens à leurs entretiens ; ils le furent encore dans ces derniers momens. Lisfeld , dans les transports de sa tendresse , prit une Bible qui étoit toujours dans la chambre ; il l'ouvrit , se mit à genoux devant Stella , posa sa main

sur l
jamai
toujo
la mi
d'app
elle d
qu'à v
aimer
pouve

Lis
ferme
fence
vœux
plir le
de St
alla d
de son

Stel
départ
des le
étoit
étoit
fait he
bataill
que le

sur la Bible, & jura qu'il ne seroit jamais qu'à elle, qu'il se lioit à elle pour toujours. Il prit ensuite la main de Stella, la mit aussi sur la Bible, & la supplia d'approuver & de recevoir ses sermens : elle dit; oui, Lisfeld, je ne serai jamais qu'à vous, je ne cesserai jamais de vous aimer; mais soyez à une autre si vous pouvez être plus heureux.

Lisfeld pria le ministre de bénir leurs sermens; le ministre, frappé par la présence de la Bible, fit une prière & des vœux pour qu'ils pussent un jour accomplir leur mariage. Lisfeld ferra la main de Stella, la baigna de larmes, & s'en alla dans un silence qui marquoit l'état de son ame.

Stella fut long-temps malade après le départ de Lisfeld, elle reçut très-souvent des lettres; toutes lui apprenoient qu'elle étoit toujours aimée, & que le voyage étoit heureux. Le débarquement s'étoit fait heureusement à New-Yorck. Après la bataille de Trenton, Lisfeld lui apprit que le Colonel Donop avoit été tué, que

lui avoit reçu une blessure au visage.
“ Hélas, disoit-il, peut-être ne me recon-
” noîtrez-vous pas ? Les fatigues de la
” guerre & les blessures m’auront changé,
” & vous, adorable Stella, ne le ferez-
” vous point ? Une absence de deux ans,
” peut-être, ne sera-t-elle pas funeste à
” mon sort ? si je ne dois pas le craindre
” de votre cœur, puis-je l’attendre de
” votre situation ? Pouvez-vous la sou-
” tenir & la conserver pendant un aussi
” grand éloignement ? Dites-moi ce que
” je dois attendre, & que vos sentimens
” décident si je dois chercher la mort,
” ou avoir l’espérance de mettre à mon
” retour mon sort & ma vie à vos pieds.
” Rien ne pourra m’empêcher d’être à
” vous ; je l’ai juré, & je le jure encore.”
Stella versa des pleurs sur cette lettre,
elle jura aussi de n’être jamais qu’à
Lisfeld. Et ne suis-je pas à lui, s’écria-
t-elle ? Nous avons juré sur les livres
sacrés d’être l’un à l’autre ; un ministre
des autels en a été le témoin, il a béni
notre union ; je suis la femme de Lisfeld,

il est
cause
qu’il
droit
anime
au-de
au tr
soigne
peines
mouv
tendre
dans
crer f
lui,
bonhe
une l
qu’ell
assure
ame t
Cette
cette
plus ;
mée d
qu’elle
papier

il est mon époux, & ne suis-je pas la cause des dangers qu'il court, & de ce qu'il expose sa vie? Et déjà j'aurois le droit de le suivre, — son imagination animée de ce sentiment, la transportoit au-delà des mers; elle suivoit son amant au travers des périls & des déserts; elle soignoit ses blessures, elle partageoit ses peines. Dans l'impuissance de suivre les mouvemens de son cœur, elle juroit d'attendre Lisfeld dans la solitude, de vivre dans une retraite absolue, & de consacrer ses jours & ses momens à penser à lui, & à s'occuper de son retour & du bonheur qui devoit le suivre. Elle écrivit une lettre, où elle ne disoit pas tout ce qu'elle pensoit, mais assez cependant pour assurer Lisfeld d'une constance dont son ame tendre & généreuse étoit capable. Cette lettre ne parvint point, & depuis cette dernière de Lisfeld, elle n'en reçut plus; elle ignora même qu'il eût joint l'armée du général Burgoyne; les nouvelles qu'elle cherchoit avec avidité dans les papiers publics ne lui apprirent rien.

Stella suivit le projet qu'elle avoit formé; dès qu'elle eut vingt-cinq ans elle s'arrangea avec ses tuteurs; & elle alla s'établir dans sa campagne; elle l'avoit fait réparer dans ce dessein, & elle la trouva prête à la recevoir. Elle étoit heureuse de suivre son goût, & de pouvoir attendre le retour de Lisfeld dans cette demeure solitaire; elle n'étoit environnée que de quelques habitations de payfans, & la situation en étoit charmante; elle étoit éloignée de la grande route, & un seul chemin y conduisoit. Devant la maison se trouvoit une assez grande cour rustique, plantée de quatre ou cinq arbres antiques qui l'ombrageoient presqu'entièrement. La maison étoit petite, & consistoit en deux étages, qui formoient deux petits logemens; la grange & les écuries étoient attenantes derrière: au-delà il y avoit un petit jardin & ensuite un très-grand verger, planté irrégulièrement de beaux arbres fruitiers de toute espèce: au bord du verger passoit un ruisseau sur lequel il y avoit un petit

pont qui conduisoit dans un bois taillis ,
 dans lequel on trouvoit des chemins &
 point d'allées droites. Stella mit dans
 cette habitation tout l'ordre & l'arrange-
 ment qu'il falloit pour la rendre parfai-
 tement agréable. Elle avoit d'abord placé
 dans la maison une famille de payfans ,
 qu'elle avoit choisie comme il lui con-
 venoit , & qui étoit composée du père ,
 de la mère & de deux jeunes filles : des
 vaches , des chèvres fournissoient toujours
 du laitage , & païssoient toute l'année
 dans le verger , dont on ne fauchoit jamais
 l'herbe. Le payfan , qui s'appeloit Peter ,
 cultivoit le jardin , soignoit le verger &
 le bois ; il alloit chercher les provisions
 au village voisin , & pourvoyoit à tout :
 l'aînée des filles servoit Stella , la cadette
 aidoit sa mère dans la cuisine , & gardoit
 le petit troupeau. L'appartement de Stella
 étoit arrangé avec simplicité & avec goût ;
 elle y avoit rassemblé tout ce qui lui
 étoit nécessaire pour s'occuper & pour
 cultiver ses talens , des livres , des ins-
 trumens de musique , des modèles pour

le dessin. Elle étoit contente de son établissement, & ses désirs n'alloient au-delà de son ruisseau que pour aller en Amérique. Le souvenir de Lisfeld, l'idée de faire un jour son bonheur, rendoit tout intéressant pour elle : la famille qui vivoit auprès d'elle lui tenoit lieu de ses amis, de ses connoissances. Une rente d'environ quatre cent florins étoit suffisante pour l'entretien de tous, c'étoit toute sa fortune, elle savoit y trouver le bien-être de ses domestiques, & son caractère en faisoit le bonheur.

Lisfeld étoit associé à tous ses plans, partout elle avoit marqué sa place, toutes ses espérances étoient de le voir revenir, & de jouir ensemble de cette demeure simple & paisible; mais elle ne recevoit plus de lettres depuis long-temps; la longueur du trajet lui faisoit croire qu'elles n'arrivoient point, & ce chagrin troubloit la vie de Stella; on avoit cependant assez souvent des nouvelles des troupes Hessoises; on faisoit répandre dans le pays celles que l'on recevoit : le

ministre de Bierég étoit attentif à s'en informer , & à les apprendre à Stella. Ainsi elle fut que Lisfeld s'étoit distingué, qu'il avoit été avancé, qu'il avoit été fait major , & que le quartier d'hiver étoit à Philadelphie. Stella passoit sa vie tranquillement , & dans une retraite & une uniformité qui n'étoit point l'ennui. Cependant la seconde campagne les nouvelles furent plus rares; elles lui parvenoit plus difficilement , elle ne recevoit plus de lettres. La troisième année, l'inquiétude de Stella fut à son comble : elle employa souvent le ministre de Bierég , pour apprendre & découvrir quelque chose sur Lisfeld; elle l'envoya même à Cassel pour prendre des informations auprès des ministres du Prince. Tout ce que l'on put savoir , c'est que le major étoit à New - York , & qu'il devoit y rester long-temps.

Stella étoit malheureuse avec tout ce qu'elle avoit arrangé pour ne l'être pas : son malheur venoit de l'Amérique , ou plutôt de son cœur , qui alloit y chercher

l'objet de ses vœux. Sa vie étoit tranquille, & son ame étoit tourmentée; les maux de l'absence empoisonnoient toutes les jouissances du moment. Un jour elle se promenoit tristement dans son verger, elle apperçut dans le chemin un homme qui avoit de la peine à marcher, il se foutenoit sur un bâton, & il paroissoit estropié; il étoit couvert d'un mauvais uniforme en lambeaux; elle s'approche de la haye pour le voir, & par compassion elle lui demande d'où il vient. Avant sa réponse elle le presse de venir dans sa maison, elle voudroit franchir la haye pour lui aider à marcher; le soldat en la bénissant lui dit qu'il revient d'Amérique; à ce mot le cœur de Stella battit vivement, elle n'ose parler de Lislefeld, cependant elle prononce son nom, & le soldat lui dit qu'il avoit été blessé à la bataille de Trenton, que de-là il avoit été à l'armée du général Bourgoygne, & qu'à l'affaire de Saratoga il avoit reçu un coup de feu qui lui avoit percé la poitrine, que cependant il avoit rejoint

les
tra
bli
En
niè
elle
qui
sold
vie
le
à la
tren
avo
réta
été
Stel
téré
lui
avo
Lisf
de l
repa
tom
pris
elle

les prisonniers à Boston, qu'il avoit été transporté à la ville, qu'il s'y étoit rétabli, & qu'il devoit bientôt repasser en Europe. Stella entendit à peine ces dernières phrases, son trouble étoit extrême, elle peult à peine se soutenir, c'est elle qui n'a plus la force de marcher; le soldat est effrayé, Peter & sa femme viennent au secours de leur maîtresse, le soldat les suit. Lorsqu'elle fut arrivée à la maison, elle répéta sa question en tremblant; le soldat lui dit encore, qu'il avoit vu le major Lisfeld à-peu-près rétabli de ses blessures, & que lui avoit été blessé à la retraite de Philadelphie. Stella fit toutes les questions que l'intérêt le plus vif & le plus tendre purent lui dicter; elle fit répéter au soldat qu'il avoit vu de ses propres yeux le major Lisfeld. Il ne put pas bien rendre raison de la blessure, mais il assura qu'il devoit repasser en Europe vers la fin de l'automne, avec beaucoup d'autres blessés & prisonniers. Elle vouloit le retenir chez elle pour le questionner encore. Il étoit

pressé de rejoindre sa famille. Elle ne le laissa aller qu'après lui avoir fait toutes les amitiés, toutes les caresses & tout le bien qui étoit en son pouvoir. Lisfeld blessé, malade en Amérique, étoit une idée déchirante qu'elle ne pouvoit soutenir. L'inquiétude & le désespoir étoient à leur comble, elle se le représentoit enlevé & dévoré par les sauvages; les nuits ne se passèrent plus que dans les larmes, elle fit venir le ministre, elle le conjura d'aller à Minden, de s'informer de la famille de Lisfeld de ce qu'on savoit de lui. Le bon pasteur rapporta que le Burgrave étoit mort il y avoit quelques mois, & que l'on étoit en peine de son fils. Il confirma la nouvelle du malheur qui lui étoit arrivé, & on disoit aussi qu'on l'attendoit à la fin de l'année. Stella voulut avoir des détails plus positifs encore, elle engagea le ministre à aller une seconde fois à Cassel, & à s'informer exactement au bureau de la guerre, de tout ce qui concernoit Lisfeld, de son état, de son retour, du temps, du lieu,

du
av
dél
au
hor
men
Il
&
Yon
qui
à P
&
ama
men
pays
riqu
vant
mou
vant
tér
qui
confo
tous
cette
Ports

du moment du débarquement. Il en revint avec la confirmation de ce que l'on favoit déjà ; la blessure étoit un coup de feu au travers de la poitrine, qui l'avoit mis hors de service , & pour le rétablissement duquel il étoit envoyé en Europe. Il devoit y avoir un convoi de blessés & de prisonniers , qui partiroit de New-Yorck au commencement d'Octobre , & qui arriveroit vers la fin de Novembre à Portsmouth. Stella, dans les angoisses & dans les craintes sur le sort de son amant , ne pouvoit attendre tranquillement chez elle , qu'il revînt dans son pays : elle auroit voulu voler en Amérique ; elle se le représentoit surtout arrivant en Angleterre , blessé , malade , mourant peut-être du voyage , & ne trouvant aucun secours , ni personne qui s'intéressât à lui , & qui lui donnât les soins qui lui étoient nécessaires : elle le voyoit confondu avec tous les malades , avec tous les blessés ; elle ne put soutenir cette idée , elle prit le parti d'aller à Portsmouth attendre l'arrivée des vais-

seaux qui devoient ramener le convoi; elle vouloit le recevoir dans ses bras, elle s'en faisoit un devoir même ! Ils avoient juré à la face du ciel d'être l'un à l'autre, de réunir leur sort & de partager les biens & les maux de la vie, & son ame étoit satisfaite de commencer par les maux ; elle ne peut consentir à attendre avec tranquillité que l'on vienne lui apprendre la mort ou le rétablissement de Lisfeld ; elle avoit dit souvent : il est mon époux. Elle se le persuada dans ce moment ; son cœur, sa vertu, sa religion s'accordoient pour lui faire prendre une résolution que cette idée lui inspiroit. Stella étoit une de ces femmes qui veulent vivement ce qu'elles ont décidé, & qui, avec un sentiment profond, savent travailler avec courage & habileté aux moyens de le satisfaire. Dès que sa volonté eut résolu d'aller à Portsmouth, elle ne s'occupa plus que des arrangemens nécessaires pour s'y rendre, elle voulut y être avant le milieu de Novembre, pour ne pas manquer le mo-

men
au
les
enjo
le m
dres.
avec
son
bon
Elle
quen
cache
dég
voit
minif
bourg
empr
viteur
à Isaac
barqu
bien
attach
Stel
la fe
que

ment de l'arrivée. Elle écrivit d'abord au banquier de Francfort, pour réaliser les fonds qu'elle avoit chez lui, & lui enjoignit de lui en envoyer tout de suite le montant en lettres-de-change sur Londres. Peter fut choisi pour faire le voyage avec elle, & pour l'accompagner comme son parent de confiance. Il fut habillé en bon payfan, & il ne devoit pas la quitter. Elle fit ses habits de voyage en conséquence ; un chapeau rabattu sur les yeux cachoit sa physionomie & achevoit de la déguiser, & elle évita tout ce qui pouvoit la faire remarquer. Elle proposa au ministre de l'accompagner jusqu'à Hambourg : il accepta la proposition avec empressement, en se rappelant qu'un serviteur d'Abraham avoit conduit Rebecca à Isaac : il dit même qu'il sauroit s'embarquer comme Jonas, & il comptoit bien donner à Stella une preuve de son attachement & de son courage.

Stella remit le soin de sa campagne à la femme de Peter, elle prit avec elle une cassette où étoient les lettres de

Lisfeld, & d'autres papiers qui pouvoient lui être utiles, & ils partirent tous trois pour Hambourg. Peter en brave domestique avoit soin de sa maîtresse & de l'équipage sans trop s'embarrasser où il alloit; le ministre pensoit quelquefois qu'à Hambourg le bœuf salé étoit fort bon, & se plaignoit souvent des mauvais gîtes; Stella seule mouroit d'inquiétude & d'impatience dans une voiture qui alloit trop lentement. Arrivée à Hambourg, elle vole au port pour s'informer d'un vaisseau qui aille en Angleterre, elle est assez heureuse pour en trouver un qui doit partir le lendemain, elle arrange son passage, elle retient une place pour elle, & pour Peter qui ne doit pas la quitter, elle craint seulement que les vents ne soient trop foibles. Le ministre par zèle pour sa pupille voulut aussi s'embarquer, mais il fut si horriblement tourmenté du mal de mer, qu'il crut que les démons s'empareroient de lui; il fallut le renvoyer à terre dans la chaloupe. Stella retirée dans son coin

avec

ave
& e
curi
que
pens
feld
Dans
force
se ra
avec
ment
sa mè
assez
tième
poste
maison
mation
alloien
lui ind
particu
elle ap
Lisfeld
il devo
arriver
Novem
To

avec Peter se cachoit à tout l'équipage, & elle fut échapper aux regards & à la curiosité des autres passagers. Dans ce que la mer lui faisoit souffrir, elle ne pensoit qu'à ce que devoit endurer Lisfeld mourant & faisant un si long voyage. Dans les momens où elle avoit plus de force, elle cherchoit à parler anglois, à se rappeler ce qu'elle en avoit appris avec sa tante; elle s'étoit particulièrement appliquée à cette langue, parce que sa mère étoit Angloise. Le passage fut assez heureux, le vaisseau arriva le septième jour à Harwich, de-là elle fut en poste à Londres, elle se logea dans une maison bourgeoise : là elle prit des informations sur les troupes Allemandes qui alloient & qui revenoient d'Amérique, on lui indiqua un commissionnaire qui étoit particulièrement chargé de leurs affaires; elle apprit chez lui qu'en effet le major Lisfeld revenoit en Europe, que même il devoit être déjà embarqué, & qu'il arriveroit à Portsmouth vers la fin de Novembre; c'étoit son seul objet, elle ne

penſa à aucun autre , & elle ſe preſſa d'aller attendre Liſfeld au port. Elle ſ'établit dans une maiſon qui avoit la vue ſur la mer , & qui n'étoit habitée que par des femmes ; ſon occupation continuelle étoit de porter les yeux ſur les vagues , de parler à tous les matelots , de ſ'informer de tout ce qui regardoit la traversée de l'Amérique en Europe. Dès le matin elle alloit avec Peter ſur le rivage , elle ne le quittoit que pour y revenir encore ; au milieu de ſon inquiétude & de ſon impatience , elle éprouva un grand malheur. Peter , le brave Peter qui étoit ſon gardien , tomba malade , elle eut la douleur de le voir expirer ; elle le pleura amèrement , & elle alloit le pleurer au bruit des ondes ; enfin on ſignale pluſieurs bâtimens , on crie que c'eſt le convoi qui vient d'Amérique , le peuple court pour le voir arriver ; Stella brûle d'impatience , les vaiſſeaux ne peuvent entrer ce jour-là , il faut attendre la marée du lendemain : le ſoleil étoit loin de ſon lever , & Stella étoit déjà

dep
les
com
for
ils
Stel
paſſ
que
la
elle
tâch
par
mais
gard
vien
pouv
tenu
foibl
à ce
que
traits
cond
queſ
voilà
gens

depuis long-temps sur le port; cependant les vaisseaux abordent, le débarquement commence, ceux qui ont conservé leurs forces & leur santé descendent avec joie, ils courent & se répandent dans la ville. Stella dévore des yeux tous ceux qui passent, elle ne reconnoît personne, quelquefois elle croit que le climat, la guerre, la mer peuvent avoir changé les traits, elle les a peut-être même oubliés, elle tâche de les retrouver dans ceux qui paroissent arriver avec le plus de plaisir, mais tout lui échappe, personne ne prend garde à elle, & ne la reconnoît; ensuite viennent les malades, les blessés, les uns pouvant à peine marcher, les autres soutenus par des matelots & allant d'un pas foible & chancelant; son cœur s'émeut à ce spectacle, elle voit bientôt les blessés que l'on porte, elle va chercher leurs traits au travers des bras de ceux qui les conduisent, elle ne reconnoît rien, quelquefois elle tremble de reconnoître; mais voilà un blessé qui est porté par plus de gens que les autres; on s'empresse autour

de lui, on entend dire que c'est un officier major, elle s'approche avec émotion, elle voit des yeux mourans, presque fermés, la pâleur de la mort, une maigreur, un abattement qui font croire que c'est un mort plutôt qu'un mourant; elle veut prononcer en s'approchant le nom de Lisfeld, il expire sur ses lèvres, elle veut dire celui de Stella, elle tombe évanouie, des femmes la secourent; son air noble & distingué, que l'on apperçoit au travers de son habillement de voyage, frappe ceux qui la voyent, elle inspire l'intérêt à ceux qui sont autour d'elle, elle revient bientôt de son évanouissement, & elle s'arrache des bras de ceux qui l'ont secourue, pour voler auprès de Lisfeld; il étoit déjà dans une maison. Stella réfléchit qu'il étoit peut-être dangereux de se montrer à lui dans l'état de foiblesse où il est, elle n'ose approcher, elle n'entre point dans sa chambre, elle reste à la porte, elle le dévore des yeux, & ses larmes l'empêchent de voir distinctement; elle entend

dire au médecin qu'il n'y a point de danger , que son état n'est que la suite des blessures & des fatigues du voyage , qu'il faut du repos , de la tranquillité ; elle s'applaudit de ne s'être point fait connoître , mais elle pourvoit à tout dans la maison où il loge , elle donne de l'argent à tous ceux qui le servent , elle veille à sa nourriture , & elle ne retourne dans son logement que pour chercher un repos qu'elle ne trouve pas loin de Lisfeld ; le lendemain elle retourne & continue ses soins sans se faire connoître ; on ne peut comprendre ce que c'est que cette femme qui fait tant de choses pour un homme dont elle n'ose pas approcher.

Lisfeld , avant de s'embarquer pour l'Amérique , avoit fait des dettes à Plymouth , il n'avoit pu les payer , il avoit pris l'engagement d'y satisfaire à son retour ; son équipage & même le jeu l'avoient entraîné dans des dépenses considérables : lorsque ses créanciers apprirent son retour & son rétablissement , ils se proposèrent de se faire payer , & même

de faisir ses équipages. Stella fut bientôt leur dessein ; elle craint qu'un tel chagrin n'augmente les maux de Lisfeld , & ne lui cause la mort ; elle arrête les créanciers , elle leur remet ses lettres de change , elle engage tous ses effets , elle répond de tout , heureuse de lui sauver ces peines. Enfin , le sixième jour , elle entend dire au médecin que le malade est bien , qu'il a des forces , qu'il peut se lever : elle va chez elle , elle écrit ce billet , pour éviter une trop forte émotion. “ Stella ,
„ votre Stella est près de vous , dans un
„ moment vous la verrez ; son cœur ne
„ vous a jamais quitté ; „ elle suivit ce billet de près. Elle s'approche de Lisfeld , le cœur palpitant , & dans la plus vive émotion , elle ne peut parler , lui balbutie quelques mots ; il pâlit , il rougit , ne fait qu'exprimer. Stella craint encore pour lui , elle approche , elle prend une de ses mains , & des larmes coulent de ses yeux , sans que ni l'un ni l'autre puisse proférer une seule parole. Dans ce moment on entend du bruit dans la maison ;

une femme s'annonce , en demandant le major Lisfeld ; elle entre , elle s'approche de lui avec vivacité , se félicite de le revoir , l'embrasse , l'appelle son cher mari , ensuite elle tourne ses regards vers Stella , elle est étonnée de voir une femme dans cette attitude de familiarité avec son mari.

Stella , saisie d'étonnement , consternée , ne fait ni ce qu'elle voit , ni ce qu'elle entend ; elle croit cependant que l'on dit avec mépris : *c'est sans doute une de ces créatures qui s'attachent aux officiers & aux matelots qui reviennent , pour avoir leur argent* : on lui dit ensuite à elle-même : ma chère , vous n'avez rien à faire ici , vous ferez bien de vous en aller , & on la conduit hors de la porte. Elle reste immobile , stupéfaite , pétrifiée ; toutes ses facultés sont anéanties ; l'hôtesse de la maison qui avoit vu tout ce que Stella avoit fait pour Lisfeld , vient auprès d'elle , veut la consoler , & lui laisse cependant entrevoir ses soupçons. Elle lui fait sentir qu'une honnête fille ne doit pas débau-

cher le mari d'une autre. L'horreur donne des forces à Stella, elle retourne chez elle, le tourment, l'effroi étoient dans son ame ; sans vouloir rien comprendre, rien croire, elle s'agite, elle reste tout le jour sans boire ni manger, sans proférer une parole, & quand elle revient à elle, elle ne peut croire que Lisfeld l'ait laissée sans lui donner la moindre marque de souvenir ; la nuit se passe dans les angoisses ; le matin elle lui écrit : " Lisfeld
,, est-il possible que Stella ne soit plus
,, rien pour vous ? dites-le moi positive-
,, ment. „ On lui rapporte pour réponse qu'ils sont partis dès le grand matin. L'hôtesse de Lisfeld vient le lui confirmer ; elle lui apprend de plus qu'il est marié depuis un an à une veuve fort riche de New-Yorck, que le mari & la femme n'avoient pu faire le voyage sur le même vaisseau, parce qu'il y avoit trop de soldats, trop de malades sur celui où étoit Lisfeld, les femmes avoient été mises sur un autre vaisseau du convoi qui avoit été retardé dans sa marche.

Les créanciers auxquels Stella avoit promis de payer, viennent aussi, ils s'emparent de tout ce qu'ils peuvent prendre, & ne lui laissent que sa cassette, où ils s'assurèrent bien qu'il ne restoit que des papiers inutiles pour eux. Des femmes, des voisines curieuses, se joignirent à ces hommes cruels, & pendant leur expédition, elle entend dire qu'il faudroit punir toutes ces créatures qui débauchent les maris. On lui dit bientôt qu'on ne veut plus ~~la~~ loger, qu'elle doit chercher une autre demeure, & aller en Amérique avec tant d'autres femmes qu'on y envoie. Alors son esprit est frappé, elle donne des marques de désespoir & d'égarement, elle saisit la cassette, elle prend le premier chemin qu'elle trouve, elle marche, ou plutôt elle court pendant cinq heures de suite sans s'arrêter; enfin elle s'affied sur une pierre, elle pose la cassette. Elle se reposa pendant une heure, la tête appuyée dans ses mains, sans changer d'attitude: au bout de ce temps elle se réveilla comme en sursaut, & oubliant

la casseffe , elle marche encore deux heures : arrivant à la nuit devant une grange , elle se laisse tomber sur un peu de paille qu'il y avoit devant la porte ; elle y resta comme morte , & y passa la nuit. Le matin elle reprit sa marche , & fit encore trois lieues de chemin. Enfin , excédée de fatigue & d'inanition , elle tomba sans force & sans mouvement. Les gens d'une maison voisine vinrent à son secours , & la voyant dans cet état de foiblesse & d'abattement , ils crurent qu'elle alloit expirer. Cependant on la porte dans la maison , on lui donne des secours ; elle revint à elle , elle laissa faire avec abandon tout ce que la charité dictoit pour elle. Elle répondit quelques mots qui firent juger qu'elle étoit étrangère ; son air noble & malheureux intéressoit en sa faveur : le mauvais état de ses habits , l'égarément de ses yeux , firent croire qu'elle étoit folle. Elle passa deux jours chez les bonnes gens qui l'avoient recueillie ; de temps en temps elle se jetoit à genoux devant eux , sans proférer que

des
voi
troi
con
ce q
& c
D'ai
fort
l'on
à v
bisa
oppo
mén
elle
entr
d'un
retir
& q
aban
puyé
par c
mal
encor
sous
d'arb

des mots entrecoupés, dont ils ne pouvoient comprendre le sens. Le matin du troisième jour, elle sortit de la maison & continua sa marche. Il y avoit dans tout ce qu'elle faisoit quelque chose de si noble & de si imposant qu'on n'osoit y résister. D'ailleurs, dans ce pays on y respecte si fort la liberté de chaque individu que l'on ne gêne personne; on est accoutumé à voir faire à chacun ce qu'il veut, la bisarrerie même n'y trouve ni critique ni opposition. On la laissa donc aller avec la même charité qu'on l'avoit recueillie; elle marcha deux heures de suite & elle entra dans un champ, elle s'approcha d'une espèce de hangard qui servoit à retirer les moissons dans le mauvais temps, & qui dans ce moment-là étoit vide & abandonné; c'étoit quelques planches appuyées contre des arbres & soutenues par de mauvais piliers, les parois étoient mal assemblées, mal clouées, il y avoit encore un peu de paille à terre, elle entra sous le couvert & s'assit sur un tronc d'arbre qui étoit couché auprès de la

paroi ; un moment après , elle regarde ce bâtiment avec complaisance , elle l'examine avec attention , ensuite elle se retira dans un coin , & à moitié couchée par terre , elle y resta tranquille pendant plusieurs heures ; elle fut enfin découverte par des bergers qui gardoient des troupeaux dans le champ ; ils s'approchèrent d'elle , ils lui firent des questions , & comme elle ne leur répondit point , ils coururent au village dire qu'il y avoit une femme fort extraordinaire qui s'étoit retirée sous le hangard ; quelques femmes accoururent , Stella leur paroissant extrêmement foible & abattue , elles lui apportèrent du pain & du lait , elle en mangea , & ne répondit à aucune de leurs questions ; seulement , quand on lui dit de venir au village , qu'on la logeroit dans une maison , elle dit en versant quelques larmes , que c'étoit ici sa maison , & qu'elle vouloit y demeurer ; on lui dit qu'il faisoit froid , & qu'elle ne pourroit passer la nuit dans cet endroit , elle se retourna , posa sa tête sur une pierre & s'endormit profondément ;

fondément ; à son habillement & à son air , les payfans crurent qu'elle feroit bientôt suivie & réclamée par des gens de condition ; ils la laissèrent tranquille & se contentèrent de lui apporter un peu de paille & quelques mauvaises couvertures. Le lendemain on lui donna encore du pain & du lait , qu'elle accepta & qu'elle mangea avec tranquillité & d'un air d'indifférence qui étonnoit.

On fut bientôt dans les campagnes du voisinage qu'il y avoit une femme inconnue qui s'étoit retirée sous le hangard , & qui paroissoit vouloir y rester ; les uns la méprisèrent , d'autres vinrent la voir par curiosité , quelques-uns par charité voulurent en avoir soin & la retirer chez eux ; on lui offroit toutes sortes de secours , elle répondoit les yeux baissés , qu'elle ne vouloit point d'autre maison , & qu'elle n'avoit besoin de rien ; le son de sa voix étoit si touchant , ses manières si naturelles , qu'on jugea qu'elle n'étoit point une femme du commun ; on mit auprès d'elle des habillemens , toutes sortes de

nourritures & de boiffons , elle ne regarda rien , ne prit jamais que du pain & du lait ; feulement elle arrangea un peu mieux le coin où elle s'étoit couchée , elle l'entoura de morceaux de bois & plaça au-dedans la paille & les couvertures qu'on lui avoit données.

Par curiosité on ne cessoit de s'occuper de cette étrange personne , on ne pouvoit croire qu'elle fut isolée & entièrement abandonnée ; on l'examinoit , on l'épioit pendant la nuit ; lorsqu'elle dormoit , on l'entendoit gémir & se plaindre , d'ailleurs c'étoit toujours la même tranquillité , le même silence ; quand on lui demandoit son nom , elle baissoit les yeux , elle regardoit son hangard avec une admiration & un air de contentement singulièrement expressif , elle en faisoit souvent le tour , elle joignoit les mains en y rentrant , & restoit très-longtemps tranquille , sans paroître faire aucune attention à ce qui étoit autour d'elle ; elle paroissoit insensible au froid , au soleil , à la pluye ; au bout de plusieurs jours , elle se hasarda d'aller

jusqu'au village voisin , elle saluoit les
 paysans avec un air honnête & touchant
 qui la faisoit aimer , & qui inspiroit la
 pitié ; elle avoit du plaisir à s'entretenir
 avec les enfans , & ne répondoit d'ailleurs
 que par oui & non aux questions qu'on
 lui faisoit , enfin , on s'accoutuma à la
 voir , & à la laisser tranquille. Au bout
 de plusieurs semaines elle parut donner
 de plus grandes marques de folie , elle
 passoit des heures entières à voir voler
 les oiseaux , elle étendoit les bras , comme
 si elle eût voulu les imiter & les suivre ;
 ensuite , se mettant à courir , elle tomboit
 dans un fossé ou sur des pierres , souvent
 elle se bleffoit & ne paroissoit y faire
 aucune attention ; elle s'efforçoit aussi de
 grimper sur les arbres ; elle passa une
 fois tout le jour sur le toit de son han-
 gard les yeux tournés vers le ciel , des
 enfans se moquèrent d'elle , elle les chassa
 avec colère & elle les poursuivit ; alors
 les gens du village crurent que sa tête
 étoit tout-à-fait dérangée : on demanda à
 l'hôpital de Bristol de la faire prendre &

de l'enfermer ; on vint en effet la chercher , elle se laissa prendre & conduire , mais lorsqu'elle vit qu'on la mettoit dans une chambre entre quatre murailles , elle se livra au désespoir , & en fondant en larmes , elle supplioit qu'on la laissât sortir , cependant elle passa tout l'hiver dans cette maison de charité ; au printemps elle reprit une tranquillité qui étoit sans doute la suite de sa foiblesse & de son accablement , on remarqua qu'elle ne donnoit plus aucune marque de folie , qu'elle ne cessoit de demander sa liberté en versant des torrens de larmes , d'ailleurs personne ne se présenteoit pour la réclamer , ni pour payer sa pension ; on la laissa sortir au mois d'Avril , on voulut lui donner quelque argent & des habillemens , elle n'accepta rien , & dès qu'elle vit les portes ouvertes , elle s'enfuit en courant , elle retourna très - vite & sans s'arrêter à son hangard qui est à dix milles de Bristol , & témoigna un plaisir extrême de le revoir , elle en reconnut avec une joie singulière tous les coins ; les paysans voisins qui

surent son retour vinrent la voir , elle fit des caresses à ceux qu'elle reconnut ; tous ayant pitié d'elle , respectèrent son état , ils lui donnèrent quelques meubles de bois qu'elle accepta & qui parurent lui faire plaisir.

Les habitans des campagnes voisines voulurent rendre sa demeure meilleure & plus commode ; on envoya des charpentiers qui se mirent en devoir de l'accommoder , elle se mit à leurs genoux & les supplia à mains jointes de ne rien changer à son habitation , de la laisser telle qu'elle étoit ; elle répéta souvent que dans les maisons il n'y avoit ni paix , ni liberté , & elle les renvoya. On parvint cependant à arranger un peu mieux son lit , ou plutôt l'endroit où elle se couchoit ; la seule chose qu'elle accepta & qu'elle laissa accommoder , ce fut une espèce de paravent de planches que l'on mit tout autour de cette espèce d'alcove ; depuis ce temps elle mène toujours la même vie , & tout ce que vous avez vu dans ce petit détail historique dont vous me parlez , est exac-

tement vrai , elle a été très-long-temps sans qu'on ait pu découvrir quelque chose qui la fit reconnoître , son langage faisoit soupçonner qu'elle étoit allemande , & quelquefois du pays de Galle.

Comme elle s'expose sans aucun ménagement aux injures du temps , & qu'elle ne paroît pas même y prendre garde , ses traits sont fort altérés , on y reconnoît encore les traces de la beauté , son air noble & touchant intéresse tous ceux qui la voyent , tous les payfans l'aiment & se font un devoir de lui porter ce qu'il lui faut de pain & de lait pour se nourrir ; elle refuse toute autre nourriture , les dames des campagnes voisines vont la voir très-souvent , & font mettre dans son hangard les habillemens qui lui sont nécessaires ; pour l'ordinaire elle les donne aux payfans , ou les pose au-dehors de son hangard ; on lui a donné des robes , elle les a défaites , & en a formé des espèces de manteaux ou de robes volantes dont elle s'enveloppe , elle a encore le chapeau de voyage qu'elle avoit en arri-

vant , & elle le met quelquefois , elle a de très-beaux cheveux blonds , ordinairement elle les rattache sur sa tête avec une broche de bois ; dans ses momens de tranquillité , elle est assise devant sa chétive demeure , les yeux levés vers le ciel , les mains jointes sur ses genoux ; elle a quelque chose d'extrêmement touchant dans cette attitude , & elle fourniroit à un peintre le modèle d'un beau tableau d'expression. Depuis qu'on fait son nom & son histoire , on a voulu lui en parler , quelquefois elle paroît ne point entendre du tout , d'autres fois elle verse des larmes qu'elle semble vouloir retenir , & tombant dans une profonde mélancolie , elle donne les marques d'une tristesse profonde , en sorte que par charité on la laisse tranquille ; son histoire a été connue par cette cassette qu'elle a laissé dans le chemin , & qui a été retrouvée il y a environ six semaines ; on a d'abord cherché les parens de sa mère , mais elle étoit fille unique d'une famille pauvre du nord de l'Ecosse ; jusqu'à présent on n'a trouvé

personne qui lui appartient, on a écrit en Allemagne, à la cour de Cassel, aux parens de son père & au baron de Lisfeld; on attend les réponses, j'aurai soin de vous les communiquer dès que je saurai ce qu'elles apprennent. Je vais voir quelquefois cette femme extraordinaire, je n'en reviens jamais sans avoir les larmes aux yeux & une profonde tristesse dans l'ame.



N
ne
aff
fai
je
ce
tou
M.
mo
l'in
fois
pri
j'ai
sera
pas
pas
vou
soit
fuis

L E T T R E X X X I I .

Laure à Sophie.

NON, ma chère amie, je vous en prie, ne tuez point M. de St. Ange, je vous assure qu'il ne le mérite pas; il ne me fait aucun mal, il ne m'en fera jamais; je ne fais ce que peut vous faire croire ce que je vous ai écrit, mais mettons tout au pire, croyez si vous voulez que M. de St. Ange ait une passion pour moi, supposons un moment que j'aie de l'inclination pour lui, jugez vous que je sois sans force pour me conduire? sans principes pour me diriger? Tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai réfléchi, me fera-t-il tout d'un coup inutile? ne suis-je pas éclairée sur mon bonheur? ne fais-je pas tout ce qui peut le troubler? Rassurez-vous, ma chère amie, que votre amitié soit sans inquiétude sur mon compte, je suis sans crainte pour moi, ne soyez pas

sans confiance sur la tête & sur le cœur de votre amie; soyez sûre que je juge fort bien de tout, & que je saurai me garantir des erreurs si communes aux femmes. Je vous l'ai dit, ma chère Sophie, je ne dépendrai de ma sensibilité qu'autant qu'il me conviendra, je n'irai pas vous dire que M. de St. Ange est pour moi comme tous les autres hommes, il ne leur ressemble point, ainsi la façon de le voir & de le juger doit être différente; mais que vous dirai-je donc? tout ce que je saurai, tout ce que je verrai : vous devinerez, & vous ne me condamnerez pas, j'en suis assurée : j'aime votre connoissance Angloise, ce Milord Crawfort doit être d'une société agréable & intéressante, parlez-moi souvent de lui, je vous en prie, n'a-t-il pas de la sensibilité? & une femme adorable par ses sentimens & par ses vertus ne lui inspireroit-elle rien? j'en serois fâchée; cependant dans son caractère il seroit capable de se tuer s'il étoit trop malheureux, & j'espère qu'il s'en gardera bien;

L E T T R E X X X I I . 275

j'ai lu son histoire tragique, & elle m'a touchée, je l'ai faite lire à M. de St. Ange, il avoit entendu parler de cette femme singulière, il a même connu une de ces dames Angloises qui l'ont vue & qui lui ont fait la charité; il y a quelques détails dans ce que vous m'avez envoyé qui s'accordent avec la vérité, mais il ne croit point que l'histoire soit vraie, il est persuadé que c'est un roman, & en vérité j'en suis bien aise, je ne veux pas croire qu'il y ait des femmes aussi malheureuses; au reste, c'est toujours leur faute, ou plutôt c'est parcequ'elles manquent d'esprit & de force; une femme qui raisonne n'a rien à craindre de ses sentimens, & toute votre lettre, qui m'a fait rire par sa vivacité, m'a fait faire des réflexions qui me confirment dans cette opinion; vous êtes trop vive dans vos idées, ma chère amie, vous jugez mal de M. de St. Ange & de moi aussi : lui perfide! & sur quoi le seroit-il, je vous prie? est-ce qu'il trompe sur ses qualités aimables, sur

sans confiance sur la tête & sur le cœur de votre amie; soyez sûre que je juge fort bien de tout, & que je saurai me garantir des erreurs si communes aux femmes. Je vous l'ai dit, ma chère Sophie, je ne dépendrai de ma sensibilité qu'autant qu'il me conviendra, je n'irai pas vous dire que M. de St. Ange est pour moi comme tous les autres hommes, il ne leur ressemble point, ainsi la façon de le voir & de le juger doit être différente; mais que vous dirai-je donc? tout ce que je saurai, tout ce que je verrai : vous devinerez, & vous ne me condamnerez pas, j'en suis assurée : j'aime votre connoissance Angloise, ce Milord Crawfort doit être d'une société agréable & intéressante, parlez-moi souvent de lui, je vous en prie, n'a-t-il pas de la sensibilité? & une femme adorable par ses sentimens & par ses vertus ne lui inspireroit-elle rien? j'en serois fâchée; cependant dans son caractère il seroit capable de se tuer s'il étoit trop malheureux, & j'espère qu'il s'en gardera bien;

L E T T R E X X X I I . 275

j'ai lu son histoire tragique , & elle m'a touchée , je l'ai faite lire à M. de St. Ange , il avoit entendu parler de cette femme singulière , il a même connu une de ces dames Angloises qui l'ont vue & qui lui ont fait la charité ; il y a quelques détails dans ce que vous m'avez envoyé qui s'accordent avec la vérité , mais il ne croit point que l'histoire soit vraie , il est persuadé que c'est un roman , & en vérité j'en suis bien aise , je ne veux pas croire qu'il y ait des femmes aussi malheureuses ; au reste , c'est toujours leur faute , ou plutôt c'est parcequ'elles manquent d'esprit & de force ; une femme qui raisonne n'a rien à craindre de ses sentimens , & toute votre lettre , qui m'a fait rire par sa vivacité , m'a fait faire des réflexions qui me confirment dans cette opinion ; vous êtes trop vive dans vos idées , ma chère amie , vous jugez mal de M. de St. Ange & de moi aussi : lui perfide ! & sur quoi le seroit-il , je vous prie ? est-ce qu'il trompe sur ses qualités aimables , sur

son esprit , sur la douceur de son caractère , sur ses vertus que l'on ne connoît que par ses actions ? & puis , quand il tromperoit sur tout cela , qu'est-ce que cela me fait ? je ne lui demande rien , je n'aurai jamais besoin ni de ses vices ni de ses vertus ; il est d'une société très-aimable , eh bien , on vit en société avec lui ; il se plaît davantage avec de certaines personnes qu'avec d'autres , il en est bien le maître ; il dit quelques mots , il fait quelques vers , on lui renvoye les uns , on n'écoute pas les autres ; il en rit , il en plaisante , il en prend occasion de dire encore des choses honnêtes , qui font voir qu'il met du choix dans ses relations , & que le plaisir d'être utile lui inspire de l'amitié & de l'attachement ; je ne fais pourquoi je m'étois fait une affaire du renvoi des quatre pauvres petits vers ; j'avoue que je craignois de revoir M. de St. Ange , je voulois au moins laisser écouler quelque temps , & j'ai évité de le rencontrer lorsqu'il est venu à la maison ; il a été

à
a
me
de
je
lois
fan
j'ét
ind
que
mar
Clé
prét
& m
tran
vous
l'am
nois
de j
de m
jouir
annon
le do
entre
soir l
2

à notre campagne avec mon père , il n'y a encore rien de décidé sur les changemens qu'il veut faire ; il attend des plans de Paris ; il y avoit bien des jours que je n'avois vu M. de St. Ange , je voulois en laisser passer encore quelques-uns sans le voir , & quand je le reverrois , j'étois sûre que ce seroit avec froideur & indifférence ; il y avoit déjà deux jours que j'étois restée seule chez moi ; hier je manquai une assemblée chez Mde. de Cléri , où je n'avois pas voulu aller sous prétexte d'un peu de rhume ; mon père & ma mère y allèrent , je restai seule & tranquille auprès de mon feu , je voulois vous écrire & ensuite lire la surprise de l'amour de Marivaux , que je ne connoissois point , & que l'on avoit proposé de jouer. Je croyois être bien maîtresse de ma soirée , & je commençois à en jouir , lorsqu'un domestique entre , & annonce M. de St. Ange , & il a suivi le domestique. Depuis quelque temps , il entre librement chez mon père , & ce soir là on ne fut point faire de distino-

tion ; enfin il est introduit auprès de moi , sans que j'aie eu le temps de penser & de répondre au domestique : il est décidé qu'il y aura toujours de la surprise entre M. de St. Ange & moi. Je ne pus cacher la mienne , il me dit sans paroître la remarquer : Mademoiselle , je fais sans doute un grand crime de troubler votre retraite dans ce moment , je m'y suis exposé , parce que j'ai les choses les plus importantes à vous dire , & comme je viens chez vous sans avoir l'honneur de vous voir , & que je pars demain pour ma campagne , je n'ai pu renvoyer plus long-temps des choses importantes , Monsieur ? . . . Oui , Mademoiselle , il s'agit de M. votre père ; alors il fallut bien le faire asseoir ; vous auriez fait comme moi , si vous eussiez vu son air si doux , si craintif , si honnête. Il me dit qu'il s'étoit prêté au goût de mon père sur les embellissemens de sa maison & de sa campagne , dans l'espérance de pouvoir lui être utile , non par lui-même , qui n'y entendoit rien , mais par les

plans & les instructions qu'il pouvoit lui procurer de Paris ; il ajouta qu'il craignoit que mon père n'allât trop loin sur cet objet de dépense ; qu'il souhaitoit d'avoir là-dessus mon avis ; qu'il ne vouloit pas contribuer à ce qui pourroit n'être pas de mon goût : il avouoit que l'espérance de me voir quelquefois étoit aussi entrée pour beaucoup dans les offres qu'il avoit faites ; que depuis quelque temps il croyoit s'appercevoir que ce qu'il faisoit ne m'étoit pas agréable : si cela étoit , il vouloit y renoncer , & il tâcheroit d'en détourner mon père , si je le souhaitois. Je lui dis que je serois bien fâchée de priver mon père des secours dont il pouvoit avoir besoin dans ses projets ; qu'il m'étoit impossible de m'en défier & de les condamner jamais. Seriez - vous donc fâchée , me dit - il en m'interrompant , d'avoir fait ma connoissance ? aurois-je fait une mauvaise action en vous témoignant la préférence que vous méritez sur toutes les femmes ? est-ce un crime de laisser voir ce qu'on

pense ? — Monsieur, je ne veux aucune préférence, je n'en mérite aucune : — Ah ! Mademoiselle, je suis malheureux, je le vois, vous êtes fâchée, vous êtes humiliée des impressions que vous avez faites ; ce n'est cependant pas ma faute si la nature vous a faite si belle à mes yeux, que je ne puisse résister aux sentimens que vous inspirez, si vos grâces, si votre esprit, si vos qualités donnent l'envie la plus vive de vous voir, de vous connoître, de vous témoigner ce qu'on pense, ce qu'on sent ; j'ai peut-être là-dessus un sentiment trop vif, trop passionné ; si c'est un crime, Mademoiselle, vous avez bien des moyens de m'en punir ; vous devez être tranquille... Je voudrois, Monsieur, que nous ne parlâssions ni de vous, ni de moi.... Vous avez raison, Mademoiselle, je demande seulement si je dois continuer ce que j'ai commencé avec M. votre père ; & si je serai responsable de ce qui pourra vous déplaire, c'est ce que je voudrois éviter. Je répondis que je ne devois entrer

pour rien dans ce qui l'occupoit avec mon père ; que sans doute il avoit de l'amitié pour lui, & qu'il devoit diriger sa conduite en conséquence. Oh oui, Mademoiselle, je donneroïs ma vie pour lui être attaché. Comme cette phrase ne signifioit rien, elle amena un moment de silence. Je le rompis en parlant des changemens projetés à notre campagne ; il y avoit été, je ne pus jamais découvrir s'il étoit entré dans ma chambre ; j'eus beau demander des détails sur l'intérieur ; je le menai de chambre en chambre, je ne pus rien savoir, il revenoit toujours à parler de l'extérieur, des jardins, des plantations ; il étoit enchanté du ruisseau, il avoit distingué un endroit qui devoit être charmant en été, & c'est précisément celui que j'aime. La conversation tomba après cela sur nos connoissances, que j'appelai ses amies. Oui, Mademoiselle, me dit-il, des amis, des amies, il faut bien compter sur l'amitié ; elle existe sûrement ; mais j'avoue que je ne prends pas pour cela

le besoin de la société : on se rencontre souvent, on se heurte quelquefois, & il ne reste rien du bruit confus que l'on a entendu ou que l'on a fait. — Comment rien, Monsieur ? & les relations journalières, les attachemens suivis ! Il rit, & dans ce qu'il ajouta, après quelques réflexions, il me fit entendre que Mde. d'Arzilli étoit trop vive ; elle ne voit rien, ne s'attache à rien. Mde. de Taninge aime trop le plaisir & surtout le jeu ; elle est beaucoup plus occupée des joueurs que de ses amis. Mde. de Cléry est si cérémonieuse, si solennelle ; ses soupers, ses assemblées sont des solemnités prescrites par l'ordre & l'arrangement, & jamais par le plaisir. On prétend que M. de B., qui est son ami intime, ne le feroit plus, s'il n'étoit pas toujours & dans toutes les circonstances avec elle le chapeau sous le bras & l'épée au côté. Pour Mlle. de Mirfor, elle n'est absolument occupée que de ses prétentions à la parure, aux modes, à la beauté, à l'esprit ; elle n'aime que les éloges, elle

n'écoute que les flatteries ; sa gaieté n'est jamais naturelle , & quand elle parle de sensibilité , elle en guérit les autres ; elle avoit de quoi être très-jolie & très-aimable ; ses prétentions ont tout gâté. J'avoue , ma chère amie , que dans sa manière de peindre , M. de St. Ange est si vrai , si naturel , qu'il est difficile de ne pas convenir de la ressemblance des portraits. Je n'en convins pas cependant , & je parlai très-vivement des bonnes qualités de mes amies. Sans doute , me dit-il à la fin de la conversation , que nous trouvons dans la société les affections , les occupations , les distractions , les plaisirs qui sont nécessaires à notre vie ; mais tout cela se réduit à bien peu de chose , si une sympathie de sentimens , si une conformité de goûts , si un accord dans l'esprit , dans les idées , ne forment une liaison plus intime. Je ne puis m'empêcher de vous le dire , Mademoiselle , continua-t-il avec une espèce d'émotion & de vivacité , personne ne m'a donné une idée aussi vive de ce bonheur que

vous ; votre esprit , vos grâces , votre caractère sont faits pour le faire désirer avec la passion la plus violente. Vous ferez ce que vous voudrez , Mademoiselle , mais toute ma vie je vous le témoignerai , & comme je vous l'ai dit , je la consacrerai à vous plaire. Je ne compte plus dans mon existence que les momens où je vous verrai , où je vous entendrai , où je serai occupé de vous. Je ne vous demande rien , Mademoiselle , vous disposerez de mon bonheur comme il vous plaira ; vous pouvez y contribuer de mille manières , & je vous en laisse la maîtresse ; je ne veux pas attendre votre réponse , elle seroit cruelle sans doute : j'ai soulagé mon cœur en vous disant mes sentimens : je ne veux pas être puni dans ce moment , vous en aurez assez les moyens si vous trouvez que je le mérite ; & en effet il s'en alla avec un air touché qui m'ôta la possibilité de rien dire. Quand il fut à la porte il revint précipitamment , & me dit : Mademoiselle , je suis obligé de faire une absence

de deux ou trois jours, je dois envoyer des papiers à M. votre père, il dit qu'il a des raisons pour qu'ils ne lui soyent pas adressés directement, il veut que ce soit à vous; je vous avouerai que ce sera pour moi une occasion de continuer un sujet de conversation qui ne finira qu'avec ma vie, & vous disposerez de ce que j'écrirai comme de ce que je pense; j'étois debout, ma main étoit appuyée sur la cheminée, je ne fais ce qu'il se passa, mais tout ce que je venois d'entendre me laissa un trouble dont je ne sortis que par beaucoup de réflexions: je pensai d'abord à vous; certainement, me disois-je, elle ne me condamneroit pas; je ne puis pas empêcher M. de St. Ange d'entrer & de parler, & qu'a-t-il dit? que le bonheur de la vie est dans la sympathie des sentimens! c'est sa façon de penser, il s'agit de savoir si elle existera entre nous; je vous assure, ma chère amie, qu'il me semble que cela n'arrivera pas; je ne puis pas empêcher ses idées, je ne puis pas rompre ses rela-

tions avec nous, mon père en seroit fâché, ce seroit une mauvaise action, & certainement je serai toujours maîtresse des miennes; en disant cela, je repris ma lecture de la pièce de Marivaux, je trouvois les deux personnes qui en font le sujet si heureuses de se voir quand ils vouloient, de se consoler l'un l'autre, de faire des lectures ensemble, de se consulter sur leurs goûts, sur leurs volontés; ils me parurent bien peu raisonnables de changer quelque chose à leur situation. Mais cette sympathie de sentimens, qu'est-ce que c'est, je vous prie? je voudrois le savoir bien positivement; vous ne pourriez pas me le dire; je crois que vous ne l'avez jamais éprouvée; mais enfin, quoiqu'il en soit, M. de St. Ange n'est certainement pas dangereux avec ses idées, il est si doux, si modeste, le moindre regard, la moindre parole le renverroient bien loin; il n'a tenu qu'à moi de l'éprouver, sans mon père il ne me parleroit peut-être plus, & c'est ce qui arrivera lorsqu'ils n'auront plus rien

à faire ensemble : mon père avoit de l'humeur ce soir-là, en rentrant chez lui il m'a demandé assez féchement ce que j'avois ? ce que c'étoit que l'air occupé & embarrassé qu'il me voyoit ? si j'étois malade ? Hélas , ma chère amie , les inquiétudes de la fortune altèrent tous les jours plus la paix de notre maison , elle distrahit mon père de sa tendresse pour moi ; c'est l'ambition , c'est l'envie & l'impatience de jouir qui en ont pris la place ; je ne savois ce que c'étoit que l'humeur entre nous , & je la vois paroître à la moindre difficulté , au plus petit obstacle , heureusement ce ne sont point les cœurs qui sont changés , & je retrouverai toujours celui du meilleur des pères ; pendant le souper il s'informa d'un air fâché , si M. de la Haussie n'étoit point venu , si je ne l'avois point vu ; je lui dis que non , & je lui en témoignai mon contentement ; j'allois continuer , lorsqu'il m'interrompit presque en colère , en disant qu'il trouvoit très-mauvais que je ne reçusse pas très-bien &

que je prisse en haine ceux avec qui il avoit à faire, & dont il avoit besoin; qu'il s'appercevoit que depuis quelque temps je traitois mal M. de St. Ange, qu'il l'avoit trouvé distrait & refroidi lorsqu'il étoit venu lui parler; que ce soir il avoit compté le joindre & l'entretenir à l'assemblée, qu'à peine il avoit pu lui dire quelques mots & qu'il étoit disparu; que M. de St. Ange devoit lui envoyer des papiers très-importans, mais que, par je ne fais quel ménagement, il avoit demandé de ne pas les lui adresser, il a proposé de les envoyer à ma mère; mon père avoit préféré que ce fut à moi, parce que devant aller passer quelques jours à Matou, il ne vouloit pas qu'elle eût la peine de les expédier & de répondre; il m'ordonna d'avoir le plus grand soin de ces papiers, de les lui faire parvenir par un exprès, & d'en accuser la réception à M. de St. Ange; tout ce que je venois d'entendre me jeta dans le plus grand embarras; je n'eus pas le temps d'en sortir & de parler,

mon

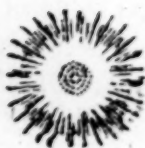
mon père passa dans son cabinet, en me recommandant encore d'obéir à ses ordres; je restai très-surprise & seule avec ma mère; elle me parla de M. de la Hauffe, qui de temps en temps lui faisoit entendre des choses qui marquoient ses intentions sur moi, mais elle en rioit; elle fit ensuite l'éloge de M. de St. Ange, qui ne songeoit qu'à rendre service à mon père, & qu'elle aimoit à cause de son honnêteté & de son amitié pour les gens âgés; elle me dit après cela, qu'elle s'appercevoit que la fortune que mon père avoit acquise depuis quelque temps commençoit à faire du bruit dans le monde, qu'on lui en parloit quelquefois, qu'on lui marquoit plus de considération; qu'une de ses amies lui avoit offert de s'employer pour me marier très-avantageusement à Berne; ma mère convenoit que ce seroit un grand plaisir pour elle de me voir baillive à Y***. je lui demandai en grâce de ne point faire de projet, je l'embrassai & je me retirai; j'avoue, ma chère amie, que je m'apperçois aussi

de l'effet que produit l'opinion de la fortune, on me témoigne plus d'affection, on fait plus d'attention à moi, j'entends prononcer mon nom lorsque je paroïs, on me fait des offres, mes amies me disent ce qu'il faudra que je fasse chez moi lorsque je serai mariée; M. le conseiller Dutertier ne me rencontre jamais sans me donner le bras, il me demande si je n'ai point vu son fils, il m'en fait l'éloge; il est vrai que lorsque je laisse tomber mon éventail, je m'apperçois qu'il est là, & que je les vois tous les deux par terre.

Pour M. de Marville, ma chère amie, je ne le vois point comme vous me le peignez, il me paroît bien quelquefois un peu plus timide, un peu plus embarrassé, mais je vous assure qu'il n'a point une passion malheureuse; je vous prie de n'avoir pas plus de pitié pour lui qu'il ne lui en revient. M. de St. Ange & lui sont très-bons amis, & je ne m'apperçois pas qu'il y ait autre chose: votre imagination a toujours été un peu trop loin sur mon

compte , vous devez le voir vous-même par tous les détails que je vous fais , ce sont peut-être les derniers dont j'aurai occasion de vous entretenir ; au moins je ne vous parlerai plus de ma vie journalière ; elle devient monotone ; je vois approcher le printemps avec un grand plaisir , j'ai de l'impatience sur son retour , il fait de temps en temps de beaux jours qui le rappellent : je pense à la campagne , & je compte les momens qu'il y a encore jusques au mois de Mai ; je crains seulement que les affaires de mon père ne nous retiennent ici trop long-temps. Pour la santé de ma mère , nous faisons des promenades en voiture , j'espère qu'elles deviendront plus fréquentes , c'est une occasion de voir la campagne , & elle me fait toujours plaisir. Je me tais aujourd'hui sur l'admiration que vous m'avez donnée pour ce renoncement au bal ; je crois qu'il aura rendu M. Dubourg plus attentif sur son humeur ; il doit craindre votre facilité pour les sacrifices , comment-les payera-t-il ? Vous êtes capable sans doute d'en

faire de plus grands , mais je n'ai jamais
oui dire que d'en exiger fût un moyen
d'inspirer la tendresse , la vôtre est sûre-
ment à l'épreuve de tout ; je l'espère au
moins pour moi , & là-dessus je vous
embrasse : adieu , ma chère amie.



M
M
que
fère
reto
com
ce
ton
quel
par
pou
enti
aie
dem
fond
cont
vert
reufe
font
depu

L E T T R E X X X I I I .

M. de St. Ange à M. de Marville.

MON cher ami , j'ai très - bien remarqué que tu m'as laissé partir avec assez d'indifférence ; tu n'as point paru étonné de mon retour , tu ne m'as point offert de m'accompagner , ni demandé de t'écrire ; qu'est-ce que c'est donc que ce changement dans ton amitié ? Se règle-t-elle sur je ne fais quelle circonstance ? Sont-ce les femmes , par hasard , qui décident de ces sentimens pour ton ami ? Montre-moi ton ame toute entière , si elle est susceptible de jalousie , aie la franchise de l'avouer ; moi , j'ose le demander , j'ose aller chercher jusqu'au fond de ton cœur ce qu'il peut y avoir contre moi ; mais non , je connois tes vertus , ton ame est indulgente & généreuse , & serions-nous amis sans cela ! Ce sont tes qualités qui m'ont attaché à toi depuis notre enfance , tu es loin d'être au

nombre de ceux qui sont jaloux des avantages des autres, envieux de ce qu'ils ne possèdent pas, qui cherchent à rabaisser ce qui est au-dessus d'eux ; il en est de ces hommes, qui sont importants, vains avec ceux qui sont modestes, qui affectent un silence dédaigneux lorsqu'ils pourroient louer ce qui mérite de l'être, qui n'ont de la gaieté que lorsqu'on parle d'eux, qui ont la lâcheté de se croire humiliés par le mérite auquel on rend justice ; ils ont toujours à opposer le sarcasme à l'approbation, la critique au succès ; ils se font un empire dans leur cercle par leur ton décidé, par leurs épigrammes qui ne sont presque jamais que de froids quolibets : ces êtres sont toujours caressés, gâtés par quelques femmes malheureuses, sans esprit, & avides d'une société quelconque ; laisse-les ces êtres gonflés d'amour-propre, & ne vas pas te confondre avec eux ; sens tout ce que tu vaux, & ne te juges pas sur l'opinion de ceux qui n'ont pas tes vertus ; ton ame bonne & modeste se laisse aller au prestige, je t'ai vu souvent encen-

fer des idoles qui ne te valoient pas, & c'est toi que je respectois. Je fais que l'on t'accuse de foiblesses, que l'on te reproche des erreurs : nous avons quelquefois parlé de certaines intrigues ; par modestie, peut-être même par vertu, tu as préféré la facilité à la peine de la séduction : eh ! qui fait où l'amour va se nicher ? Je l'avois vu dans les yeux de Pauline, je le sentois dans mon cœur ; je me suis livré à l'impétuosité d'un premier feu, je croyois que les délices de mon bonheur dureroient autant que ma vie, c'étoit aussi une erreur, & j'en suis revenu avec l'amertume du remords. A vingt ans l'illusion est dans les sens, & la nature se révolte contre la raison ; mais le mal étoit fait, il étoit sans remède, Pauline étoit trompée, & ma vie en a été ternie pendant long-temps. J'ai réparé mon crime autant que je l'ai pu, j'ai sacrifié une portion de ma fortune. Pauline vit loin de moi dans l'aïssance de son état ; elle habite loin d'ici, & presque au pied de la montagne, une demeure champêtre que je lui ai arrangée ; elle soigne

les vieux jours d'un père qu'elle rend heureux ; elle élève un enfant sur lequel je l'ai vue verser souvent des larmes. Cet enfant passe pour sa nièce, sa mère n'est connue que de Pauline & de moi, malgré tout cela , Pauline ne m'a point encore pardonné, elle exige mon absence, elle me fuit, je suis des années sans la voir, je ne fais pas seulement si l'enfant connoît mon nom , elle n'a pas même voulu l'appeler de celui d'Angélique que je lui ai donné , elle l'appelle de son autre nom d'Henriette ; je t'ai parlé quelquefois de Pauline, mais comme je ne te faisois pas la confidence entière, tu ne m'écoutois pas ; aujourd'hui je suis disposé à t'ouvrir le fond de mon cœur, ne t'y refuses pas , soyons amis, mon cher Marville, & que rien ne nous défuisse ; c'est une proposition que mon cœur fait au tien, refuses-la si tu veux, tout de même je te suis attaché pour la vie, mon amitié est à toi, tu la trouveras toujours sur ton chemin, que tu sois heureux ou malheureux ; eh bien,

voyons , de quoi s'agit-il entre nous , d'une femme ! Tu aimes Mlle. de Germosan , & je veux m'en faire aimer , voilà mon crime ; c'en est un sans doute , je ne veux pas le déguiser , mais je crois pouvoir le justifier ; je conviens que je me suis apperçu que mon ami aimoit Mlle. de Germosan , il me l'a presqu'avoué , je devois donc respecter son sentiment ; jusqu'à quel point cependant ? Premièrement les femmes sont un bien répandu sur la terre , auquel les hommes ont tous également le droit de prétendre , tous peuvent chercher à obtenir celui qu'il préfèrent ; ensuite je suis venu long-temps après que mon ami a eu fait valoir ses droits ; s'ils avoient été admis , je n'aurois pas pensé aux miens ; c'est lui , qui le premier m'a parlé des charmes de l'objet qui nous affecte , c'est lui qui m'a vanté ses grâces , son esprit , sa beauté ; il m'a dit que je ne l'aimerois pas ; hélas , je l'aimois déjà ; depuis ce moment où , mourant , j'ouvris les yeux & rencontrai ses regards célestes , mon ame a été

subjuguée , l'impression s'y est tracée en caractère de feu , elle n'a pu s'effacer , & lorsque je sentis sa main presser mes artères , elles battirent toutes jusqu'au fond de mon cœur ; ses derniers regards , qui peignoient si bien la pitié & la compassion , je les sens encore : oui , mon cher ami , Mlle. de Germosan m'a donné l'idée de tous les bonheurs ; plus je l'ai connue , & plus cette idée s'est confirmée ; sa douceur , sa gaieté , son esprit sont adorables , son ame est compatissante & sensible ; sa fraîcheur , ses couleurs , la beauté de son teint , ses traits , qui sans avoir l'éclat imposant & éblouissant de la beauté , sont fins , délicats & pleins de grâces , ses beaux yeux noirs où se peint si bien ce qu'elle éprouve , enfin tout ce qu'elle est , lui donne un empire auquel je n'ai point résisté ; cesserons-nous d'être amis parce que tu l'as connu cet empire ? parce que mon ame s'est rencontrée avec la tienne , ferons-nous des rivaux jaloux ? non , mon ami , ne soyons point rivaux , aimons-nous et

aimant ce qui nous a séduit; serions-nous plus heureux par l'éloignement, par la destruction de l'un de nous deux, voudrions-nous d'un bonheur que nous ne devrions pas à nous-mêmes: ne crois pas que ce soient les espérances qui me rendent généreux, je n'en ai aucune; je dirai bien plus, c'est que je te craindrois si tu n'étois mon ami, si ton bonheur ne pouvoit pas me consoler de celui qui peut m'échapper. Elles ne savent pas te connoître, les femmes; elles ne savent pas juger de la force & de l'énergie des sentimens de ton ame; elles ne voyent pas que tu saurois aimer précisément comme elles aiment l'être & comme on les aime fort rarement pour elles seules. Tu as mis une bonne foi dans ta façon de penser, qui ne les a point flattées; tu as laissé voir que l'envie de leur plaire étoit soumis à une certaine raison dont elles ne se soucient point. Tu as voulu être ce qu'on appelle un élégant, sans renoncer à être un homme essentiel: tu as cru que la légèreté de l'esprit ne

devoit jamais aller jusqu'à faire douter des qualités du cœur ; tu as montré de la charité lorsqu'il falloit briller aux dépens des autres ; dans tes critiques , tu distinguois ce qui avoit du mérite ; tu voulois ménager ceux que l'on devoit impitoyablement au ridicule : peut-être que tu t'es fait estimer , mais tu auras paru froid & raisonnable : on t'aura accusé d'être sans légèreté , & ces crimes sont impardonnables. Sur le caractère que je te connois , je parie que sans trop examiner si tu plaisois beaucoup à Mlle. de Germosan , sans même avoir prodigieusement cherché à lui plaire , tu as été à elle , tu lui as dit que tu l'aimois , tu lui as même demandé la permission de l'aimer , en indiquant tes intentions sérieuses & honnêtes , & tu les as fait connoître à ses parens. Eh bien , qu'en est-il arrivé ? Elle aura dit : ce pauvre Marville se donne les airs de m'aimer , sans s'embarrasser s'il a su me plaire ; & de te renvoyer avec tes orgueilleuses prétentions. Et tu l'aimes encore , tu l'aimeras

l'aimeras toute ta vie, tu en es capable. Je vois même que ce sentiment a épuré ton cœur; tu as renoncé à tes erreurs; l'amour vrai, l'amour délicat, a pris la place des sensations grossières, ton cœur est tout entier à sa passion malheureuse, tu aimes sans espoir, tu expies tes faiblesses, & on n'a pas su le sentir, & on ne fait pas rendre justice à ton cœur généreux, à ton ame vertueuse. Est-ce qu'il ne faut pas une justice? Dis-moi, quand celle qui en est coupable aimeroit quelqu'un qui n'eût pas toutes tes vertus, quand elle seroit punie de s'attacher à je ne fais quelle écorce, n'y auroit-il pas de l'équité. Ne vas pas croire, mon cher ami, que ce soit une prophétie que je fais ici; je suis bien éloigné de le penser, & Mlle. de Germosan inspireroit la vertu & la crainte au lieu de laisser venir l'espérance. Mais le bonheur d'être aimé d'elle seroit si grand! Dieux! quelle félicité, quelle douceur de lui inspirer de la tendresse! Hélas! dans cette idée, je n'ai pu m'empêcher de lui avouer &

de lui déclarer la passion que j'avois pour elle ; elle fait que ma félicité feroit de lui plaire , & que tout mon bonheur est dans ses sentimens. Je le lui ai dit la veille de mon départ ; la facilité que j'ai depuis quelque temps d'entrer dans sa maison , m'a laissé aller jusqu'à elle , Oui , mon cher ami , j'ai été seul avec elle dans sa chambre ; sous différens prétextes je lui ai dit tout ce que je pensois , tout ce qu'elle m'inspiroit ; je suis même venu ici pour avoir les moyens de le lui écrire , & surtout pour obtenir une réponse ; la lettre que je t'écris accompagnera un paquet que je lui envoie. Seras-tu jaloux , seras-tu malheureux ? non , je t'en conjure. Que t'ai-je ôté ? de quoi t'ai-je privé ? Ai-je empiété sur tes droits ? Jouissois-tu de quelqu'avantage que tu n'aies pas encore ? Pense , calcule , & aimons-nous toujours ; ne soumettons point nos liaisons respectables aux caprices d'une femme , aux fantaisies de l'amour : tu seras plus heureux que moi , je le prévois , tu ne seras le malheur de per-

sonne, tu n'essuyeras aucun reproche, tu n'auras aucun remords. Prends garde, mon cher ami, c'est moi qui serai jaloux. Qu'elle étoit belle, Mlle. de Germosan, dans son déshabillé ! La solitude où elle s'étoit vouée ce soir-là lui donnoit un air tranquille, reposé, qui ajoutoit à ses charmes. Il sembloit que son ame enveloppoit sa personne entière : on la voyoit dans ses moindres mouvemens ; sa douceur, sa timidité, autoient inspiré l'intérêt, la tendresse à l'ame la plus féroce : avec quelle chaleur elle défendoit ses amies, dont je m'amusai à faire la critique ; comme elle me fit bien voir que pour l'élever il n'y avoit pas besoin d'abaisser personne ; & lorsque je lui parlois des sentimens qu'elle m'inspiroit, ses yeux, ses beaux yeux peignoient alternativement la douceur, l'inquiétude, l'impatience, la colère même ; & puis ils se baissoient, comme s'ils se fussent reprochés tout cela. Je m'en allois avec le chagrin & le regret de n'avoir pas dit assez, pas assez exprimé : heureusement

je pus saisir une de ses mains , mon cœur battit horriblement , mais j'imprimai mes lèvres brûlantes sur cette main que je ferrois trop fort pour la laisser retirer. Mon cher ami , as-tu vu la main de Mlle. de Germosan ? as-tu osé porter tes regards sur son bras ? jamais il n'y eut rien de plus beau , de plus parfait : la blancheur , la fraîcheur , tout est réuni : un feu ardent se glissoit dans mon ame. Connois-tu tous les charmes , tout l'empire d'une belle main ? Il n'en est point qui se fasse sentir avec plus d'énergie. Voilà ma sensibilité , mon cher ami , je me laisse enchaîner par tous les attraits , les uns après les autres , & toi , qui connois Mlle. de Germosan , juge comme je dois l'être. Mais que deviendra - t - elle cette chaîne qui serre mon cœur avec tant de violence ? C'est-là l'objet de mes inquiétudes , c'est ce qui trouble mon repos. Je vois ce que tu me réponds. Mlle. de Germosan est fille unique , & dans ce moment une riche héritière ; c'est

pré
m'a
je
con
fui
un
obf
con
Ger
les
pas
pri
enf
mè
ses
pas
C'e
Au
ils
n'a
m'e
Sais
que
Har

précisément ce que je crains , c'est ce qui m'arrêtera peut-être dans le bonheur que je poursuis. Cette fortune sera regardée comme un motif , & je la hais , & je la fuirai ; l'intérêt de l'argent est pour moi un crime si odieux , qu'il devient un obstacle : je me suis empressé de faire connoître ma façon de penser à M. de Germosan ; il fait que toujours je fuirai les chaînes de l'hymen , il n'en doute pas ; j'ai laissé entrevoir que j'en avois pris l'engagement avec ma sœur ; ses enfans sont mes héritiers : il m'a lui-même parlé de ses projets sur sa fille , ses idées sont bonnes , mais il ne pense pas assez au cœur de Mlle. de Germosan. C'est donc à quelqu'un d'autre d'y penser. Au reste , ses projets sont encore vagues , ils tiennent à la vanité du moment. Il n'a aucun objet déterminé , & rien ne m'empêchera d'aimer Mlle. de Germosan. Sais-tu , mon cher ami , que j'ai remarqué que nous avions un rival dans M. de la Haussé ; je l'ai vu tourner avec complai-

sance les yeux de spéculation & d'économie sur cette fille adorable ; crois qu'il a des desseins , & que ce qu'il fait avec le père est pour lui un moyen de les faire réussir ; je ne serois pas étonné de quelques pratiques de sa façon ; j'ai voulu m'approcher de cet homme hérissé de calculs spéculatifs , mais l'intérêt de l'argent est si fort la mesure de celui de son ame , que je m'en suis éloigné avec mépris ; l'opinion est pour lui dans le crédit de la place , & j'ai pu juger de celle dont il m'honoroit , adieu , mon cher ami , donne-moi des nouvelles de Mlle. de Germosan , je t'en conjure ; quand tu la verras dans le monde , remarque à son air s'il y a quelqu'un d'absent ; je crois que je le serai plus long-temps que je n'avois cru d'abord , il me faudra peut-être un ordre , une invitation pour retourner , je ne dis pas une invitation bien positive , mais enfin quelque chose qui marque que mon retour n'est pas indifférent ; je ne puis plus rien faire d'indiffé-

LETTRE XXXIII. 307

rent, j'aime mieux un éloignement qui me fait souffrir, qu'un retour qui ne m'apprendra rien; j'attends ta réponse, j'espère que ce sera celle d'un ami, je serai toujours le tien.



L E T T R E X X X I V .

M. de Marville à M. de St. Ange.

C O M M E N T , mon cher ami , tu veux que je sois tout à la fois ton confident , ton rival & ton ami ! je te remercie de croire que mon ame en soit capable : est-il bien sûr que j'aie assez de force , assez de vertus pour cela ? Serai-je assez dépouillé des petiteesses de l'amour-propre , des foiblesses de la vanité , du levain caché de la jalousie ? Pourrai-je soutenir sans une mortification secrète tes succès , tes avantages , les préférences que tu obtiendras ? tu le penses , & tu me donne l'orgueil de le croire. Oui , mon cher ami , je me livre à l'amitié que j'eus toujours pour toi , rien ne peut l'altérer , pas même la passion que j'ai pour Mlle. de Germosan , car tu l'as deviné , je l'aime plus que jamais. Long-temps j'ai combattu ce sentiment : quand j'ai vu qu'il me maîtrisoit , je le

lui ai avoué ; je te dirai même que je me suis hâté de le lui déclarer, parce que je te craignois : hélas ! je craignois tout le monde & je prévoyois que si jamais tu la connoissois , tu ferois un ennemi dangereux. Je n'ai pu éviter mon sort, & j'ai vu le moment où je hairois mon ami , sans être aimé de ma maîtresse. Ce n'est pas sans peine que j'ai surmonté ce sentiment qui s'élevoit dans mon ame contre toi : dans mon désespoir, ta vie étoit peu de chose pour moi ; mais tu as vaincu , ma raison est venue à ton secours , & ta lettre achève de me ramener à toi. Tu me parles avec franchise, je te pardonne les vérités que tu me dis. Ah cruel ! la douleur d'être aimé éclate dans tes yeux ; mais prends - y garde , St. Ange , je puis être ton confident, ton ami, & non ton complice. Si tu peux aimer Mlle. de Ger-mosan , & conserver des desseins perfides , je suis ton ennemi. Je n'ai pas su lui plaire , par conséquent je n'ai aucun droit sur son cœur , & je n'irai pas me venger d'une indifférence dont je n'ai pu la gué-

rir; elle me témoigne de l'amitié, elle permet que je sois son ami, c'est une douceur, c'est une consolation dont je jouirai, en lui cachant la passion que je conserverai peut-être pour elle; il est vrai que les sentimens qu'elle m'a inspirés ont fait une révolution chez moi, je ne fais quel trait de lumière m'a éclairé sur mille erreurs; j'ai renoncé à toutes les frivolités auxquelles je mettois un grand prix; les modes, les bijoux, les colifichets, ne sont plus rien pour moi; le journal de Paris, le mercure, les charades, ne m'occupent plus: je n'ai pas su me faire aimer de la seule personne qui eût flatté mon cœur & mon ambition, tout le reste m'est indifférent, & je l'aime encore: j'ai souffert horriblement, je souffrirai toujours. Les occupations & l'emploi auquel je me suis voué, ont apporté quelques distractions à ma peine; mais Mlle. de Gernonville est toujours au fond de mon cœur: il n'y a plus d'autres femmes pour moi, j'ai du plaisir à la voir, à l'entendre, à être auprès d'elle: je suis malheureux & je

LETTRE XXXIV. 317

m'attache à mon malheur ; j'écarte tout
 ce qui peut m'éloigner d'elle , de sa mai-
 son , de ses parens. Pour la rassurer sur
 des sentimens qui pouvoient lui déplaire ,
 j'ai affecté à ses yeux de l'empressement
 pour Mlle. de St. Ceran , je suis capable
 de plus encore ; je souhaite son bonheur ,
 je puis y veiller , je voudrois y contribuer
 même , ce seroit la seule consolation que
 je puisse avoir de n'être pas heureux ; je
 ne suis pas aimé , je mériterai de l'être :
 je serai jaloux sans doute , horriblement
 jaloux , je te jure ; mais que je la voie
 heureuse & je serai tranquille & apaisé.
 Sans doute nous pouvons être amis , mon
 cher St. Ange ; je l'espère , je le souhaite ,
 je te le demande. Hélas ! je te hairois , tu
 n'existerois pas , & je n'en serois pas plus
 heureux ; j'aime ta franchise , tes confi-
 dences ; je vois ton amitié , tu veux la
 mienne , elle est à toi depuis long-temps ,
 elle ne changera pas. Ce n'est pas toi qui
 me rends malheureux , c'est le sort , c'est
 Mlle. de Germosan ; tu ne m'as rien ôté ,
 je le fais , je ne serai donc pas injuste ,

aime-la , fais-t'en aimer ; je puis en être le témoin , mais qu'elle soit heureuse ou tu m'en répondras. Si Pauline t'a fait éprouver des remords , que ne souffriroit-tu pas ici ? Ce seroit le tourment de ta vie entière que tu te préparerois , & j'y ajouterois encore si je le pouvois. Je conviens que dans ce moment les circonstances peuvent être contraires aux intentions sérieuses que tu dois avoir ; mais tu peux les vaincre & tu le voudras sans doute , alors ouvre-moi ton cœur & tu trouveras le mien : j'avoue qu'au travers des expressions de ta passion , j'ai cru entrevoir une légèreté , que je condamne absolument ; je ne sais si mes sentimens ressembloient aux tiens , mais je n'ai pas su comme toi compter tous les attraits de Mlle. de Germosan ; tu as là-dessus une sensibilité de détail qui n'est point la mienne ; j'ai vu Mlle. de Germosan parfaite & je l'ai aimée , je voudrois posséder entièrement son cœur & sa personne , & toi tu désires ses charmes les uns après les autres ; ce n'est pas là la pas-

sion

tion
sero
sans
enco
jouir
sa f
fem
est
qui
mon
père
gran
puis
rebu
fréq
pres
sa c
en
time
hait
c'est
je
écha
vois
lors

sion qu'elle mérite , & je crois qu'elle
 seroit blessée de tes éloges ; elle est belle
 sans doute , mais son ame est plus belle
 encore. Tout ce qui est autour d'elle
 jouit de ses qualités , c'est un ange dans
 sa famille , dans sa maison , c'est une
 femme charmante dans le monde , elle
 est d'une bienfaisance rare avec tous ceux
 qui peuvent en être les objets ; dans ce
 moment où le bruit de la fortune de son
 père se répand , elle est sollicitée par un
 grand nombre de pauvres ; quoiqu'elle ne
 puisse pas les secourir tous , elle n'en
 rebute aucun ; ma charge me rapproche
 fréquemment des familles indigentes , &
 presque par-tout j'ai trouvé des traces de
 sa charité ; je suis peut-être le seul qui
 en soit informé , & tu juges si mes sen-
 timens en ont été augmentés : je sou-
 haite que les tiens le soient de même ,
 c'est le vœu de ton rival. Ah St. Ange !
 je l'ai vu ton bonheur , il n'a pas
 échappé à mes regards intéressés ; je le
 vois dans les yeux de Mlle. de Germosan
 lorsque tu parois , lorsque tu approches

d'elle ; je l'apperçois dans sa voix , dans ses gestes , quand tu lui parles & quand il est question de toi. L'autre jour , dans un moment où elle paroissoit avoir une conversation très-intéressante avec Mlle. de St. Ceran , j'eus la malice de parler de toi à Mlle. de Mirfor qui étoit près d'elle , elle nous entendit bien vite ; je m'amusai à voir ses distractions , & comment elle n'écoutoit plus ce qu'on lui disoit , comment Mlle. de St. Ceran étoit étonnée de ses réponses , qui ne signifioient plus rien ; je m'éloignai pour la rendre à sa conversation , & j'enviai ton sort heureux en dévorant ma jalousie , je n'aime point ce manège , de te rendre utile à son père , de t'éloigner d'elle pour obtenir quelque témoignage des sentimens que tu désires ; je conviens que la franchise étant défendue aux femmes , il est permis de profiter de ce qui peut les trahir ; mais se faire un plan suivi là-dessus , est bien moins l'effet d'une passion vraie que d'une politique dangereuse , je conviens encore , que l'ambition exaltée

LETTRE XXXIV. 315

de ses parens dans le moment de leur fortune , peut être pour toi un obstacle qui t'oblige à quelque ménagement ; ton mérite & ta naissance sont des avantages personnels, ta situation isolée & dénuée de ce qui peut flatter des parens , dans l'établissement d'une fille unique, t'éloignent de la marche que tu pourrois suivre sans cela ; tu dois sans doute te faire aimer de Mlle. de Germosan , c'est dans ses sentimens que tu dois chercher les moyens dont tes intentions ont besoin : mais c'est sur ces intentions que je réglerai la discrétion qu'exigent les confidences que tu me fais ; toi aussi , dirige ta conduite avec moi & avec elle sur ce que je te dis de mes sentimens pour tous les deux , il faut que mon amitié pour toi , & l'intérêt que je prends à elle marchent toujours de front ; & s'il falloit se décider , pour l'un ou pour l'autre , c'est elle qui l'emporteroit : je puis sauver & défendre ta vie dans toutes les circonstances ; mais dans aucune , je ne pourrois consentir à voir Mlle. de Germosan

ou trompée, ou trahie, ou malheureuse.

Pour suivre à cette disposition, j'aurois peut-être mieux fait de te cacher mes sentimens : dans ce moment, mon amitié pour toi est la plus forte ; profite de ma franchise, que ma façon d'aimer soit pour toi un exemple ; en voyant celle dont Mlle. de Germosan l'eût été, pense à ce que tu lui dois : tu comprends ce que je penserois, si tu craignois de te montrer à moi, si tu ne continuois pas de me dire ce qui se passera entre vous ; je veux savoir ce qu'on t'aura répondu ; enfin, mon ami, je verrai le prix que tu mets à mon amitié. Je ne puis être trompé sur celle que j'attends de toi ; tu en parles trop positivement pour qu'elle soit subordonnée à quelque intérêt particulier.

J'espère que ton absence ne sera pas longue : tu reviendras au milieu de nous, tu continueras à te montrer au sein de la famille de Germosan, avec tes vertus, tes qualités, enfin, avec tout ce qui peut faire oublier les vains prestiges de l'intérêt. Je ne fais pourquoi je n'ose

LETTRE XXXIV. 317

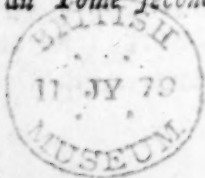
presque pas parler de toi à Mlle. de Germosan : je veux m'affranchir de cette crainte , & sans avoir l'air d'être initié dans aucune confidence , je veux pouvoir affoiblir ses craintes si elles sont injustes , ou l'éclairer sur ses espérances si elles étoient sans fondement.

Sans doute M. de la Hauffe est un rival , plusieurs personnes même le marient à Mlle. de Germosan ; ce bruit est répandu dans quelques sociétés qui ne le connoissent pas ; il m'arrive quelquefois de m'amuser de cet original ; je le mets sur le chapitre des spéculations , & nous nous transportons ensemble aux bourses de Londres & de Paris ; nous achetons , nous vendons ; mais quand je veux prendre quelque'intérêt à ses opérations , il se trouve que je n'ai point de crédit , ou qu'il faut que je donne des sûretés , des cautions à l'infini : je le ramène au projet de se marier , je lui dis qu'il doit faire la fortune de quelque Demoiselle sans dot , & alors nous passons en revue toutes celles que nous connoissons. Pour toutes

il a un tarif, par mailles, fous & deniers; l'une vaudroit le dix pour cent dans un ménage; une autre le trente par ses qualités économiques; il n'a pas un prix bien fixe pour la figure; nous finimes l'autre jour par parler de Mlle. de Ger-mosan, pour lors il se recria sur ce qu'elle valoit; tant pour la figure, tant pour son esprit & ses agrémens, & plus que tout cela, par son habileté & son intelligence domestique; je lui fis remarquer que le total étoit à-peu-près le cent pour cent, que par conséquent il devoit y penser; il dit en me quittant, — on verra, chacun fait ses affaires.

Si tu ne reviens pas incessamment, donne moi encore de tes nouvelles: c'est aussi pour moi que je souhaite que tu reviennes; outre le plaisir de te revoir, j'ai à te consulter sur une procédure épineuse. Adieu mon cher ami.

Fin du Tome second.



s;
an
a-
ix
es
r-
e
t
s
n
-
t